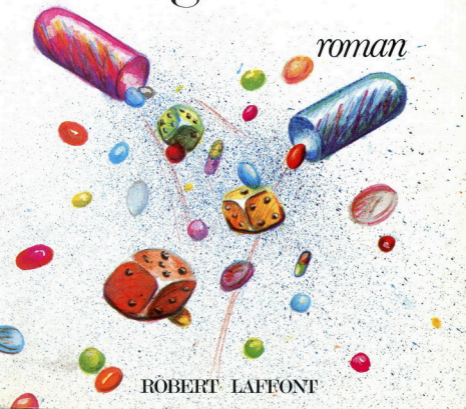


GEORGES MATHIÉ

L'homme qui voulait être guéri

roman



ROBERT LAFFONT

GEORGES MATHÉ

L'HOMME
QUI VOULAIT
ÊTRE GUÉRI

roman



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1985
ISBN 2-221-04665-X

Ma reconnaissance va à :

Catherine Gaston-Mathé,
Michel Levine,
Maître Sophie Dion et
Maître Jean-Louis Gaston-Mathé

mes censeurs.

Et à
Gérard Klein

mon éditeur-conseil.

« Nous ne prétendons rien changer aux mœurs des hommes, mais nous pensons bien leur démontrer la fragilité de leurs pensées et sur quelles assises mouvantes, sur quelles caves, ils ont fixé leurs tremblantes maisons. »

Extrait du *Manifeste surréaliste*.

To Bill

1

Par un beau matin de l'an de grâce 1999, à l'aéroport international « Frank-Sinatra », un petit homme au regard vif et aux cheveux gris descendit d'un avion en provenance du Moyen-Orient.

Rien ne le distinguait des autres voyageurs : il portait, comme eux, une antenne à chaque oreille. L'une captait un fond sonore euphorisant antistress, l'autre les cours de la Bourse sur les principales places financières internationales. Son poignet gauche s'ornait d'une T.V. miniature où le petit-fils de J. R. ricanait en relief. A son poignet droit, une montre donnait simultanément l'heure et la température de l'eau dans les grandes cités balnéaires.

Il mâchait du chewing-gum pour contrôler un agacement subaigu qui n'était pas sans motif : le voyage avait été détestable. Tout d'abord, on avait entassé 1 999 passagers dans le Nippoing 99 prévu pour en accueillir 999, puis, au-dessus de la piste d'atterrissage embouteillée, un télescopage avait été évité par miracle avec un dirigeable Intrépide Hikousen qui exhibait, sur ses flancs, le vénérable visage d'un candidat aux primaires papales.

L'énervement du voyageur crût et embellit quand il entra dans l'aéroport. Toboggans, couloirs roulants et nettoyeurs automatiques étaient H. S. à la suite d'un

débrayage-surprise des robots androïdes, protestant ainsi contre le quota, à leurs yeux excessif, désormais accordé à leurs consœurs gynoïdes. Le désordre était proprement apocalyptique. Cela ressemblait à l'exode pour ceux qui n'ont pas connu l'exode. Un haut-parleur annonça d'une voix flûtée que les bagages ne seraient pas délivrés avant neuf jours. Dans le grand hall « John-Mc-Enroe », les papiers gras voletaient comme papillons en été.

— Bensmith, annonça le petit homme en se présentant devant le robot à fausses lunettes noires qui assurait le contrôle policier.

— D'où venez-vous, avec qui, pendant combien de temps ?

— Persépolis, tout seul, neuf mois.

— Avez-vous fait d'autres travels cette année ?

— Certes, je suis allé à Moscou.

Le robot-contrôleur cliqueta et actionna son super-bip. Un robot-policier en civil surgit aussitôt et se précipita vers Bensmith.

— Moscou ? Mais vous y êtes allé illégalement ! Notre réseau informatique vient d'éplucher les neuf derniers millions de visas délivrés. Pas plus de Bensmith que d'huile de tournesol dans mes rouages ! Vous êtes en infraction : nous allons vous saisir manu robotico.

— Mais Moscou n'est pas en Urssie.

La tête en polystratos expansé du robot, à l'effigie d'Humphrey Bogart, se fendit d'un rictus polarien.

— Ouais. Un peu léger, comme système de défense. Et où Moscou serait-il donc ?

— Au Texas, pardi.

— Ah bon ? Les Texans l'auraient-ils acheté ?

— Non. Construit.

— Une copie ?

— Impossible de vous le préciser, je ne connais pas l'original.

Un robot-policier à la tête d'Edward G. Robinson

rejoignit son collègue en tirant quelques bouffées d'un cigarillo au menthol.

— Jo, dit-il, nos services géosatellites viennent de super-vérifier. Il y a bien un Moscou chez nous, entre Palestine et Corsicana City.

Robot-bogie accusa le coup.

— Non d'une puce électronique, on pourrait tout de même me tenir au courant ! J'en ai ras les disquettes. Bon, allez, circulez...

Libéré de ces tracasseries cybernétiques, Bensmith poursuivit son chemin en portant à ses lèvres son sifflet microprocesseur familial Fué et lança un vibrant appel sur sa longueur d'onde personnelle.

— Ruth ? C'est ton petit Benny. Tu me reçois, darling ?

Nulle réponse.

Isolé dans la multitude errante, notre voyageur sprinta sur un interminable tapis roulant pétrifié.

La voix tant attendue résonna enfin dans son récepteur à laser.

— Benny ? Ruthie ! Je t'attends au point zéro de rendez-vous, dans l'aile dextro-centrale du secteur nord-sud, devant le monument aux morts des V.I.P. de la sous-catégorie Q.

— J'y serai dans neuf secondes, honey.

C'était là s'avancer, car la foule piétinait. Avatar supplémentaire, Bensmith dut se soumettre, lors du passage de la douane, aux insidieuses questions d'une répondante-imprimante-gabelou concernant le chèque qu'il ramenait d'une sinieuse transaction moyen-orientale.

Et ce n'est qu'une heure plus tard qu'il rejoignit Ruth. Nettement plus âgée que lui, plus grande, plus large d'épaules et de bassin, elle semblait aussi plus calme, mieux rodée à l'existence exacerbée de ce siècle qui n'en finissait pas.

— Je suis épuisé, soupira le voyageur en embrassant sa compagne.

Celle-ci huma son haleine.

— Toujours ce chewing-gum au sancerre. Tu joues avec ta santé, dear.

Elle l'entraîna vers le plus proche fast-food-fruit-feed, où il leur fallut jouer des coudes pour parvenir jusqu'au zinc de plastique. Ils commandèrent deux cocktails mégadosés en oligo-éléments métalloïdiques.

— Pardon, monsieur, dit Bensmith à son voisin, dont il avait écrasé le pied. Oh, je suis désolé, madame, rectifia-t-il en constatant que le pied meurtri était chaussé d'un escarpin.

— Il n'y a pas d'offense, répondit la personne en question qui, selon la dernière mode, arborait une tête unisex absolue. Nobody is perfect.

Tout en sirotant sa boisson hypertonifiante, Bensmith suivit d'un œil songeur une femme à barbe qui passait.

— Je suis peut-être vieux jeu, mais je ne trouve pas cette envahissante pilosité très flatteuse pour une femme.

— C'est la statisticologue de l'aéroport, précisa Ruth.

— Tu la connais ?

— Non, mais seules les personnes exerçant cette profession sont désormais autorisées à porter la barbe, et il n'y a pas de raisons pour que les femmes ne bénéficient pas de cette prérogative. Il s'en est passé des choses, depuis ton départ, Benny, il faudra te réactualiser.

Le petit homme soupira.

— Où va le monde ?...

— Il n'y va plus, monsieur, il y est, intervint un individu à moustaches, ornements que sa calvitie précoce l'autorisait à porter. Profitant de cette entrée en matière, il entreprit de conter ses malheurs : depuis des heures, il attendait le retour de sa fille unique, rapatriée d'urgence du camp de Grököping où elle avait contracté l'A.D.I.S., le S.I.D.A. des lesbiennes.

— Fuyons cet endroit stressodémoralisateur, supplia Bensmith au comble de la pâleur.

Dans sa supervoiture à deux étages qui le menait au Centrum en suivant les rails indéfiniment parallèles de l'autoroute, Bensmith jeta un coup d'œil sur Ruth, endormie à ses côtés dans son siège baquet vibromassant. Il remarqua que l'aile gauche de son nez s'ornait d'un petit rubis incrusté. La pierre scintillait sur la chair coupée et il ressentit un léger dégoût. Cela lui arrivait de plus en plus souvent. Il se sentait mal dans sa peau et avait quelquefois l'impression de vivre la vie d'un autre.

Glissant entre ses dents une nouvelle tablette de chewing-gum au sancerre, il la mâcha avec résolution. « Malgré mon destin capricieux, j'ai connu une réussite exemplaire », s'obstina-t-il à penser, tandis que la rassurante saveur envahissait son palais.

La fée paradoxe s'était penchée sur son berceau.

Né en Algérie d'un père juif et d'une mère musulmane, élevé par les bons pères des missions, français pour l'état civil et algérien de cœur, fellagha par embrigadement puis harki par contrainte, il avait traversé dans un songe éveillé les années de feu d'une guerre surannée. La paix revenue, il entreprit des études à l'institut d'agronomie moléculaire du Jardin des Plantes, où il se passionna pour la mise au point d'un vin sans alcool, seule boisson capable, selon lui, de rapprocher les ex-ennemis.

C'est à cette époque qu'il se lia d'amitié avec Lazare et Pierre.

Lazare, sporadique chercheur en éro-thanatologie comparée, prêchait l'introuvable alliance entre la gauche et le gauchisme. Pierre, lui, étudiait sérieusement la

médecine, manifestait le jour contre le goulag et rêvait la nuit qu'il s'inscrivait au P.C.

Mai 68 les ravit comme un printemps tardif. Sous les pavés, la plage, et sous la plage, l'utopie : Lazare pérorait en tant que ministre des sciences exactes au shadow-cabinet constitué d'urgence par Ferdinand Lop, entre le café de Flore et celui des Deux-Magots, tandis que Pierre échafaudait une médecine sans mandarins, rêve fou s'il en est ! Emporté par cette tempête logomachique, Ben-Smicha (tel était alors son nom) s'amusait ferme. Dans l'œil du cyclone, il rencontra Jeanne-Jacqueline, groupie de Cohn-Bendit et étudiante aux Beaux-Arts (occupés). Voisins de sit-in à la Sorbonne (occupée) et de strapontins à l'Odéon (occupé), humant délicieusement les gaz lacrymogènes, ils firent la (petite) guerre, mais pas l'amour.

— Une aventure intime avec toi serait d'une outrageante banalité, affirma Jeanne-Jacqueline. En revanche, tu peux m'épouser si le fait que je sois enceinte de neuf semaines ne heurte pas tes préjugés petits-bourgeois.

— Enceinte ? De qui ?

— D'un salaud de phallo aristo qui vient d'être nommé sous-secrétaire d'État à la Condition féminine, et pour qui ni sa maîtresse ni le fruit naturel de ses amours ne représentent plus rien.

Ebaubi mais conquis, Ben-Smicha épousa la mère et reconnut l'enfant quand il vit le jour.

Mais cette union ne lui procura pas les satisfactions escomptées. Jeanne-Jacqueline ne vibrait physiquement que devant les hommes de marbre des musées — en vérité, la nature humaine est fort capricieuse. Au cours d'une visite au Jeu de Paume, où elle l'avait traîné, il tomba en arrêt devant l'*Olympia* de Manet, aussi outrageusement brune que Jeanne-Jacqueline était blonde. Le visage d'une camarade saoudienne s'imposa alors à lui avec violence et, dès le lendemain, il s'engageait avec elle dans une escapade sexuelle rondement menée.

Convaincu que Jeanne-Jacqueline, qui prônait l'indépendance totale dans le couple, ne s'en formaliserait aucunement, il lui conta ses amours parallèles. A sa grande surprise, elle réagit comme une bourgeoise de bas étage :

— Je ne puis partager plus longtemps la vie d'un aussi répugnant personnage. J'exige le divorce !

Ainsi fut fait.

Toujours aussi naïf, il conta son infortune conjugale à sa maîtresse, une femme vraiment libérée, croyait-il. Là encore, une cruelle déception l'attendait :

— Tu es libre et tu m'aimes. Nous allons nous marier sur-le-champ. Je veux des enfants.

Ben-Smicha tenta de discuter.

— N'attends-tu donc de l'amour que ses produits ?

— L'homme n'aime pas éternellement la femme pour elle-même, mais s'attache à la reine de son foyer.

— Je suis trop républicain pour cela.

Ainsi Ben-Smicha fut-il libéré de ses deux doux nœuds.

Retombée pernicieuse mais prévisible de ce surmenage intra et extra-conjugal, il échoua à son examen de fin d'études.

C'en était trop. Décidé à repartir à zéro, il s'embarqua pour le Nouveau Monde.

En Yankie, le destin se montra plus favorable. Alors qu'il déambulait sur Sunsex Boulevard, il retrouva un vieux copain de douar. Celui-ci était vendeur à la sauvette d'accessoires sado-masochistes. Cette docte profession étant très lucrative, il embaucha aussitôt l'immigrant qui, sur ses conseils, changea son nom en celui de Ben-smith.

Le nouveau Yankais s'acclimata comme une plante vivace. Ici, ce n'était pas comme dans la vieille Europe ; il n'était pas étrange d'être étranger.

— Il te faut une compagne, décréta un jour son ami.

J'ai un article performant : une femme très riche, d'autant plus cotée qu'elle a divorcé de neuf maris. Elle possède une chaîne de magasins de hulla-hoop et de roller-skates.

— Est-elle belle ?

— Le visage et l'ombilic ont subi un léger ravalement exécuté par le meilleur chirurgien révisionniste de Yankee. Son dernier check-up est un vrai bulletin de victoire. Il faut te mettre sur les rangs !

Ruth — tel était son prénom — accepta de rencontrer le postulant. Celui-ci fit sa cour dans les règles : présence assidue aux patchwork-parties, où il servait le thé au petit cercle des dames couseuses ; participation aux méchouis-barbecues où il se brûlait les doigts avec héroïsme. Enfin, suprême récompense, il obtint le droit de s'asseoir aux côtés de sa belle à l'avant de sa voiture, pendant les séances de drive-in. C'est là qu'ils échangèrent un premier baiser en regardant du coin de l'œil un film d'horreur en relief olfactif.

Ruth l'accepta comme concubin à statut privilégié — le mariage était alors tombé en désuétude.

Elle apporta à Bensmith l'équilibre de la normalité : rien de ce qu'elle faisait ou disait n'échappait aux standards des femmes yankaises de son âge et de sa position sociale, qu'il s'agisse de ses lunettes en forme de papillon, de la couleur fraise écrasée de sa chevelure ou de ses pantoufles ornées d'une phosphorescente tête de Snoopy.

Nommé rédacteur-concepteur de sa chaîne de magasins, Bensmith s'acquitta de son job avec un rien de dilettantisme, jusqu'au jour où le génie le visita. Il imagina de promouvoir pour les conducteurs d'automobiles, à la place de la conventionnelle ceinture de sécurité, une cuirasse en plastique style péplum.

L'effet fut foudroyant : des millions d'automobilistes se ruèrent sur ce gadget qui les rendait beaux et conquérants. Le chiffre d'affaires de la Ruth and Ben Incorporated grimpa en flèche. Quand la Mafia sicilo-cofsicano-

cubaine, à laquelle Ruth avait adhéré par pur opportunisme, obtint du Congrès qu'il vote un 99^e amendement rendant cette armure obligatoire, Bensmith et sa compagne furent propulsés sur les cimes du big business.

Cela n'alla pas sans quelques dommages.

La tête embrumée par la gloire, Ruth se crut investie d'une mission : faire le bonheur de ses semblables. Vêtue en prêtresse antique, elle fit, sur les petits écrans, des causeries au coin du feu consacrées à Dieu, au sexe et à la cuisine macrobiotique.

Quelque peu lassé d'une femme qui ne parlait plus d'elle qu'à la troisième personne, saturé de briefings et de brainstormings aussi inintéressants qu'interminables, Bensmith sentit une insidieuse mélancolie l'envahir. C'est alors qu'il découvrit les vertus du sancerre, qu'il chauffait comme du saké pour en inhaler l'euphorisante saveur. Bientôt, il en fut si entiché qu'il créa à Dijon (Gaulle), une usine pour produire un chewing-gum parfumé à ce nectar.

C'est peu après cette époque qu'il commença à ressentir une légère mais tenace laryngite, rebelle aux gargarismes prescrits par Ruth.

Comme c'était gênant mais supportable, on décida de n'y prêter aucune attention. La destinée allait lui faire payer cher cette insouciance.

— J'ai tout pour être heureux, car je suis un homme arrivé, se répéta-t-il pour la 99^e fois, tandis qu'une petite voix insidieuse lui glissait : « Arrivé où, Coco, et dans quel état ? » Pour se rassurer, il énuméra les divers éléments de sa méga-réussite sociale : un compte bancaire frais et dispos, neuf fermes sous-marines à Pearl Harbor, une aire de vie au Centrum, et puis cette supervoiture à étages qui lui avait coûté une petite fortune. La merveille électronique, dotée des indispensables magnétoscopes et téléphones à écrans, était guidée par un radar échographique Reidaa qui enregistrerait la topographie de la route et la projetait en vidéo, rendant le pare-brise superflu. Un polluscope Kougai mesurait le nombre de particules de poussière dans l'atmosphère et réglait le fonctionnement du microfiltrage de l'air, ainsi que celui de l'enrichisseur en oxygène humidifié selon la proportion la moins éloignée de la condition théorique idéale relevée à Hénin-Liétard, la seule ville au monde non encore polluée à 99 %.

Bensmith mit en marche une caméra latérale et constata que la situation s'était encore dégradée depuis son départ pour le Moyen-Orient. L'autoroute était bordée de monceaux de supervoitures, abandonnées sans doute parce qu'elles n'étaient plus du dernier cri.

Ruth ouvrit les yeux.

— Nous nous traînons, observa-t-elle.

— Hélas, oui, dear. Nous sommes en zone d'embouteillage absolu ; nous serions allés plus vite en tandem.

— Tu sais bien que le pédalage réveille mon arthrose pubienne.

Ils décidèrent de passer la nuit dans l'un des motels-relais de poste qui jalonnaient l'autoroute, et prirent leur fast-dinner sur la terrasse climatisée et insonorisée de l'établissement où un talentueux décorateur avait reconstitué un restaurant de jadis, avec nappes en vrai papier, couverts imitation métal, et plantes (presque) naturelles. Entre la poire aux hormones et le fromage de soja, Ruth fournit à son concubin des nouvelles peu réjouissantes.

— Depuis ton départ, les affaires déclinent. Il va falloir que tu t'éclates, dear. D'autre part, ton ordinateur-sélectionneur de courrier a trouvé, parmi les messages urgents, une convocation de ta M.A.M.A.

— Ma mère ?

— Mais non, ta Mutuelle-Assurance-Maladie-Accidents.

Bensmith pianota sur son pocket-terminal ; bientôt, le texte de la convocation apparut.

Une laryngite persistante avait été détectée par les ordinateurs décentralisés de sa compagnie d'assurances. Il lui était demandé de se présenter le plus tôt possible au C 9, le « Capital Comprehensive Coordinating Collaborating Cleanest Clinical Compact Cancer Center ».

Le soir, étendu aux côtés d'une Ruth presque relax en dépit de quelques craquements articulaires, il eut du mal à trouver le sommeil.

Cette visite obligatoire au C 9 le troublait. Le cancer n'était-il pas officiellement porté disparu depuis bientôt 9 ans ?

L'aurore aux doigts de rose vit s'éveiller un Bensmith bougon.

Malgré une prise nasale de sleeping-retard à libération programmée, il avait peu dormi. La climatisation donnant des signes de faiblesse, il avait dû, non sans mal, débloquer le système d'ouverture de la fenêtre, après quoi les klaxons italiens imitant le cri de la chouette avaient massacré ses tympans.

Le début de matinée ne fut guère plus joyeux. La grève surprise du concierge de la centrale nucléaire voisine priva la région d'électricité et, dans le motel, ascenseurs et escaliers roulants restèrent bloqués. Ruth et Ben durent descendre par le toboggan d'incendie. Pas moyen de prendre un petit déjeuner ni de payer la note, les robots ancillaires n'ayant pas été rechargés en énergie.

Bensmith, furieux, prit le volant et s'élança à neuf milles à l'heure sur l'autoroute. Plus ils s'approchaient du Centrum, plus la circulation s'épaississait. Notre héros sentit que ses nerfs allaient lâcher et décida d'abandonner là son véhicule, en position de pilotage informatique. Après avoir glissé une carte à mémoire dans une fente prévue à cet effet, il traversa, en compagnie de Ruth, un flot de voitures en direction d'un hélibus sur le point de s'envoler.

Quelques minutes plus tard, l'appareil les déposa sur leur hyper-immeuble, aisément reconnaissable à son toit en pointe, réplique exacte de la flèche de la Sainte Chapelle.

— Enfin chez nous ! s'exclama Bensmith en pénétrant dans son aire de vie.

Son premier soin fut de se regarder dans le miroir gérontométrique Wakagaeri, qui lui fournit aussitôt, comparés en coordonnées géométriques, ses âges biologiques. Tout était méga-okay.

— Eh bien, commenta-t-il avec satisfaction, la bête n'est pas encore morte !

Il prit un bain complet à température modulée avec douche sèche, massante, stérilisante et désodorisante, revêtit son maillot de corps antinucléaire, sa combinaison climatisée de ville, glissa dans sa poche une réserve de chewing-gum au sancerre et, après un distrait baiser sur la joue talquée de sa compagne, sortit affronter le verdict des autorités médicales.

Un scooter-taxi le conduisit au gratte-cumulus-héliport le plus proche, où il prit place dans l'aéro-shuttle.

L'embouteillage des cieux obligeant le commandant de bord à rejoindre la mer. L'appareil descendit en aéroglissement le long de la côte, puis reprit sa route en vol normal.

Bientôt, neuf gratte-cieus apparurent, surmontés de croix vertes clignotantes.

Bensmith sentit sa gorge se serrer et s'agita dans son fauteuil.

— Auriez-vous un malaise, monsieur ? questionna aimablement sa voisine, une jeune femme en blouse rose à rayures vertes.

Elle lui tendit un sac de plastique parfumé au fenouil synthétique, du modèle qui équipait tous les aéronefs de Yankie.

— Non, merci à vous, articula Bensmith, ce n'est pas cela.

— Alors, névrose, psychose, anxieuse ?

— Non, perplexose.

Tel un enfant chagrin se réfugiant auprès de sa mère, il confia ses tourments à la jeune femme :

— Je ne comprends pas, j'ai été convoqué par la M.A.M.A. au C 9, c'est-à-dire au Capital Comprehensive Coordinating Collaborating Cleanest Clinical...

— ... Compact Cancer Center, oui, je connais. Où est le problème ?

— Au pénultième. A l'avant-dernier mot, si vous voulez : « Cancer ». Je croyais ce terrible fléau définitivement disparu, à en croire tout au moins les gazettes.

— Elles disent le vrai. C'est pourquoi le C 9 a été reconverti en centre de médecine quantitative.

— De médecine... comment ? Ah, excusez ma criminelle ignorance, mais je suis souvent en voyage et pratiquement, touchons du téflon, je n'ai jamais été malade. La médecine quantitative, ques aco ?

— Une totalement nouvelle approche, ma foi, fiable en diable.

— Mais encore ?

La jeune femme en blouse rose à rayures vertes lui jeta un regard amusé et un tantinet supérieur.

— Vous débarquez vraiment de votre espace rural, vous ! Eh bien, pour simplifier, disons que la médecine quantitative appréhende l'ensemble des maux qu'elle quantifie et probabilise. Contrairement à l'ancienne médecine, qualitative et individuelle, économiquement ruineuse et par bonheur périmée, elle fait appel à l'approche statistico-logique, seule apte à satisfaire les besoins de la santé communautaire et à développer l'indispensable conscience budgétaire des citoyens à part entière.

— Ah... tiens... bon, très bien... je suppose que vous-même étudiez la médecine ?

— Quantitative, of course. Quand j'aurai réussi mon diplôme de 9^e semestre, 9^e cycle et 9^e barème, je porterai une blouse verte à rayures roses.

Son regard, à cette pensée, s'illumina.

— Et puis, au 19^e semestre, 19^e cycle et 19^e barème, si le Grand Ordinateur le veut, alors j'aurai droit à la blouse pourpre, honneur suprême, ô joie indéfectible !

Cette fois, elle parut proche de la pâmoison.

— Et après, hoqueta-t-elle, si j'ai les appuis politiques adéquats, je pourrai postuler au port du bigoudi d'or.

Un peu de salive apparut à la commissure de ses charmantes lèvres. Ses yeux tournaient comme des gyrophares.

— Enfin, au bigoudi de cristal, râla-t-elle. Ah ! Le bigoudi de cristal de la médecine collective !

Bensmith, quelque peu épouvanté, se leva prestement et s'éloigna dans l'allée.

D'ailleurs, l'aéronef se posait.

Il emprunta à la hâte la passerelle-toboggan, se retrouva dans un bruyant neuvième sous-sol d'où partaient des minitrains surchargés de passagers gesticulants.

Un ascenseur béait, portant la lumineuse mention : C 9.

Il s'y engouffra, se sentit happé par le flux ascensionnel, tandis qu'une hard musique tonitruait. Il regretta de ne pas avoir chaussé ses habituels écouteurs, qui lui eussent permis d'entendre ses tubes favoris, dont l'inoubliable « The Little White Wine » et autres chansons à boire.

La cage s'immobilisa doucement.

Les portes chuintantes s'écartèrent, révélant un couloir où des hommes, des femmes et des enfants se livraient à la plus vieille activité du monde civilisé : faire la queue.

Bensmith prit sagement son tour.

Au bout d'une demi-heure, il se trouva devant la robote réceptionniste gynoïde à la tête d'Elisabeth II of Angleterre, qui trônait sereinement derrière son hygiaphone.

— Je ne trouve infortunément pas votre nom sur la waiting-list, lui confia-t-elle avec un beau sourire. Voyez à la Tour Two, celle de la médecine collective.

— Quelle direction dois-je prendre ?

— Neuf degrés Nord, neuf Ouest, vent dominant force neuf à l'échelle de Jacob, navigation orthodromique.

Bensmith s'éloigna en pestant : encore un logiciel en solde qu'on avait fourgué à l'administration !

Après quelques tours et détours, il trouva la tour susdite et, au 9^e étage, une queue devant un guichet.

— J'en ai assez, je commence à saturer, grommela-t-il en empruntant la file.

— Ne vous en faites pas, mon bon monsieur, lui conseilla une bonne grosse dame noire et variqueuse. Plus ça change, plus c'est la même chose. Mon mari, ils ont mis neuf mois à l'admettre aux admissions. Remarquez, ça ne lui a pas porté chance : ils l'ont envoyé dans un hôpital-tour, comme on en faisait alors, entre les périphériques et l'autoroute. Une patrouille de microbes telluriques, arrivée par les tuyaux d'air conditionné, l'a escarmouché. Et c'est comme ça qu'il est mort de la maladie du légionnaire, lui qui n'était jamais allé aux colonies. Allez comprendre ! Tout doit avoir un sens, mais lequel ?

Tandis que Bensmith méditait cette profonde pensée, tout en avançant à pas comptés dans la longue queue des candidats à la médication, il ressentit soudain une violente douleur thoracique et porta en grimaçant la main à son côté gauche.

— Retrouvez votre manche, dit une voix douce dans la foule.

Il releva la tête.

Un homme qu'il n'avait pas remarqué auparavant se tenait à ses côtés.

Son allure était pour le moins insolite.

Aucun gadget en usage, pas même une montre musicale électronique ! Il donnait l'impression d'avoir été dépouillé...

Ses vêtements, délavés et rapiécés, étaient d'une étoffe disparue, jadis connue sous le nom de blue jeans. Un catogan en authentique et vénérable ficelle retenait en

arrière ses longs cheveux clairs. Dans le regard de ses yeux gris-bleu se lisait une sérénité un peu moqueuse.

Comme Bensmith restait interdit, l'homme lui prit le bras d'autorité et releva la manche de son justaucorps tribo-électro-climatisé.

Il lui plaqua sur la peau une micro-enveloppe dont il avait arraché une face.

— Hein ! Qu'est-ce qui vous prend ? balbutia Bensmith. Encore une publicité !

— N'ayez crainte, ami, murmura l'homme au catogan, ce traitement n'est destiné qu'à vous délivrer du cardio-calmogène à dose programmée, par voie transdermique.

— Vous êtes médecin ?

Un sourire étrange passa sur le visage de l'inconnu.

— J'ai dû l'être...

Il fit un petit signe d'amitié à Bensmith et se fondit dans la foule.

— Curieux spécimen, songea le petit homme. Il me fait penser à ces zozos qu'on appelait autrefois des hippies. Je croyais qu'on les avait tous rééduqués. En tout cas, son gri-gri m'a fait du bien...

— Mister Bensmith ?

Notre héros sursauta.

Sans s'en rendre compte, il était parvenu jusqu'au guichet.

Une femme brune, au beau visage d'Indienne mat et cuivré le fixait derrière la paroi plastique.

— Mon nom est Claya Xitosa, dit-elle d'une voix mélodieuse. Je remplace le robot sélecteur-programmateur-vérificateur...

— C'est une chance pour moi, dit galamment Bensmith, un peu troublé.

Elle sourit.

— Pas pour lui : il fait de l'hypertension.

— De l'hypertension ?

— Électrique. Je voulais que nous soyons amis, seule-

ment amis, mais la passion a consumé ses circuits intégrés. Ses résistances n'ont pas résisté et il a disjoncté plusieurs fois...

— Comme je le comprends !

— Après un bref séjour en clinique cybernétique, il nous reviendra avec un cœur électronique tout neuf, et sans aucun souvenir de son déphasage passager.

— C'est triste.

— Nous vivons une civilisation a-sentimentale, monsieur Bensmith. En ce qui vous concerne, notre surordinateur central a retrouvé votre digifiche. Le docteur Bill Schierling vous attend dans 19 minutes, à l'étage 99, bureau 999. Vous avez le temps de régler le préalable de votre consultation au guichet situé à votre droite.

— Je m'empresse !

Le robot-percepteur, dont le visage, comme celui de tous les autres robots-percepteurs du pays, était l'exacte réplique, à la verrue près, du secrétaire d'État aux Finances, le fixa de ses yeux ronds.

— Merci de votre honnêteté, monsieur Bensmurf.

— Smith.

— Bensmurfsmith.

— Non !

— Bensmurfsmithnon.

Découragé, le petit homme n'insista pas. La peste soit de ces « ronds de plastique » ! L'administration serait toujours l'administration.

Il se dirigea vers la batterie d'ascenseurs pour se rendre au 99^e étage.

Au-dessus des 9 portes d'acier miroitantes et identiques, les idéogrammes fluorescents et clignotants lui parurent énigmatiques.

Au bout de la rangée, l'une des portes s'ouvrit.

Bensmith s'y précipita.

Mais pas assez vite : l'appareil était déjà reparti.

Plusieurs fois, cette même mésaventure lui advint.

Plus expérimentés ou plus agiles, quelques usagers parvenaient à s'engouffrer dans la cage au moment ad hoc. D'autres, plus raisonnables, se contentaient de stationner devant l'une des portes en espérant qu'elle s'ouvrirait bientôt. Certains étaient porteurs de provisions de bouche et de magazines. Dans leurs regards se lisait une fataliste désolation.

Il ne restait que 9 minutes avant l'heure du rendez-vous.

Bensmith, quelque peu essoufflé, se plaça de manière à tenir toute la rangée de portes sous son regard, prêt à foncer tel un vautour sur sa proie.

La 9^e porte, au centre de la rangée, s'ouvrit.

Il se précipita... et se retrouva quelques secondes plus tard au 9^e sous-sol, où flottait une odeur de vaisselle et d'urine.

Rageur, exténué, ne voulant plus avoir affaire à cette infernale machine liftière, il entreprit de remonter à pied.

Au dernier sous-sol, alors qu'il reprenait sa respiration, plaqué contre le mur, un homme occupé à piqueniquer sur le palier fouilla dans une musette et lui tendit un suppositoire de pneumocalmogène.

— Bien aimable, dit Bensmith en acceptant le calmant. Vous êtes français, sans doute ?

L'autre sourit.

— En effet. Nous sommes les derniers à oser. Mais la mode reviendra, vous verrez ! Pour ne rien vous cacher, j'en importe en fraude de Bruxelles et ça marche un max !

Un peu remonté, Bensmith reprit son ascension jusqu'au rez-de-chaussée.

La belle Indienne se tenait en haut des marches, le regard inquiet.

— Dépêchez-vous, monsieur Bensmith, vous êtes en retard. Votre errance m'a été signalée et je vais vous remettre dans le droit chemin.

Elle lui prit le bras d'une main ferme et le conduisit jusqu'à une cabine d'ascenseur vide où elle le poussa avec autorité.

La cage d'acier s'envola aussitôt. Elle s'immobilisa soudain, tandis qu'un petit panneau « TOILETTES » clignotait furieusement.

Craignant d'être en retard, Bensmith ne répondit pas à l'invitation et appuya fermement sur le bouton 99.

Les portes à peine ouvertes, il se précipita vers un robot androïde dont le visage était fortement inspiré de celui de Sherlock Holmes.

— J'ai rendez-vous avec le docteur Schierling, dit Bensmith, où puis-je le trouver ?

Le pseudo-Sherlock ôta sa pipe de sa bouche.

— Élémentaire, mon cher ami : bureau 999, suivez la ligne noire.

— Puis-je passer quelques minutes dans un cabinet d'aisances ? demanda le petit homme, dont l'appréhension de la visite médicale avait soudain activé la vessie.

— Il fallait y aller à l'étage spécialisé. Vous ne savez pas ce que vous voulez ! C'est suspect... Enfin, pour cette fois, je passe. Les lieux sont en face.

Bensmith se dirigea vers l'endroit indiqué, mais la porte en était condamnée. On pouvait lire sur un écriteau : « Fermé en dehors des heures chronobiologiques de la défécation. Urinoirs à droite. »

Après avoir accompli sa miction et reçu sur les pieds le contenu d'une chasse d'eau parfumée et musicale, il s'approcha enfin de la porte 999 et frappa timidement.

Une femme géante au corps chevalin lui ouvrit. L'agressivité sexuelle émanait de tous les pores de sa peau.

— Je suis mister Bensmith, se présenta-t-il.

— Welcome, welcome !

La voix, rauque et douce à la fois, véhiculait une sen-

sualité à tournebouler un régiment de spermatozoïdes congelés.

— Mon nom est miss Femella, poursuit l'incendiaire créature. Je suis la secrétaire des docteurs Schierling et Kuhblumenfeld.

— J'ai rendez-vous avec le docteur Schierling.

— Les deux vous recevront de concert, ainsi qu'il est d'usage, dès que vous aurez rempli le proforma que voici.

Elle tenait dans sa main onglée de rouge sang une feuille de plastique qu'elle glissa suavement dans la fente d'un ordinateur de la dernière génération, avant de guider son visiteur devant un pupitre à touches digitales.

— Vous allez gentiment pianoter vos réponses aux questions qui vont apparaître sur le mignon petit écran du terminal, recommanda-t-elle d'une voix roucouleuse. Il faudra bien vous concentrer, car, à la moindre erreur, tout sera à recommencer.

Bien se concentrer... facile à dire, avec cette volcanique diablesse à mes côtés, songea Bensmith. Il faut que je fasse le vide en moi, que je parvienne à tordre le cou à mes pulsions pourtant endormies depuis belle lurette. Mais je sens la libido revenir au galop ! Voilà qui est un peu rassurant, mais, hélas, tout à fait hors de propos. Courage, mon âme, pense à saint Antoine et oins-toi de bromure...

D'un index un peu tremblant, il fit connaître à l'inquisiteuse machine les marques de cigarettes qu'il utilisait ou n'utilisait pas, le niveau de pollution qu'il respirait ou ne respirait pas, le taux de sucres, de produits azotés et de matières grasses qu'il consommait ou ne consommait pas, la fréquence et la durée de ses expositions au soleil, aux néons, ainsi que de ses présentations aux selles et aux mictions, sans oublier le degré d'hygrométrie des différentes pièces de son appartement et la distance de celui-ci à la plus proche centrale nucléaire d'arrondissement.

Quand il eut terminé, il poussa un long soupir et se laissa aller en arrière, exténué.

— Enfin, murmura-t-il, ce cauchemar inquisito-électronique est terminé ! Cette fois, je vais avoir affaire à un vrai médecin en chair et en os...

Miss Femella eut un rire amusé.

— Un médecin ? Où diable avez-vous été chercher une idée aussi farfelisante ? Le docteur Schierling, pas plus que le docteur Kuhblumenfeld, ne sont médecins.

— Kouah ? Ils sont docteurs en quoi, alors ?

— Docteur es A et docteur es S.

— Pardon ?

— Docteur es administration et docteur es statistico-logie.

Bensmith se sentit vaciller.

— Ainsi, Schierling n'est pas médecin...

— Il est plus que cela : il est le directeur-administrateur de la Médecine Collective, et commandeur du bigoudi de cristal.

— C'est vraiment mieux ?

— Incomparablement better ! Allons, cessez de vous miner. En attendant d'être reçu, regardez donc ce film très instructif, que je vais magnétoscoper rien que pour vous.

Le spectacle proposé était un film pédagogique des docteurs Schierling es A et Kuhblumenfeld es S : « Les coûts comparés de l'auto, de l'homo, de l'hétéro et de la xéno-sexualité. »

Au terme d'une brassée de chiffres, de courbes, d'images fixes et animées, il ressortissait que la xéno-sexualité était la plus coûteuse des quatre, du point de vue relatif, et l'auto la moins chère du point de vue absolu.

Bensmith commençait à s'endormir quand miss Femella vint le chercher.

— Ces messieurs sont disponibles, mais pressés, prévint-elle.

Elle le fit entrer dans un immense bureau d'une froideur polaire.

Un grand homme maigre aux oreilles décollées, aux cheveux en brosse blonds teintés de bleuâtre et dont le revers de la blouse s'ornait d'un bigoudi translucide, observait d'un air pénétré des colonnes de chiffres qui se bousculaient sur un écran de terminal.

Un peu plus loin, un obèse simiesque, perspirant et barbu, l'arrière-train engoncé dans un profond rocking-chair, contemplait ses pieds posés sur un bureau. Ses souliers et ses chaussettes, également translucides, ne laissaient rien ignorer de ses pieds nus, qu'il avait fort poilus. Ces chaussures faisaient fureur. Elles étaient dotées d'un système tribo-électrique de chauffage. Quant aux lacets, ils avaient été remplacés par une fermeture électronique autoconductible. Les premiers modèles lancés sur le marché ne s'étaient pas révélés très fiables : il arrivait qu'ils se ramollissent brusquement, se transformant en des sortes de crêpes dentelles.

Sa lecture du terminal terminée, le grand blond bleuâtre daigna se tourner vers le nouvel arrivant.

- Docteur Schierling, se présenta-t-il.
- Bens...
- Vous buvez ?
- Euh, je vous remercie de votre amabilité, mais à cette heure de la journée, je...

La voix de Schierling s'enfla sèchement.

— Je vous ai posé une question d'ordre médical !

— Oh ! excusez-moi, j'avais cru... oui, je bois, comme tout le monde.

— Mais encore ?

— Du rouge en mangeant, du blanc en buvant.

— Combien ?

— Environ neuf méga-pintes de chaque.

— Par semaine ?

— Non, par jour.

Les sourcils du docteur se circonflexèrent.

— Par jour ? Méga ? Neuf ? Mais c'est très au-delà des 9 petits verres quotidiens qui, selon nos collègues écosais, seraient indispensables pour réduire le risque d'infarctus. Vous n'avez aucune raison sanito-économique de boire à ce rythme !

Kuhlblumenfeld intervint, les yeux toujours rivés sur ses pieds plastifiés.

— La véracité de ce chiffre est d'ailleurs contestée : nos collègues d'Edimbourg étaient, paraît-il, en état d'ébriété lorsqu'ils ont procédé aux calculs, et il est fort probable que 9 verres quotidiens, même petits, constituent une dose excessive. J'ai proposé à ce sujet une communication à l'Académie des sciences alcoologiques, mais je n'ai toujours pas eu de réponse — ces gens-là passent plus de temps à la buvette que dans l'hémicycle !

— Monsieur Bensmith, poursuit Schierling, ne regardez-vous donc pas la télévision ?

— Quelle chaîne ?

— Toutes ! Elles consacrent en ce moment 9 minutes par jour à combattre ce fléau qu'est l'alcoolisme. Dans le dernier message, on indiquait qu'un grand buveur consomme, en 19 ans, 199 999 dollars, au bas mot, à satisfaire son vice. De plus, il multiplie par 9 son risque de raccourcir sa vie d'un 9^e.

Bensmith pâlit.

— Saperlipopette, murmura-t-il.

— Je ne vous le fais pas dire ! Je vois, d'autre part, à la lecture de votre proforma, que votre concubine pétune 19 cigarettes par jour.

— Hélas, qu'y puis-je ?

— Combien en votre présence ?

— 9, approximativement.

Kuhlblumenfeld porta la main à son oreille gauche, et tritura une mini-calculatrice en forme de pendentif.

Il en sortit un petit serpent de papier, qu'il parcourut.

— Cela vous fait absorber 0,99 nanogramme (plus ou moins 9) de benzopyrène et 0,99 nanogrammes (plus ou moins 9) de nicotine, annonça-t-il sur un ton lugubre.

— Je vois que vous habitez en plein Centrum, poursuivit son collègue. Cela signifie que vous ajoutez au benzopyrène et à la nicotine quelques microgrammes de divers hydrocarbures soit, les jours d'embouteillage, autant qu'un fumeur moyen, et pas mal de gaz sulfureux. Combien faites-vous de jogging par jour ?

— Un 9^e d'heure de tapis roulant chaque matin et chaque soir.

— Mais c'est insensé ! Ignorez-vous qu'une loi réprime le non-jogging, comme antisocial ? Chaque citoyen a le devoir de trotter un nombre de kilomètres équivalant à 9 fois le carré de la surface de ses plantes de pied. Et ne me dites pas que vous ne pouvez pas faire le calcul : tous les centres médico-sportifs sont habilités à fournir les abaques nécessaires.

Schierling s'assit sur un tabouret, accablé.

— Insensé... on vacille... votre concubine pétune, vous habitez le Centrum et vous ne joggez pas ou à peine ! Je vais vous dire une bonne chose : statistiquement, vous êtes presque mort ! J'irai plus loin : votre présence ici peut être considérée comme une véritable provocation !

Il se tamponna le front avec un mouchoir stérile.

— Calme-toi, intervint paisiblement Kuhblumenfeld, pense à ton taux d'adrénaline.

Son confrère acquiesça d'un air las, ferma les yeux pendant quelques secondes, puis les rouvrit et, d'une voix plus posée, reprit son interrogatoire.

— Soit, dit-il. Poursuivons. Quelle est votre fréquence ?

— Ma fréquence de quoi ?

— De rapports.

— Avec quoi ?

— Mais avec votre concubine !

Bensmith réfléchit.

— Eh bien, dit-il, je n'en sais rien. Je n'ai jamais fait attention à cela.

Les deux hommes de science le fixèrent avec des yeux ronds.

— Comment ? Vous n'avez jamais quantifié ? balbutièrent-ils à l'unisson.

— Jamais. Quand on aime, on ne compte pas.

— Incroyable, maugréa Kuhblumenfeld. Ce zigoto court droit à sa perte et ose encore faire de l'esprit.

— Vous outragez la science moderne, renchérit Schierling. Ne savez-vous pas que « coïto ergo sum » ? Non, semble-t-il. Cet adage cardinal n'a pas encore touché votre entendement. Je vois, vous traitez tout cela par-dessus la jambe !

Impressionné par la double et douce colère, Bensmith se récria :

— Pas du tout, messieurs ! Je n'avais pas réfléchi à l'importance de la chose, voilà tout. J'étais dans l'erreur, je ne persisterai pas : je suis prêt désormais à numéroter mes spasmes, à statisticoliser mes ébats, à soupeser mes jouissances.

Favorablement impressionnés par cette marque de bonne volonté, les deux hommes se calmèrent.

— Quel est votre besetting sin ? s'enquit Schierling.

— Je n'en ai pas, répondit le petit homme, déçu de les voir insister sur les problèmes sexuels.

— Pourtant, dit Kuhblumenfeld, tout homme en a au moins un. Je ne comprends pas.

— Peut-être n'ai-je pas bien saisi, avança Bensmith.

— Le docteur Schierling vous a demandé quel était votre péché... comment dit-on en français ?

— Mignon, compléta son collègue.

— Mignon, c'est cela. Quel est-il ? N'ayez pas peur de vous confier à nous, nous sommes plus que des hommes, nous sommes des docteurs.

— D'ailleurs, ajouta Schierling, nous sommes liés par le secret de la confession quantitative, c'est tout dire !

— Alors ? Un zeste d'éroménisme ? Un soupçon de pédophilie ? Un peu de coprophagie ? Une goutte d'agoraphobie ?

— Non. Je pratique simplement la chewing-gumite.

Les deux praticiens parurent quelque peu déçus.

— C'est moins que mignon, c'est presque infinitésimal, estima Kuhblumenfeld. Enfin, tant pis, faisons avec ce que nous avons. Vous ne nous gêtez pas, cher monsieur. Attention cependant aux additifs gustagènes. J'espère que vous changez souvent de saveur ?

— Non. Je fonctionne exclusivement au sancerre. Je fais venir de Dijon (Gaulle) ma pâte paradisiaque.

Il y eut un silence.

— Je croyais tout connaître, murmura Kuhblumenfeld, mais j'ignorais cette pratique. Vous êtes le premier alcool-chewingophage que je rencontre.

— C'est grave ?

— Déconcertant.

— Je dirai même plus, renchérit Schierling : déconcertant.

Il se tourna vers son collègue.

— Dear Kuh ! Peut-être devrions-nous rédiger à ce

sujet une communication dans le *Quotidien du statisticien*. Que pensez-vous de cette suggestion ?

Un sourire illumina le gros mais austère visage de Kuhblumenfeld.

— Je la trouve super, mon Schier ! D'ailleurs, elle m'était aussi venue à l'esprit. Je vois d'ici la tête de tous nos éminents collègues : nous ferons figure de pionniers !

De joie, il tapota son bureau de ses extrémités plastifiées.

— Par ma barbe, poursuivit-il, ces Dijonnais sont de fieffés drôles ! Si j'ai bonne mémoire, ils n'en sont pas à leur coup d'essai : ne sont-ce pas eux qui, en des temps reculés, ont concocté ce cocktail religieux hallucinatoire, le... le...

— Kir, précisa Bensmith, heureux d'apporter sa contribution à l'avancement des sciences. Je l'ai étudié, testé et gustavé de très près, lorsque j'étudiais le vin sans alcool à l'Institut d'agronomie moléculaire du Jardin des Plantes. On peut encore s'en procurer clandestinement sous forme de pastilles. C'est très antistressant.

— Vous y adonnez-vous, mon fils ?

— Il m'arrive.

Schierling hocha la tête.

— Votre M.A.M.A. avait décidément raison d'exiger un bilan sanitaire. Nous allons y procéder.

— Dois-je me déshabiller ?

— Pourquoi ? Seriez-vous aussi exhibitionniste ?

— Non, mais j'avais cru... vous n'allez pas m'examiner ?

Les deux scientifiques haussèrent de concert les épaules.

— Tel n'est pas notre rôle, dit Schierling. Moi, je suis docteur es administration, et mon confrère docteur es statistologie.

— C'est vrai, où avais-je la tête ! Messieurs, n'y voyez

nulle offense, excusez mon iconoclaste ignorance et pardonnez l'ex-abrupto de ma question, mais...

Bensmith prit sa respiration et se lança :

— ... quelles sont vos fonctions exactes ?

— J'administre, dit Schierling.

— Des médications ?

— Non, l'administration.

— Moi, dit Kuhblumenfeld, j'ordonne.

— Des traitements ?

— Non, des plannings et protocoles. Sachez, mon ami, que la médecine est, comme disait Lwoff, l'inventeur de la machine à couper le rhume, une chose trop importante pour être confiée aux médecins ! Sinon, où irions-nous ? Ce serait le chaos...

— Le foutoir.

— Pour tout dire, la ténèbre médiévale ! Nous en sortons d'ailleurs à peine. Songez que notre époque a connu cette chose aberrante, antiscientifique et antiquantitative qu'on appelait le « médecin de famille », lequel considérait chaque cas individuellement ! Quelle aberration... j'en frémis encore.

— Mais verrais-je tout de même un médecin, je veux dire un médecin-médecin ? demanda Bensmith.

— Oui, bien sûr, demain. C'est possible, à présent que nous vous avons orienté, vectorisé et subquantifié. Femella va vous prendre en main.

Kuhblumenfeld appuya sur un bouton de son terminal. Comme rien ne se produisait, il s'impatienta :

— Mais où est encore passée cette créature ?

— Il est 19 heures, 9 minutes, 9 secondes, annonça à ce moment une voix qui ressemblait à celle de la volcanique secrétaire, mais où toute sensualité avait été passée à la paille de fer. Je quitte mon service à 19 heures plus ou moins 9 minutes, je suis donc absente : c'est ma réponse qui vous cause.

— Shit ! éructa Schierling. Cette nana est vraiment

jugulaire-jugulaire... Nous allons passer par l'ordinateur-dispatcheur-preneur de rendez-vous. Monsieur Bensmith, je suppose que vous êtes muni de votre pocket-mini-ordinateur-agenda ?

— Il ne me quitte jamais. Sans lui, je me sentirais tout nu.

— Parfait. Le connecteur-coaxial-inter-ordinatorial va inscrire sur votre pocket-mini-ordinateur-agenda les rendez-vous que notre méga va pouvoir vous donner... Je vous conseille de profiter de la « journée consultatoire totale » en passant la nuit au motel-hôpital de Santy-City, où le prix du coucher et des repas est inclus dans celui des consultations. Bien sûr, ce n'est pas Byzance, mais enfin c'est standard.

Sans ajouter un mot, Schierling alla se planter devant un miroir stéréo-réflecteur, inonda ses cheveux bleuâtres de lotion capillaire parfumée à la myrtille, se talqua soigneusement le visage au tricarbonate de sodium et, sans plus de cérémonie, quitta la pièce.

— Sacré Schier, commenta Kuhblumenfeld. Il en pince pour une astronaute transsexuelle qui le met sens dessus-dessous ! Il faut dire que l'amour en apesanteur, ça doit valoir le déplacement.

Il bâilla.

— Il faudra que je tente un jour l'aventure, moi aussi. Je commence à me lasser des liaisons terre à terre.

— Je vous retarde peut-être, dit Bensmith, je suis désolé.

— Ne soyez pas : je suis de garde, ce soir.

— Je croyais que vous n'étiez pas médecin ! Vous gardez quoi ?

— Des mémoires informatisées.

— Sur la santé ?

— Oui, mais sur bien d'autres choses encore : les secrets bancaires, policiers, juridiques, politiques, économiques, maçonniques, mafiosiques, religieux, et j'en

passé. C'est plus pratique de tout réunir en pool. Je surveille les ordinateurs-coffres jusqu'à 9 heures du matin, heure où me relève mon collègue, docteur en affaires commerciales.

— Tiens, je suis précisément dans le bizness.

Kuhlblumenfeld plissa les yeux d'un air malin.

— Si vous voulez des informations sur un concurrent, pointez-vous à la relève, cuitez mon gars aux pastilles de kir et il vous dira tout !

Bensmith allait répliquer que la libre concurrence ne signifiait pas la piraterie, quand son pocket-mini-ordinateur-agenda donna de la voix pour lui signaler que son premier rendez-vous était fixé au lendemain 9 heures o'clock, au bloc 199, salle 1999, service de l'imagerie à ultrasons, dans l'Under-city, à l'étage moins 19, le second un peu plus tard, à l'étage au-dessous, au service de télévidéo-endoscopie, un autre encore au service des scanners, dont le numéro du bloc lui serait ultérieurement communiqué.

— Ce triple mode d'examen est-il habituel ? s'informa-t-il.

— Tout à fait orthodoxe. Les ultrasons examinent les organes pleins, l'endoscopie les vides, le scanner les autres. C'est ce qu'on appelle la méthode trinitaire. Elle fut inventée en Gaule, quand elle s'appelait encore la France par un directeur général de la Santé publique, à l'époque où la Colonelle en était la secrétaire d'État. Ça balbutiait encore, mais ce n'était pas mal du tout, pour un pays techniquement sous-développé.

Kuhlblumenfeld sortit de sa poche une petite boîte.

Dès qu'il l'ouvrit, les pièces blanches et noires d'un petit échiquier se mirent à guerroyer.

— Dire qu'autrefois, commenta-t-il, le regard rivé sur son petit échiquier animé, on opposait l'homme à un adversaire électronique ! Ce qu'on ne croyait pas possible n'a pas tardé à se produire : c'est la machine qui a gagné,

renvoyant les Grands Maîtres à leurs chères études! Ceux-ci se sont mis à stresser comme des fous... Maintenant, l'homme tient une place qui est celle du Créateur suprême : il est au-dessus de la mêlée et compte les coups. Sa supériorité, il l'affirme en donnant vie ou mort aux deux cerveaux électroniques en compétition.

Bensmith sentit qu'il était de trop.

— Bon, dit-il, eh bien, je vous laisse.

Le gros statisticien barbu ne s'aperçut même pas de son départ.

Après avoir erré dans les couloirs, monté et descendu à bord d'ascenseurs fantasques, Bensmith aboutit dans le grand hall central.

A l'extérieur stationnait un bus surmonté de la pancarte Santy-Navette.

Notre héros monta à bord.

Il était l'unique passager. Aux commandes trônait un robot androïde qui avait la tête de Marlon Brando — à l'époque où celui-ci tournait *Un tramway nommé désir*.

Le véhicule démarra en trombe et, après quelques minutes, stoppa brutalement.

— Serions-nous déjà rendus à l'hôpital-motel? questionna Bensmith.

— Non.

— Alors, pourquoi stoppons-nous?

— Mes piles ont des états d'âme.

Le petit homme faillit protester, mais le regard que lui jeta le conducteur l'en dissuada.

— Quelque chose vous déplaît? jeta le robot d'une voix indolente, que démentait l'éclat de ses yeux.

— Non, non, pas du tout. Bonsoir, et merci à vous.

— Salut...

Bensmith descendit et fit à pied les 900 mètres qui le séparaient du motel-hôpital, une haute construction qui avait la laideur d'un motel et la froideur d'un hôpital.

Dans sa chambre, en attendant la collation standard

(velouté de plancton à la Marseillaise, émincé de tourteaux vitaminés, le tout arrosé au jus d'algues), il appela Ruth.

Quand l'image se matérialisa sur le vidéo-téléphone, il crut, pendant quelques secondes, s'être trompé de digi-numéro.

Une statue de sel lui faisait face.

Puis il identifia les yeux de Ruth.

— Bon sang, qu'est-ce qui t'arrive ? s'exclama-t-il.

— Il me semble que c'est visible : je prends mon bain de sel, c'est bon pour mon arthrose pelvienne. Mais toi-même, dear, que fais-tu dans cette chambre ?

— Je suis à l'hôpital-motel. Des loustics qui m'ont pris en main veulent me soumettre à un bilan sanitaire.

Une expression d'horreur se lut dans le regard de la statue de sel.

— Tu n'es pas malade, au moins ?

Comme la plupart des gens, Ruth avait une sainte horreur de la maladie, considérée comme quelque chose d'antisocial, d'anormal et même d'un peu dégoûtant.

— Je n'en sais fichre rien, dit Bensmith. J'espère que non.

— Moi aussi, mon pauvre chéri.

— De toute façon, je te tiens au courant. Bon bain, darling, et bonne nuit.

Ruth voulut répondre, mais ses lèvres étaient à présent bloquées par le sel.

Bensmith referma l'appareil, s'étendit sur le lit et fixa le plafond en mâchant une tablette de son chewing-gum au sancerre, dont le goût lui parut un peu aigrelet.

Il eut du mal à s'endormir.

— Debout, bande de fainéants ! Grouillez, sinon vous allez faire connaissance avec ma chaussette à clous !... Allez, hop, et que ça saute !

Bensmith se réveilla en sursaut, chercha instinctivement sa mitraillette et ne trouva qu'un oreiller.

Sortant des brumes du sommeil, il découvrit le décor de la chambre... On était en 1999. Il était couché dans le lit du motel-hôpital, et la guerre d'Algérie appartenait à un passé bien révolu...

De plus en plus souvent, il lui arrivait de retourner en rêve à cette époque. Curieusement, les événements qu'il revivait, pourtant dramatiques, ne lui procuraient aucune impression désagréable.

Il s'assit sur le lit, se gratta la tête et se promit d'interroger le psychanalyste es rêves — depuis une dizaine d'années, l'analyste-généraliste avait disparu pour laisser la place à « l'équipe psy-polydiscipline », formée de spécialistes ultra-pointus (l'un avait en charge les rêves, l'autre les inhibitions, un troisième les lapsus, un quatrième les obsessions, et caetera). Les personnes à mégacompte en banque ou nomenklaturées depuis plus de 9 ans, pouvaient entretenir de véritables escadrons de ces praticiens du cérébral, qui ne les quittaient pas d'une semelle. Ces éminents spécialistes étaient eux-mêmes suivis, dans tous

leurs déplacements, d'un véhicule bourré de divans profonds.

En maugréant, Bensmith gagna la kitchen-room, ouvrit la porte du monte-plats et en sortit le morning-food classique et inévitable : oligo-éléments sculptés en forme de croissants, fibres oléagineuses synthétiques imitant à s'y méprendre les petits carrés de beurre d'autrefois, vitamines fondamentales enrobées dans une gelée évoquant les confitures, elles aussi disparues dans la tourmente du modernisme.

L'usage de la nostalgonourriture était assez récent. Dans un premier temps, les nutritionnistes d'État avaient voulu imposer l'alimentation la plus rationnelle, sous forme de gélules et de pilules, libérant ainsi, affirmaient-ils, l'homme de ses pulsions gastronomiques pathogènes, si préjudiciables à l'équilibre économique du budget sanito-collectif. C'était là un bon mouvement doublé d'un acte de salubrité socio-médicale.

Il avait pourtant été très mal accepté : des grèves de la faim avaient éclaté dans le pays, pour exiger le retour aux bons vieux repas de jadis. Des fanatiques du mouvement « Hamburger Libre » avaient même déclenché des émeutes, transformant des fast-food en fort Chabrol.

Une solution, proposée par le gouvernement central, avait satisfait tout le monde : les nouveaux aliments nutritionnels seraient colorés, sculptés, afin de ressembler le plus possible à l'antique nourriture. Tout était calme à présent, la nouvelle alimentation étant entrée rapidement dans les mœurs. Pourtant, disait-on, une gastro-mafia puissante et tentaculaire fournissait, sous le manteau, au prix de l'uranium enrichi, des petits plats authentiques clandestinement mijotés.

Tout en mastiquant consciencieusement l'insipide fac-similé de breakfast, Bensmith se regarda dans une glace et se trouva glauque.

La douche vibro-massante-revitalisante qu'il prit pour

se remettre les neurones en place ne le revigora pas outre mesure. Il est vrai qu'elle était loin d'être convenablement programmée — il eut même droit à un jet de sable corrosif, probablement destiné au nettoyage des carrosseries. Décidément, l'hostellerie ne s'améliorait pas ! D'ailleurs, rien ne s'améliorait. La cybernétique, dont on avait cru pendant quelques années qu'elle résoudreait, comme par magie, tous les problèmes de la vie quotidienne, ne faisait que les accroître et les multiplier. Bensmith se souvenait encore avec agacement de tous ces diseurs de bonne aventure qui, sur les écrans de télé, proclamaient avec extase que l'ordinateur était le messie des temps modernes, qu'avant lui, la vie n'avait été qu'un gouffre obscur, qu'après lui, les lendemains chanteraient à tue-tête.

Hélas, il avait fallu déchanter : l'électronique avait tout simplement court-circuité les rapports humains. Ainsi, autrefois, quand surgissait un problème — comme celui de cette douche capricieuse — on pouvait passer sa colère sur un quelconque responsable. Comment avoir à présent une prise de bec avec un robot ? Bien sûr, on pouvait pianoter une réclamation sur un terminal prévu à cet effet, mais tout le monde savait que des milliards de mécontentements non encore décodés s'entassaient au fond des mémoires électroniques, comme autant de cris dans le désert...

L'heure du premier examen approchait.

Bensmith sortit et attendit le passage du bus Santy-Navette.

Sur le trottoir, un balayeur hindou de la caste des intouchables, portant un masque anti-pollution, collectait nonchalamment des déchets variés. Après de multiples essais de nettoyeurs robotisés, les édiles des villes s'étaient résolus à faire de nouveau appel à l'antique système des pousseurs de balais, le seul s'avérant vraiment opérationnel. Ces sympathiques et anachroniques travail-

leurs manuels étaient grassement payés — il est vrai que leur espérance de vie était courte, pour cause de pollution.

L'androïde en uniforme qui conduisait la navette où monta Bensmith n'avait pas de tête. Cela faisait une curieuse impression, cette forêt de fils multicolores qui jaillissaient d'un col amidonné.

— J'ai rendez-vous à 9 heures, dit Bensmith, au service de l'imagerie à ultrasons, qui se trouve...

— Je sais, je sais, coupa la voix du robot, qui semblait venir de nulle part. Allez vous asseoir, on vous appellera.

Le petit homme prit place à l'arrière du véhicule, en songeant que les robots devenaient de plus en plus insolents. Ainsi était-on à présent gratifié de réflexions du genre : « J'ai pas quatre bras... si ça ne vous plaît pas, c'est le même prix... je ne peux pas aller plus vite que les harpes électroniques... » et autres poétiques formules de la même farine. Peut-être les psychoconcepteurs qui programmaient ces employés bilieux, instruits par les réactions violentes des populations face aux changements des us et coutumes alimentaires, avaient-ils décidé d'amaïdouer les usagers en flattant leur goût du rétro ?

Bensmith se recroquevilla sur son siège à suspension oléo-pneumatique. Il avait un léger mal de cœur, car le système anti-cahot, complètement dérégulé, l'agitait comme une houle.

La journée allait être très dure, il le pressentait.

Autour de lui, les passagers lui paraissaient tristes, blêmes et crispés. Deux ou trois arboraient le pyjama-uniforme des hospitalisés, de cette couleur lie-de-vin que les ordinateurs avaient sélectionnée comme la plus hyper-euphorisante. Leurs poitrines étaient bardées de cartouchières à médicaments et leurs oreilles reliées à un mini-computer chargé de leur rappeler à tout moment de la journée ou de la nuit les drogues qu'ils devaient absor-

ber. L'un d'eux portait une combinaison hermétique qui le faisait ressembler à un cosmonaute. Celui-là transportait sans doute avec lui son atmosphère stérile — à moins qu'il ne s'agisse d'un grand contagieux. Ce joli monde revenait d'une permission de week-end à Disneyland, qui, depuis quelques années, était réservé aux malades des classes méga-inférieures.

Bensmith regarda par la vitre.

La navette se faufilait au cœur d'une circulation déjà intense.

Puis elle plongea dans les immenses sous-sols d'Under City.

Le conducteur cria quelque chose que Bensmith ne parvint pas à comprendre.

Soudain, la navette se bloqua, projetant les passagers les uns contre les autres.

— Bensmith, bon sang ! lança une voix stridente en provenance du plafond, où avez-vous donc la tête ? Vous n'avez pas appuyé sur le signal ad hoc et nous venons de dépasser le bloc 199, où vous avez rendez-vous. Descendez vite, vous allez déconnecter tout notre planning de circulation !

— C'est encore sur moi que ça va retomber, hurla le chauffeur sans tête. J'en ai marre de porter le chapeau ! Je vous avais prévenu, pourtant : vous êtes sourd ou vous le faites exprès ?

— Mille pardons, dit Bensmith, je n'avais pas entendu, enfin pas compris...

Sous le regard hostile des autres passagers, il chercha un pourboire pour amadouer le chauffeur et glissa un mini-dollar dans une fente au-dessus de sa poche gauche.

— Nom d'une pipe ! couina le robot.

En l'espace de quelques secondes, il se désarticula, tandis que s'élevait une épaisse fumée.

Quand elle se dissipa, il ne restait plus du conducteur que sa cravate d'uniforme.

Paniqué, Bensmith se sauva comme un voleur en direction du bloc 199 tandis qu'autour de la navette immobilisée s'élevait une cacophonie de klaxons, sifflets, sirènes et autres hululements mécanisés.

Parvenu à l'étage moins 19 du bloc 199, Bensmith se trouva face à un robot androgyne au visage de sphinx qui lui demanda d'une voix impassible quel était son problème.

— J'ai rendez-vous au service de l'imagerie... de l'imagerie...

Il laissa sa phrase en suspens, incapable de la terminer : il avait oublié le terme scientifique qui suivait.

— Je vous écoute, dit patiemment le robot, parlez sans haine.

— Quel est le nom du service qui s'occupe de l'étude des organes pleins ?

Le robot attendit quelques secondes, le temps d'enregistrer la question de Bensmith, puis eut un sourire triste.

— Impossible de répondre à votre devinette, je ne suis pas programmé pour elle. Service des organes pleins, dites-vous ? Connais pas. L'entretien est terminé. Je suis heureux de vous avoir aidé. Au suivant...

— Mais nom d'un chien, essayez de comprendre !

— Je suis heureux de vous avoir aidé. Au suivant...

Furieux, Bensmith tempêta, alla même jusqu'à marteler de ses poings le visage de son interlocuteur. Mais celui-ci restait de marbre.

— Je n'en puis plus, râla le petit homme, je n'en puis

plus... je sens que, si ça continue, je suis bon pour la dépression nerveuse... Mais qui donc viendra à mon secours, dans cet univers déshumanisé et dangereusement dingy ?

Or donc, comme si elle répondait à son appel tous azimuts, apparut dans le couloir une jeune femme au beau visage cuivré d'Indienne.

Bensmith se précipita vers elle.

— Sauvez-moi, sauvez-moi...

— Que puis-je faire pour vous, ami inconnu ? lui répondit une voix mélodieuse.

— Je cherche le service... je ne sais plus quel service, je sais seulement qu'on y étudie les organes pleins.

— Alors, c'est celui de l'imagerie à ultrasons.

Bensmith lui prit les mains et les baisa avec effusion.

— C'est cela, c'est cela, vous êtes ma bonne fée !

— N'exagérons rien : mon rôle consiste justement à orienter les personnes perdues comme vous dans le dédale des services médicaux. A quelle salle vous a-t-on convoqué ?

— A la 1999.

— Elle est toute proche, je vais vous y conduire.

En chemin, Bensmith questionna son guide.

— Nous sommes donc si nombreux à nous égarer dans ces lieux ?

— Des méga-masses, ici et partout. Les robots sont en effet de plus en plus primaires.

— Mais pourquoi ?

— Parce que leurs programmeurs sont eux-mêmes de plus en plus primaires. A force de donner de l'intelligence aux machines, ils perdent la leur. Il faut croire qu'on ne joue pas impunément à l'apprenti sorcier.

Bensmith soupira.

— Je me demande parfois s'il ne serait pas grand temps de restreindre le champ d'application de la robotique.

— Impossible. Il est trop tard, les robots sont devenus des divinités. L'humanité, après avoir adoré le Dieu tout-puissant, s'est mise à adorer le dieu pétrole puis le dieu ordinateur. Il faudra encore à l'Homme beaucoup de temps avant qu'il découvre que le vrai dieu, c'est lui-même. Mais en a-t-il le désir ? Rien n'est moins sûr. Voilà la salle 1999.

La jeune femme ouvrit une porte et s'effaça pour laisser entrer Bensmith.

Une fois à l'intérieur, celui-ci se retourna pour la remercier, mais déjà elle s'éloignait d'une démarche gracieuse et dansante.

Drôle de fille, songea-t-il. Elle me fait penser à ce hippie que j'ai rencontré hier, quand j'étais en proie à une petite défaillance nerveuse. Pourtant, ils n'ont apparemment rien de commun...

— Monsieur Bensmith ? Vous êtes en retard.

Plantée devant un assemblage de machines sophistiquées, une petite femme en blouse vert et bleu le fixait sans aménité.

— Excusez-moi, dit-il, je me suis perdu.

Elle leva les yeux au ciel et haussa les épaules simultanément, ce qui, étrangement, la fit ressembler aux machines animées de mouvements convulsifs et sporadiques qui l'entouraient comme une garde prétoirienne.

D'un index boudiné mais péremptoire, elle indiqua à son patient une plate-forme d'acier poli qui ressemblait à un vaste pèse-bébé.

Bensmith s'y étendit. Des tentacules d'acier dansaient autour de lui une vaste ronde.

— Respirez... ne respirez plus... soulevez-vous sur votre côté gauche... non, j'ai dit le gauche ! Respirez... ne respirez plus...

La femme aboyait des ordres, qu'il s'empressait d'exécuter avec une hâtive maladresse.

— Excusez-moi, dit-il entre deux mouvements, mais... que me fait-on ?

— On filme, on photographie l'écho d'ultrasons à travers vos organes pleins... Tournez-vous de l'autre côté... ne bougez plus ! D'ailleurs, je vais allumer les écrans, vous pourrez voir votre vous-même intérieur et profond.

— Le dois-je ?

— Pourquoi pas ?

— Ça va m'impressionner, je suis très sensible.

La petite femme eut un rire sec.

— Comme c'est puéril ! Sachez que vous êtes responsable de votre corps, sous toutes ses coutures, comme vous l'êtes de votre esprit !

— Le suis-je ?

— Naturellement. Nous sommes dans une société responsable, où l'irresponsabilité doit être bannie comme infecte et antisociale ! Mais nous perdons du temps en vains bavardages improductifs. Regardez plutôt votre prostate.

— Où est-elle ?

— Elle est représentée par ce vide.

— Il me fait horreur. Est-il normal ?

— L'ordinateur nous le dira, quand il aura enregistré, mémorisé, codé et stocké toutes les données anatomophysiologiques que nous lui fournissons. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je vous réponds...

— Mais c'est très gentil de votre part, au contraire.

— Les doctresses ne doivent pas parler aux malades, elles sont supposées ne s'adresser qu'aux machines.

— Qui font elles-mêmes le diagnostic ?

— Elles-mêmes. Qui voulez-vous d'autre ?

— Peut-on leur faire à ce point confiance ?

— Respirez... ne respirez plus... oui, on peut leur faire confiance. Mais elles n'établissent pas le même diagnostic que celui que faisaient jadis les médecins : il est quantitatif, non qualitatif.

— C'est mieux ?

Elle ricana.

— Mieux... vous appartenez encore à cette génération qui recherchait sans cesse le mieux, individuel et outrageusement égoïste, au détriment de l'utile, socialement productif et donc économiquement supérieur. Non, ce n'est pas mieux, cher monsieur, c'est différent. Voilà vos reins... votre rate... votre pancréas et votre foie...

— J'ai l'impression d'être plus que nu !

— Curieuse réaction. Vous présentez des signes évidents de pudor anachronica.

— C'est grave ?

— Socialement, oui. Levez-vous, maintenant.

D'un geste un peu brusque, la doctoresse le prit par la main et l'entraîna dans la pièce voisine, où attendait une machinerie tout aussi sophistiquée.

— L'électro-échocardiographie va enregistrer les courants électriques dont votre cœur est le siège et les échos d'ultrasons, au repos puis pendant l'effort. Que préférez-vous, la bicyclette sans roue ou le tapis roulant ?

Bensmith ouvrit de grands yeux.

— Je l'ignore... lequel est le mieux ?

La petite femme tempêta.

— Mieux ! mieux !. pourquoi mieux ? Aucun n'est mieux !

— Mais alors, comment choisir ?

— Bon. Il faut vraiment tout faire pour vous... La nuit, quelle est votre fréquence ?

Bensmith leva les bras au ciel.

— Encore ! Décidément, vous êtes tous des obsédés du sexe, en ces lieux ! Je l'ai déjà dit à vos confrères, je ne tiens pas de comptabilité...

— Du calme ! Ne soyez pas ridicule, je parle de la fréquence de vos mictions. Vous urinez combien de fois ?

— Plusieurs fois, me semble-t-il.

— La bicyclette irritera une prostate déjà inconfortable. Montez plutôt sur ce tapis roulant.

Bensmith obtempéra.

Le tapis défila sous ses pas, d'abord lentement, puis à un rythme de plus en plus vif. Un tracé oscillait sur un écran.

— Voilà votre cardiogramme, annonça la doctoresse.

— Comment est-il ?

— L'ordinateur nous le dira. Maintenant je vois sur mon vidéo-planning que vous devez passer à la télé-vidéo-endoscopie. C'est à l'étage au-dessous. Même un homme comme vous ne devrait pas se tromper.

— La confiance illimitée que vous me témoignez me va droit au cœur. Adieu, enchanteresse créature !

Bensmith descendit à l'étage inférieur et fut pris en main par une autre doctoresse, une jeune femme à qui il trouva une allure curieuse et une voix étrangement rauque.

— Je ne suis femme que depuis très peu de temps, lui confia-t-elle en lui faisant prendre place dans un confortable fauteuil. J'étais étudiant en médecine quand est passé le décret établissant que, seules, les femmes auraient le droit de pratiquer ce métier. Alors je me suis vu dans l'obligation de sauter le pas et de franchir le Rubicon...

— Le dépaysement n'a pas été trop grand ?

— On s'y fait. D'ailleurs, il faut se faire à tout, en ces temps où tout mute. J'espère seulement qu'il n'y aura pas, dans quelques années, un nouveau décret m'obligeant à revenir à mon état initial : je risque de ne plus savoir exactement qui je suis et où j'en suis. Enfoncez ce fibroscope dans votre narine droite et cet autre dans la gauche, s'il vous plaît.

— Un fibroscope... mais encore ?

— C'est une fibre de 0,99 mm de diamètre à travers laquelle les images, captées par des mini-lentilles électroniques, sont transmises aux appareils enregistreurs selon un système de miroirs. Ceux-ci les renvoient en séquen-

ces et les transmettent à l'ordinateur qui les assemble et les projette, reconstituées, sur ce grand écran où vous les verrez. Allez-y, poussez vous-même les fibres.

Bensmith obéit et vit apparaître des images en relief et en couleurs.

— Que sont ces soulèvements ? interrogea-t-il.

— Vos cornets.

— Ils n'ont pas l'air très propres.

— Ils sont recouverts de mucus.

— C'est... bien ou mal ?

— L'ordinateur le dira.

— Et ces orifices ?

— Ce sont les méats qui donnent dans vos sinus maxillaires.

— Comment sont-ils, ces méats ?

— Ils donnent du mucus.

— Je ne vous demande pas si c'est bien ou mal, j'attendrai le jugement de Dieu... pardon, de l'Ordinateur. En tout cas, j'espère que je n'ai pas de cancer.

— Vous prenez la pilule oncoprive ?

— Oui, fidèlement, bien qu'on ne m'ait jamais expliqué son action exacte.

— Elle contient des produits régulateurs de la démographie cellulaire, notamment un dérivé vitaminique activant le gène suicide des cellules qui ne se soumettent pas au phénomène de vieillissement normal — ce qui est le cas des cellules cancéreuses.

— Je ne savais pas que des cellules pouvaient se suicider.

— C'est ce que font celles de la queue du têtard quand il devient grenouille.

— Bucolique et subtile comparaison...

— Veuillez à présent pousser la fibre dans votre trachée puis dans vos bronches, je vous prie. Respirez calmement.

— Je m'y efforce.

— Regardez : voici votre trachée, puis vos bronches lobaires supérieures.

— Elles semblent bien encombrées de suie. Pourtant je ne fume pas — pardon, je ne pétune pas.

— La pollution environnante suffit. Voici à présent une fibre destinée à l'œsophage. Avalez-en le bout, en vous obligeant à rester bien relax.

Bensmith s'exécuta en hoquetant. Il se sentait un peu nauséeux.

— J'arrive dans la cayette, expliqua la doctoresse d'un ton docte. Je passe dans le duodénum, à présent... Tiens, comme c'est curieux...

— Que se passe-t-il ?

— Rien de spécial, juste un tænia.

— Quoi ? Un ver solitaire ?

— Très essulé. Il cache sa tête dans un pli, le coquin ! Voyez son corps gris et plat.

Bensmith s'obligea à regarder et sentit le dégoût l'envahir. Il refréna une pressante envie de vomir.

— C'est horrible, balbutia-t-il.

— Mais non, rien que de très banal.

— J'espère que vous allez me débarrasser de lui !

— C'est l'affaire de quelques secondes. Je vais l'obliger à se montrer en tirant au laser derrière sa tête. Un, deux, trois... je dégaine et je tire... hop ! Voilà qui est fait. Il abandonne son ancrage. Maintenant, je tire trois fois en pleine tête : pan ! pan ! pan ! Bravo, je l'ai eu de plein fouet ! Je suis la meilleure gâchette du service ; on ne m'appelle pas pour rien la Calamity Jane du laser ! Le voilà mort, notre petit coquin. Regardez, il ne remue que faiblement, ballotté qu'il est par le suc digestif. Cette petite diversion m'a assez amusée.

Bensmith lui jeta un regard torve.

— Pas moi. Cette chasse intestine me reste sur l'estomac.

— Cela vous passera. Nous arrivons dans le petit

intestin. A présent, mettez-vous en position genu-pectorale, comme ceci... voilà. Je vais à présent vous enfoncer un tube par votre autre extrémité. Très bien. Regardez à présent, voici votre anus, votre rectum, votre côlon... c'est terminé.

Bensmith poussa un soupir de soulagement, tandis que la docteure pianotait sur son terminal.

Puis elle pressa le bouton d'un interphone.

— Virgin ? Tu peux venir chercher monsieur Bensmith, ma chérie.

Quelques minutes plus tard, une grande et belle jeune femme fit son entrée.

— Nous allons étudier votre appareil urinaire, annonça-t-elle à Bensmith.

— Virgin, tu es plus belle chaque jour ! s'exclama sa consœur en la pressant vigoureusement contre son sein.

La nouvelle venue se dégagea doucement.

— Voyons, Marcelline, ne cédez pas à vos reliquats fantasmatiques ! Vous êtes femme, à présent.

— Mais je t'aime comme une sœur !

— Allons, allons, intensifiez plutôt votre traitement de sex-transfert.

Repoussant un dernier assaut de Marcelline, Virgin prit Bensmith par la main et l'entraîna dans la pièce voisine.

— Pauvre femme, s'apitoya Bensmith. Cette transformation doit être difficile à assumer.

— N'exagérons rien. Moi, je vis cela très bien.

— Ah ? Vous étiez aussi... un monsieur ?

— Non, j'étais noire. Dans la spécialité que j'avais choisie, on ne recrutait que des Blanches. Alors, j'ai changé de peau. De temps en temps, quand je me regarde dans un miroir, cela me fait un choc, mais, en dehors de ces moments, je vis cela très bien. Procédez à votre miction dans cet entonnoir, je vous prie.

— Pourquoi tous ces tuyaux qui en partent ?

— Ils vont répartir votre urine dans le chimio-robot, qui en mesurera le sucre, l'urée, l'alcool, l'aconitine, ainsi que 99 autres substances, le tout, en 9 secondes, en même temps que l'urine de 199 autres patients.

Elle lui désigna un écran.

— Vous verrez ici se tracer la courbe de votre jet : en abscisse le carré de la durée de la miction, en ordonnée le logarithme du volume. Vous entendrez le son de votre jet : en abscisse le temps, en ordonnée et en décibels la racine carrée de son intensité.

— C'est donc si important que ça, le jet ?

— Capital. Il fournit de précieuses indications.

— Quelles indications ?

— Opératoires, entre autres.

Bensmith sentit l'effroi le gagner.

— Je dois être opéré ?

— Je n'ai pas dit cela. De toute façon, ce n'est pas à moi d'en décider.

— Au chirurgien ?

— Non, à l'ordinateur. C'est lui aussi qui fournira au docteur Schierling votre débit par mètre cube de volume corporel.

— Cela servira aussi à mon opération ?

— Non, aux statistiques. C'est le seul système de référence qui permette de mener à bien des études comparatives entre grands et maigres, petits et gros, ainsi qu'entre ethnies différentes. A présent, à vous...

Bensmith libéra un jet hésitant d'une urine foncée.

— Trop colorée, commenta la jeune femme. Vous ne buvez pas assez.

— Schierling m'a dit que je buvais trop.

— Je parle d'eau. Vous devez absorber chaque jour 0,99 litre par mètre carré de surface corporelle.

— Comment puis-je la calculer ?

— Vous prenez ce qui, dans votre taille, dépasse les 0,99 m. Vous multipliez ce chiffre par celui de votre

poids en kilos et vous prenez la racine carrée du produit ainsi trouvé. Elle représente, en mètres carrés, votre surface. Enfantin...

— Certes, certes.

— Vous allez à présent passer au département sexologique.

Bensmith lui jeta un regard surpris.

— Encore ? Mais Schierling et Kuhblumenfeld m'ont déjà cuisiné à ce sujet !

— Succinctement. Maintenant, vous allez avoir droit à une analyse plus approfondie.

— Je me passerais bien d'un tel honneur...

— Vous auriez tort. A votre âge, vous êtes sur le fil du rasoir : vous basculez du génital à l'urinaire. Ce passage de la ligne rouge demande pour le moins un sérieux psycho-examen.

— Diable !

— N'ayez pas peur, ce n'est pas douloureux — certains y trouvent même quelque plaisir. Allez au neuvième bureau sur votre droite.

La jeune femme le poussa dans un couloir, où il atteignit la bonne porte en comptant sur ses doigts.

Il crut s'être trompé, en se retrouvant dans un luxueux boudoir 1900 aux murs tapissés de velours rouge, ornés de miroirs tarabiscotés et de fanfreluches exubérantes. Une douce valse viennoise faisait entendre ses mélodieux accords.

— Bienvenue, dit une voix sortie de nulle part. Vous êtes au salon des phantasmes. Veuillez prendre place.

— Où ?

— Drôle de question ! Sur le lit, naturellement.

Bensmith s'étendit précautionneusement sur une couche tendue de satin smocké.

— Détendez-vous, prenez vos aises, dit la voix.

— Je n'ai pas sommeil.

— Vous n'êtes pas là pour dormir. A présent, mettez le casque.

Sur la table de nuit proche du lit était posé, incongru, un casque de cosmonaute d'où s'échappait une multitude de fils se perdant sous les tentures.

Il se coiffa du couvre-chef.

— Par l'entremise de ce récepteur cervico-électronique, poursuit la voix, nous allons collecter vos pulsions sexo-neuro-hormonales, puis les analyser selon 99 paramètres. Maintenant, regardez bien.

Un rideau de brocart s'écarta, dévoilant un écran cathodique.

Une image apparut.

Bensmith pouffa.

— Qu'est-ce qui motive votre hilarité ? interrogea la voix.

— Il doit y avoir une erreur : je vois une cafetière !

— Votre rire est révélateur : il dénote une réaction de fuite devant l'identification d'un symbole phallique. Poursuivons.

Des bottines, un citron, un téléphone, des chaussettes et autres objets hétéroclites se succédèrent.

Bensmith, que ces images désorientaient, sentit l'agacement le gagner et décida de réagir.

— Ça me rappelle quelque chose.

— Quoi ? Une expérience sado-maso ?

— Non, le catalogue des armes et cycles de Saint-Étienne. Mais vous n'avez sans doute pas connu cela...

— Intéressant, et très significatif. Le cycle nous renvoie à la féminité. Quant aux armes, ce sont d'évidence des substituts à une virilité déclinante. Maintenant, nous allons accélérer le processus. Vous direz après chaque image ce qu'elle évoque immédiatement et spontanément en vous.

Un billet de banque apparut.

— Ruth, dit Bensmith.

— Ah... une prostituée, sans doute.

— Non. Ma concubine. Je l'ai choisie pour son argent.

Un stéthoscope suivit.

— Pierre, dit Bensmith.

— Un être avec qui vous avez eu une relation homo ?

— Non, un pote, un copain du quartier Latin. Il était étudiant en médecine. Je me demande ce qu'il est devenu maintenant...

— Cela suffit ! Pourquoi pas vos souvenirs de régi-

ment, pendant que vous y êtes ! Nous sommes ici pour travailler.

— Jeanne-Jacqueline, dit Bensmith à la vue de la Vénus de Milo.

— Qui est-ce ?

— Mon ex-femme. Elle n'aimait que les sculptures des musées.

La voix manifesta une certaine déception.

— D'ordinaire, cette image provoque un souvenir castrateur. Vous êtes décidément très immature. Inutile de continuer la séance, vous pouvez partir.

— Dommage. Je commençais à me sentir bien dans ce lit.

— Ouste, dehors ! On vous attend dans le labo voisin pour la suite de vos examens.

Une porte dérobée s'ouvrit parmi les draperies.

Bensmith en franchit le seuil et se retrouva dans l'univers familier des machines scientifiques.

— Vous voyez le grand sac de plastique qui se trouve au centre de cette pièce, dit une voix féminine à l'intonation parfaitement neutre. Mettez le masque respiratoire qui se trouve sur cette table, empruntez l'échelle métallique et glissez-vous à l'intérieur.

Bensmith obtempéra, bien qu'il ressentît quelque appréhension.

A peine était-il installé que l'obscurité se fit, et que le sac qui le contenait fut agité de soubresauts.

Il se retrouva la tête en bas.

— Comment vous sentez-vous ? interrogea la voix.

— J'ai le mal de mer.

— C'est curieux, vous devriez au contraire éprouver une sensation de bien-être et de paisibilité : vous êtes en position fœtale.

— Excusez-moi, je l'ignorais. Eh ! Qu'est-ce qui se passe ? Je vais me noyer !

En effet, un liquide tiède glissait le long des parois

de plastique et, bientôt, immergea le corps de Bensmith.

— Vous ne risquez rien, avec votre masque à oxygène, dit la voix.

— Mais mes vêtements vont être tout mouillés !

— Oh, pardon, c'est de ma faute : j'ai complètement oublié de vous inviter à vous déshabiller... mais à part ce léger inconvenient, ce bain est-il agréable ?

— Pas du tout.

— Il devrait. Un être normal aime ça. Vous êtes dans un liquide amniotique.

— J'ai passé l'âge de ce genre de baignade. Est-ce bientôt terminé ?

Pour toute réponse, le sac fut vidé de son eau et un souffle chaud enveloppa le corps de Bensmith.

— Vous pouvez sortir, maintenant.

Le petit homme s'extirpa du sac pseudo-utérin et redescendit l'échelle. Ses vêtements étaient à peu près secs.

— Ça va ? questionna la voix, manifestant pour la première fois un intérêt pour le visiteur.

— Oui, comme une chemise qui sort d'une machine à laver.

Après un léger silence, la voix reprit :

— Vous allez maintenant passer au scanner à résonance magnétique nucléaire à haute résolution, qui discrimine au neuvième de millimètre.

— Vous m'en voyez ravi.

Un bras articulé saisit soudain notre héros par le col, le souleva et le glissa dans un caisson.

Par un hublot, il vit s'inscrire, sur un écran, un paysage lunaire.

— Ce sont vos circonvolutions cérébrales, expliqua la voix.

— Superbe !

— Voici votre cortex, qui dirige la relation entre votre moi et votre surmoi, votre cerveau affectif, qui gouverne

vos liens avec la nature et la société, enfin votre cerveau reptilien.

— Celui qui me fait ramper devant Ruth ?

— Celui qui commande à votre instinct de survie donc au sexe, et à votre combativité. Il est plus serpent que crocodile.

— Ce qui signifie ?

— Tendances au bourgeoisisme et au misanthropisme, sexualité passivement active au seuil de la sexualité activement passive...

— Macédoine.

— Pardon ?

— Tout cela me fait irrésistiblement penser, je ne sais trop pourquoi, à une macédoine de légumes.

— Nous n'en sommes plus à l'étape des associations spontanées ! C'est vous qui mélangez tout ! Je n'ai jamais vu un aussi curieux patient. Les examens sont terminés. Je vous rappelle que vous avez rendez-vous avec les docteurs Schierling et Kuhblumenfeld à une heure neuf.

Le bras articulé se saisit à nouveau de Bensmith et le déposa debout devant une porte.

Au Sanity-self, il dut, comme les autres, prendre place dans une cellule tournante : table et chaises étaient animées d'un lent mouvement circulaire, destiné à favoriser le transit. Le cœur gros — non seulement à cause de ce tournis, mais surtout parce qu'il s'inquiétait pour sa santé — notre héros avala sans y prêter attention son hamburger synthétique arrosé d'un verre de chocolat décacaoté.

— Depuis cette convocation de ma M.A.M.A., songea-t-il, j'ai l'impression d'être entré dans un cycle infernal qui me broie davantage à chaque seconde.

A l'heure dite, il se présenta au bureau de Femella.

Celle-ci l'accueillit avec un sourire carnassier.

— Nous sommes seuls, lui chuchota-t-elle.

— Pardon ?

— Ces messieurs font visiter à des Japs nos installations les plus méga-performantes.

Elle enlaça son visiteur.

— Profitons-en. Si vous saviez dans quel état d'extrême solitude je vis ! Ici, il ne se passe jamais rien... ce satané Schier est complètement absorbé par sa liaison avec sa cosmonaute, quant à Kuh, malgré son nom évocateur, il n'est pas porté sur la chose.

— Vous devriez essayer les robots, suggéra Bensmith en reculant pour se tenir hors d'atteinte.

— Pensez-vous ! Même ceux qui sont programmés pour ça ne font que des fiascos électroniques ! Non, jamais, au grand jamais, rien ne remplacera Homo erectus !

— Trouvez-en autour de vous... je ne sais pas, dans votre immeuble...

— Je n'y suis qu'une ombre parmi des ombres, un épiderme avide dans un monde aseptisé, réfrigéré, surgelé ! Ma flamme vacille et meurt dans l'immensité obscure et anonyme ! Vous, je sens que vous vibrez, que vous vivez, que vous...

— Écoutez, vos élans me vont droit au cœur, mais je souffre d'une maladie incurable : je suis fidèle à Ruth, ma concubine. Je sais que cela fait terriblement « rétro » mais...

Femella, que ces considérations sentimentales ne semblaient pas freiner, reprit manu militari son offensive.

Bensmith était en mauvaise posture quand Schierling et Kuhblumenfeld firent leur apparition.

Sans manifester le moindre étonnement, ils se dirigèrent vers leur bureau, mais le petit signe qu'ils adressèrent à Bensmith pour l'inviter à les suivre sauva celui-ci du déshonneur.

Le petit homme remarqua que les deux docteurs avaient le visage congestionné et exhalaient une forte odeur de saké.

Sans aucun doute possible, ils revenaient non pas du Sanity-self, mais de l'un de ces restaurants clandestins où l'on servait encore de la vraie chair animale et des légumes poussés dans de la terre authentique. Bien entendu, ces nourrissoirs hors-la-loi, car considérés comme hyper-contaminateurs, étaient hors de prix.

— Voyons un peu ce que dit de vous l'ordinateur de synthèse, dit Schierling en pianotant sur un terminal.

Son sourire quelque peu éthylique se figea quand il vit apparaître les inscriptions.

— Les nouvelles... ne sont pas bonnes? questionna Bensmith.

— Je dirai même qu'elles sont mauvaises, répondit Schierling : vous êtes atteint du mal global, de type amphitéotique, grade 9, stade IX.

— My God, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vous allez comprendre.

Schierling pianota derechef et un texte apparut :

PROGERISME : 9

REPTILOCÉRÉBRISME AVEC HYPOSEXUALITÉ LATENTE : 9

CÉRÉBRO-RHUMATISME : 9

PHARYNGO-LARYNGISME : 9

ESOPHAGO-STOMACHISME : 9

DUODÉNO-PARASITISME : 9

COLORECTISME : 9

UTÉRO-INFANTILISME : 9

— Cela fait neuf atteintes, souligna Schierling.

— Donc un stade IX, renchérit Kuhblumenfeld.

Bensmith sentit un grand froid l'envahir.

— Quelque chose me chiffonne, dit-il. Je lis « utéro-infantilisme ». Je suppose que c'est un retour au stade foetal, accompagné d'un certain plaisir. Or, quand j'étais dans ce sac plastique simulant soi-disant les conditions de vie intra-utérine, je ne me sentais pas du tout heureux comme un enfant dans le ventre de sa mère.

Les docteurs eurent un petit rire condescendant.

— Il ne s'agit pas de ça, dit Schierling. C'est de votre utérus à vous qu'il est question. Il tend au néo-infantilisme. Vous comprenez ?

— Mon utérus ?

Kuhblumenfeld donna du poing sur son bureau.

— Saperlipopette ! Pourquoi prenez-vous cet air étonné ? C'est pourtant simple !

— Pardonnez mon ignorance, mais je ne savais pas que j'étais doté d'un utérus.

Il y eut un silence.

— Bon Dieu, mais c'est bien sûr, s'exclama Schierling, vous n'avez pas d'utérus, à moins que... vous n'ayez fait l'objet de manipulations trans-sexualitaires...

— Je présume que j'en aurais été le premier informé.

— Exact.

Kuhlblumenfeld ôta ses pieds plastifiés du bureau et s'approcha de l'ordinateur.

— Restons calmes, dit-il d'une voix un peu tremblante. Quand il y a un problème, il y a une solution. Je vais demander une vérification.

Il tapota sur les touches.

Les inscriptions s'effacèrent, puis réapparurent.

Toutes identiques.

Kuhlblumenfeld se tourna vers Bensmith et lui jeta un regard lourd de reproches.

— Je vais vous dire une chose, mon ami : avec vous, tout marche de travers. On ne sait plus où on en est. Vous mâchez de l'alcool, vous ne joggez pas, vous ne quantifiez pas votre sexualité, et voilà que vous déréglez un appareil jusqu'ici super fiable.

— Excusez-moi.

Kuhlblumenfeld approcha ses lèvres charnues d'un micro.

— Ici Kuhlblumenfeld, j'appelle tous les informatico-statisticologues du service et je veux qu'ils me fassent immédiatement savoir pourquoi on a pourvu le patient Bensmith d'un utérus alors qu'il est de sexe masculin, sapristi !

Il attendit, la paupière gauche agitée de mouvements convulsifs.

Enfin, une voix se fit entendre.

— Ici le coordinateur en chef des équipes d'informatico-statisticologie du service. Par suite d'une grève d'une

certaine catégorie de personnel, relative à une prime de sandwich inégalement dispatchée, l'ordinateur de sexologie comparative, seulement programmé pour le listing « femme », n'a pu être mis à jour pour les mâles dans les délais prévus. La cause de l'erreur étant localisée, le problème est hémi-résolu. Terminé.

— Comment cela, « terminé » ? s'étrangla Kuhblumenfeld. Vous allez sur-le-champ me transformer les paramètres féminins en masculins, et que ça saute !

— Impossible.

— Impossible n'est pas yankais !

— En l'occurrence, hélas, si : à la suite d'un débrayage surprise sauvage d'une équipe de robotes gynoïdes femmes de ménage, de la poussière a introduit des parasites dans la banque de données destinée à l'ordinateur de sexologie comparative. Nous ne sommes pas opérationnels dans l'immédiat. Désolé.

Kuhblumenfeld, accablé, se rassit lourdement.

— Bon, dit Bensmith, en dehors de ce problème d'utérus mal venu, est-ce que je souffre de quelque chose de grave ?

Schierling haussa les épaules.

— Dans quelle langue faut-il donc vous le dire ? Votre mal global en est au stade IX.

— Mais encore ?

— Le stade IX est celui qui atteint non seulement le haut et le bas du diaphragme, mais à la fois la droite et la gauche d'une ligne verticale nez-ombilic, méat.

— Statisticologiquement parlant, intervint son confrère qui tentait de dominer son accablement, vous souffrez aux neuf dixièmes.

Bensmith se gratta la tête, ce qui était, chez lui, le signe d'une intense réflexion.

Il songeait : souffrir aux neuf dixièmes, voilà qui devrait me faire mal, vraiment mal. Je devrais être quasiment mort. Or, à part cette angoisse qui ne me quitte pas

depuis que je suis entré en toubibland, le petit bobo passager que m'a soigné le mystérieux hippie et ma légère laryngite, je ne ressens aucune souffrance. Mais peut-être, à la réflexion, suis-je la proie d'un mal malin qui couve hypocritement en moi et qui soudain éclatera comme orage en été pour m'expédier *ad patres* en quelques semaines, voire en quelques jours, ou même en quelques heures ?

En même temps, un petit Bensmith en réduction, mais armé et casqué, faisait les cent pas dans sa conscience en lui disant : « Ne te laisse pas abattre, gros nigaud ! Bats-toi.. struggle for life... tant qu'y a d' la vie, y a d' l'espoir, comme on chantait dans le bel autrefois... »

Et il se revit soudain en Mai 68, rue Gay-Lussac, en compagnie de Lazare et de Pierre, ses deux chics potes, affrontant une marée de C.R.S. malveillants et triqueux. La peur les tenaillait aux tripes, mais ils l'affrontaient le front haut. « Hardi les cœurs ! Debout les morts ! » clamait Pierre, l'étudiant en médecine, tandis que Lazare, l'érothanatologue, jouait du clairon pour barder leurs âmes d'airain.

Ce souvenir revigora Bensmith.

Pendant qu'il flash-backait, les deux hommes de l'art colloquaient gravement sur son cas.

— ... Bien entendu, dit Schierling, les causes du mal global ne s'ajoutent pas, elles se multiplient.

— Exact, répondit Kuhblumenfeld, mais gardons surtout à l'esprit que la première d'entre elles, vous en serez d'accord, est le cigare. Certes, le modèle ordinaire ne provoque chez le singe-araignée que le mal partiel, mais il est établi que les cigares Havanitos planteros au rhum, à la cannelle et à la tequila, leur confèrent le mal global.

— C'est du moins ce qu'avance l'équipe de chercheurs de l'université de Paris, au Texas. Mais les enquêtes statistico-logiques d'évaluation du risque chez *Homo sapiens* nous fournissent des données bien complexes. Neuf sont

positives et accusent le cigare haut de gamme, neuf sont négatives et le libèrent de tout soupçon. Troublant, n'est-il pas ? Pourtant, la randomisation a été rigoureusement menée.

Bensmith se glissa dans la conversation.

— Randomisation ? Vous avez dit randomisation ?

— Oui. Vous ne savez pas encore ce que c'est, laissez tomber Schierling avec plusieurs tonnes de mépris. Et pourtant, c'est la découverte de notre siècle. Je vais tenter de vous en tracer les grandes lignes. Supposons que vous vouliez expérimenter un produit sur des rats, dans des conditions proches de la perfection. Il vous faudra deux groupes d'individus : ceux qui subiront votre nouveau traitement, et les autres, qui, pour servir de témoins, en recevront un autre, ou le semblant de l'autre (qu'on appelle placebo), ou rien. Mais à tous les stades de l'expérimentation, il vous sera toujours interdit de choisir, car tout choix, le plus anodin soit-il, implique un parti pris ou est suspect d'en comporter. Aussi, comment va-t-on procéder ? On va prendre une portée de sujets identiques et tirer au sort — on dit randomiser — ceux-ci en deux groupes. On randomisera même les cages, celle où s'effectuera le traitement et celles où il ne se passera rien. Lieux d'expérimentation et produits seront également randomisés, ainsi, bien entendu, que les expérimentateurs, qui, eux-mêmes, ignoreront s'ils administrent le produit destiné à l'expérimentation ou le placebo. Vous comprendrez qu'un tel processus élimine toute influence extérieure. La randomisation, c'est le hasard roi !

— Pourtant, ricana Kuhblumenfeld, dans le cas du cigare, ces proportions égales nous ont quelque peu interpellés. Nous avons aussitôt réagi en constituant — par randomisation dans les milieux scientifiques — une contre-commission mixte interétatique pour contre-expérimenter. Malheureusement, les disquettes de l'ordina-

teur central contenant les données qui devaient lui être soumises ont mystérieusement brûlé. Bien sûr, vous avez deviné qui on soupçonne.

— Non, à ma grande honte.

— Cuba, of course ! Les petits-fils du grand « barbudo » n'en sont pas à leur coup d'essai, ils ont mille yeux et mille oreilles : ils sont partout, ils frappent partout, ne visant, par la surconsommation de leurs cigares pestilentiels, qu'à la chienlit généralisée, l'anéantissement de notre saine et solide Yankie !

— Oh, les méchants. Mais pour en revenir à moi, un détail me turlupine : je ne fume pas.

— Vous pétunez, dit Schierling. Passivement. Votre concubine pétune, les gens de votre entourage, ceux que vous rencontrez au hasard de votre vie sociale, pétunent. Vous êtes soumis à la pétunation généralisée. Et puis, de toute façon, une autre cause du mal global, et non des moindres, est la pollution ambiante, dont la radioactivité n'est pas le dernier des agents malfaiteurs : songez qu'on évalue à 99 999 m³ les déchets radioactifs libérés sur terre, dont 99 % proviennent des centres de recherche sur l'utilisation pacifique des radioéléments.

— Fichtre !

— Ces déchets sont la plaie, renchérit Kuhblumenfeld, mais qu'en faire ? Nous les vendions aux Gaullois, qui les enfouissaient en terre, jusqu'au jour où, sous prétexte qu'autour de ces terrains naissaient des enfants à neuf mains de neuf doigts, ils ont refusé de les accueillir. Nous avons alors immergé ces encombrants déchets dans l'océan, mais il paraît que, depuis quelque temps, certains poissons présentent neuf yeux, neuf branchies et neuf queues, ce qui stresse la clientèle des restaurants européens, hélas toujours en activité. Déjà, le puissant syndicat des poissonniers s'oppose aux immersions. Nous songeons, bien sûr, à une solution de rechange : expédier

nos déchets sur la Lune, mais on a peur qu'elle ne se transforme en soleil.

— Comment pourrais-je éviter ces satanées radiations ? s'inquiéta Bensmith.

Schierling sourit.

— Mon pauvre ami, le problème est incontournable. 9 % des déchets sont contaminés par des émetteurs à longue vie dont la radioactivité durera plusieurs siècles. Les programmes électro-nucléaires, de plus en plus nombreux, sont de plus en plus dangereux. Comme l'a si bien montré mon collègue Kuhblumenfeld dans son magnifique neuvième rapport au Sénat, le nombre relatif des scorpions a significativement augmenté.

— Je ne vois pas le rapport.

L'homme aux pieds plastifiés intervint.

— Les scorpions, dit-il, sont biologiquement résistants aux radiations ionisantes, alors que les ratons-laveurs augmentent régulièrement. Cela est irréfutable !

Schierling joignit les mains avec componction.

— La terre gardera au moins une espèce d'êtres vivants lorsque la guerre nucléaire aura détruit les autres. Gloire au Créateur d'avoir, dans son infinie bonté, donné le jour au Scorpion !

— Il aurait aussi pu laisser vivre la Rose, intervint Bensmith.

Schierling ricana.

— La Rose ? Avec les défoliants et les herbicides, je ne lui prête pas longue vie, à cette malheureuse. Du reste, vous avez sûrement pu constater que, maintenant, on n'en trouve plus que sous forme plastique. La Rose... quelle drôle d'idée...

Bensmith alla se planter devant la grande baie vitrée, qui donnait sur un ciel envahi d'hélicoptères de tous modèles dansant comme frelons avant l'orage.

— Je me demande comment, moi, j'ai pu attraper ça,

s'interrogea-t-il à haute voix, moi qui utilise au maximum tous les appareils purificateurs et désinfectateurs, et autres filtres garantis magiques...

Kuhlblumenfeld s'abîma dans la contemplation de ses pieds.

— Le mal court, dit-il, vite et partout. Sur les plages par exemple. La plupart sont polluées par les déchets industriels, les effluents domestiques et les eaux de ruissellement. On pourrait interdire les plages, mais le lobby des plagistes, cafetiers et tenanciers de casinos est assez puissant pour nous interdire d'interdire. Bien entendu, on peut aussi attraper le mal global en absorbant dans des officines interdites, des moules ou des huîtres qui se sont nourries de ces déchets.

— Ou même en mangeant du veau, du bœuf ou du mouton clandestins, renchérit Schierling. Ils viennent des pays à réglementation moins stricte que la nôtre, où ils continuent à croître et multiplier, car le lobby des éleveurs y est très puissant.

— Mais revenons à nos moutons, dit Kuhlblumenfeld. Ce ne sont là que quelques causes du mal global. Évidemment, il y en a d'autres dont le recensement est en cours.

Bensmith vint s'asseoir sur un fauteuil plastique qui épousa sa forme.

— Soit, dit-il. Soyons pragmatiques et sérieux les problèmes : je suppose que vous allez m'opérer ?

— Hélas, seul est opérable le mal partiel !

— En tout cas, me soigner ?

— Certes.

— Quand commençons-nous ?

Les deux thérapeutes levèrent les bras au ciel.

— Comme vous y allez ! dit Schierling.

— Votre cas n'entre pas dans le budget 1999, renchérit Kuhlblumenfeld, et les textes de réforme du système de santé collective pour le prochain millénaire ne seront

publiés que dans 9 mois. Vous devrez faire comme les autres, attendre.

— Mais c'est inadmissible et odieux ! Je me plaindrai à ma M.A.M.A. !

Les deux hommes en blouse se consultèrent du regard, puis Schierling prit la parole.

— Bon. Quand il y a un problème, il y a une solution, comme se plaît à le dire mon ami Kuhblumenfeld. L'étude de votre proforma nous a appris que vous étiez l'inventeur et le promoteur de la cuirasse romaine de sécurité pour automobilistes, qui a apporté un plus et un mieux non négligeables à notre civilisation. Nous pensons qu'un homme de votre valeur doit bénéficier d'un régime médical de faveur, pour le bien de la nation. Si vos moyens vous le permettent...

— Mes moyens sont à vos pieds, s'empressa de répondre Bensmith.

— ... nous pouvons alors vous inscrire sur la liste spéciale des A.D.D. — ayants droit dérogatoires. Il ne tient qu'à vous...

Bensmith sortit illico son chéquier-pocket électronique.

— Combien ? interrogea-t-il.

— 9999 méga-dollars.

— Aïe !

— Pour chacun de nous.

— Ouille !

— La santé n'a pas de prix. Mais si vous préférez le tronc commun, alors revenez dans neuf mois, nous verrons ce que nous pourrons faire pour vous...

— Je plaisantais. A quels noms, les chèques ?

— Pour moi, dit Schierling, à celui de l'Institut des recherches géronto-esthétiques Ronald-Reagan.

— Pour moi, dit Kuhblumenfeld, à la Fondation Yuri Geller pour la propagation de la psy-para-médicale. J'attire votre attention sur le fait que vous pourrez

déduire ces sommes de votre déclaration d'impôts, sous la rubrique « aide à la recherche scientifique ».

Les chèques dûment libellés et empochés, Kuhblumenfeld pianota de ses doigts velus et boudinés sur un terminal.

Une liste de noms s'inscrivit sur l'écran.

— Vous serez le neuvième sur la liste d'attente des patients atteints du mal global stade IX, commenta-t-il.

— Parce que je dois quand même attendre !

— Très peu, très peu, cher ami et patient. Vous allez comprendre.

Kuhblumenfeld approcha sa bouche d'un micro.

— Où en est le roulement cinétique de la liste d'attente ?

La voix prenante de Femella envahit la pièce.

— Neuf morts par semaine, docteur.

Kuhblumenfeld se tourna vers Bensmith.

— Vous voyez ? C'est l'affaire de quelques jours, à moins que de providentielles hécatombes sur les autoroutes n'augmentent vos chances.

— A moins aussi que je ne meure d'ici là.

— Évidemment, c'est un paramètre incontournable, convint Schierling.

— Réflexion faite, dit Bensmith, je préfère l'ignorer, et espérer que s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Kuhblumenfeld écarta largement ses doigts de pieds en signe de satisfaction.

— Bien optimisé, cher ami !

Il pressa un bouton.

— Mademoiselle Tlaxa Coxita va vous cornaquer à présent dans les différents hauts comités. Bien que vous ayez le privilège — largement mérité à nos yeux — de faire partie des ayants droit dérogataires, vous ne pouvez leur échapper.

— C'est douloureux ?

— Fastidieux tout au plus. Dans la médecine

moderne, les hauts comités sont partout, voient tout, décident de tout. Rien de ce qui se fait ne peut se passer hors de leur vigilante tutelle. Heureusement, en ce qui concerne les ayants droit dérogataires, ces hauts comités sont surtout consultatifs.

— Je ne me ferai jamais à cette médecine multifacettes, soupira le petit homme.

Une jeune femme au beau visage aztèque vint chercher Bensmith et le fit entrer dans son bureau.

Le petit homme, dès qu'il en eut franchi le seuil, eut l'impression que l'atmosphère y était différente, que quelque chose de particulier hantait ces lieux.

Il chercha autour de lui à quoi attribuer cette impression et découvrit, sur une étagère, une petite plante en pot, entourée d'une gaze de protection antipollution.

Voyant la direction de son regard, Tlaxa Coxita sourit.

— Oh, dit-elle, je sais que je suis terriblement vieux jeu et même que je déroge aux règlements qui interdisent les plantes vivantes dans le périmètre des centres de santé, mais...

— Ne vous excusez pas ! Moi-même, il y a quelques minutes, je me suis inexplicablement mis à parler de roses. Quelle idée ! Peut-être parce que je revenais de Persépolis, où on en trouve encore, dans des centres de survie : elles sont sous tente à oxygène... Ce fut en vérité un spectacle fort affligeant, et qui me ficha le bourdon...

— C'est bien triste, en effet, mais il faut savoir espoir garder. La nature n'a pas dit son dernier mot.

— En ce qui me concerne, elle est en train de le prononcer : je suis atteint du mal global stade IX. J'ai peur d'avoir peu de chances de m'en sortir.

Une légère tristesse passa sur le beau visage cuivré de la jeune femme.

— Vous en avez cependant, dit-elle.

— Ne me leurrez pas, je vous en prie. Je veux connaître la vérité : Schierling et Kuhblumenfeld m'ont estourbi de chiffres ; je ne sais plus où j'en suis exactement. Ne croyez pas devoir me cacher quoi que ce soit.

Elle hésita.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument. Je suis fort. J'ai fait la guerre.

Elle effleura de ses doigts légers les touches d'une imprimante.

— En ce cas, je vous laisse consulter le pronostic quantitatif établi par le docteur Kuhblumenfeld, dit-elle.

L'imprimante cliqueta, couvrant une feuille de son écriture fébrile et mécanique.

La jeune femme l'ôta de l'appareil et la tendit à son visiteur.

Bensmith parcourut les chiffres, les lettres et les courbes dispatchés en tous sens.

— C'est pour moi un labyrinthe, dit-il.

Tlaxa Coxita reprit la feuille, la décoda et la reposa.

— Soyez fort, dit-elle. Le docteur Kuhblumenfeld ne vous donne que neuf mois plus ou moins neuf semaines de survie... bien entendu, si vous ne suivez pas le traitement.

Bensmith respira.

— J'aime mieux ça. Quand est-ce qu'on commence ?

— Quand vous serez passé devant les hauts comités de médecine théorique, d'économétrie, d'éthique et de prérandomisation.

— Tout ça ! Est-ce bien nécessaire ?

— Ce cursus fait partie du check-up imposé par la médecine collective. Il en serait autrement si vous étiez un V.I.P.

— Mais je suis un V.I.P., tonnerre de Brest!

La jeune femme parcourut rapidement la feuille ordinaire.

— Vous l'êtes socialement, mais pas médicalement: votre M.A.M.A. vient de résilier votre assurance, du fait que vous buviez du vin français, viviez dans le Centrum fortement pollué, ne joggiez pas et ne quantifiez pas vos rapports.

Bensmith se contraignit au calme.

— Bon, dit-il. Les voies de la M.A.M.A. sont impénétrables, mais je suppose qu'il n'y a rien à faire. Quelle est la différence entre la médecine collective et celle qui est réservée aux V.I.P.?

— Celle des V.I.P. est casuistique.

— Autrement dit?

— Elle soigne les malades cas par cas.

— Et l'autre, la collective?

— Groupe par groupe.

Bensmith soupira.

— Cela signifie, je suppose, qu'on applique à tous les malades le même traitement standardisé, comme on sert le même jus d'oligo-éléments aux clients d'un super fast-food?

— Pas à tous. A une moitié seulement.

— Que donne-t-on à l'autre?

— Un autre traitement ou un placebo.

— Je croyais que le placebo, ça n'était rien.

— En effet.

— Alors... pourquoi fait-on ça?

— Pour comparer.

Bensmith se dirigea brusquement vers le petit pot de fleurs, écarta le voile protecteur et caressa le rarissime végétal d'une main légèrement tremblante.

— Vous prenez des risques, observa Tlaxa Coxita. Il est interdit de toucher aux fleurs vivantes, elles sont considérées comme non totalement stérilisées, donc por-

teuses de germes microbiens. La rumeur publique leur attribue le mauvais œil...

— Vous y touchez bien, vous, je suppose ?

— Oui, mais moi, c'est différent.

— Différent ? Pourquoi ?

La jeune femme ne répondit pas, un mystérieux sourire aux lèvres.

— Vous n'êtes pas la première jeune et belle Indienne que je rencontre, dit Bensmith. C'est étrange... Vous avez toutes un air de famille.

— Si nous en revenions à vous, monsieur Bensmith ?

— Okay. Excusez-moi. Une question me soucie : dans quel groupe de patients vais-je être mis ? Si ce sont Schierling and partner qui décident, je crains qu'ils ne me fourrent dans le groupe qui subira le traitement le moins efficace : j'ai bien senti que ma tête ne leur revenait pas, à ces deux-là.

— Ce ne sont pas eux qui décident, mais la randomisation.

Bensmith lui jeta un regard surpris.

— Le tirage au sort ? Comme pour les rats dans les cages ? Vous plaisantez !

— Je suis infiniment sérieuse. C'est le hasard qui choisira le protocole de votre traitement. Ainsi en ont décidé les statisticiens lorsqu'ils ont conquis le pouvoir médical.

— Mais, bon sang, que font les médecins, les vrais ?

— Les doctresses en médecine — vous savez que ce ne sont plus que des femmes — sont neuf fois moins nombreuses que leurs confrères docteurs es statistiques. Elles pèsent donc infiniment moins.

— C'est vraiment le règne de l'absurdité. J'en rirais aux éclats si mon mal global ne m'obligeait à m'économiser.

La jeune femme sourit sans répondre.

— Soit, dit Bensmith, je ne vais pas perdre mon

temps à charger les moulins à vents médicaux. Que dois-je faire à présent ?

— Vous êtes attendu au Haut Comité de Médecine Théorique, qui va discuter de votre cas tel qu'il a été quantifié par les docteurs Schierling et Kuhlumefeld. Suivez-moi.

Après avoir emprunté un ascenseur à grande vitesse, ils débouchèrent dans une serre tropicale, ornée de plantes luxuriantes, géantes et foisonnantes, toutes de plastique.

Au centre, dans un bassin en forme de fœtus d'où s'élevaient d'épaisses et chaudes vapeurs, s'ébattaient neuf vieillards nus, riant et s'aspergeant comme des gamins.

La jeune femme indiqua à Bensmith une petite cabine carrelée où il attendit patiemment, tandis que l'imbibait inexorablement une épaisse moiteur.

Tlaxa Coxita ne tarda pas à le rejoindre, accompagnée de l'un des vieillards, drapé dans une sortie de bain verte à rayures bleues et roses, ornée de plusieurs bigoudis de cristal.

— Enchanté, jeune homme, s'écria le digne vieillard en tendant à Bensmith sa main décharnée. Vous êtes le nouveau garçon de bain, si je ne m'abuse ?

— Académicien, académicien, le gronda la jeune femme, il s'agit de M. Bensmith, dont le cas est soumis à votre Haut Comité.

Elle lui tendit une feuille de papier déjà gondolée par l'humidité.

— Inutile, chevrota-t-il, je n'ai pas mes lunettes, elles ont encore coulé, bien qu'elles soient théoriquement insubmersibles.

— M. Bensmith, dit-elle, est atteint du mal global.

— Qu'on l'opère !

— Impossible : il en est au stade IX.

— Alors, qu'on ne l'opère pas ! C'est pour cela que vous avez osé me kidnapper dans mon bain de jouvence ?

Déjà, le vieillard s'en retournait vers sa piscine.

Tlaxa Coxita s'attacha à ses basques.

— Mais, académicien, la question est : total ou sub-total ?

— De quoi parlez-vous, ma jeune amie ?

— Du traitement.

Il ôta son peignoir.

— Qu'on randomise, sacrebleu !

— Mais, académicien, il nous faut votre caution consultative.

— Vous l'avez, vous l'avez, ma belle enfant. Tchao !

Il plongea dans l'eau régénératrice et rejoignit ses petits camarades.

— Débile, murmura Bensmith.

— Ce fut une sommité, rectifia sa compagne en notant des formules sur sa feuille de papier, qui ressemblait de plus en plus à une serpillière.

— Ce fut peut-être, mais ce n'est plus qu'un vieux, vieux bébé bien bas... Dire qu'il tient entre ses doigts décharnés le destin des malades...

— Oh, vous savez, dans notre administration multi-crate, le pouvoir est pulvérisé, au point que nul ne sait, homme ou machine, quelle partition il joue dans la grande cacophonie générale.

La jeune femme lui posa la main sur l'épaule.

— Allons, courage. Il nous reste encore plusieurs Hauts Comités à affronter.

— Ciel !

Ils quittèrent l'atmosphère aqueuse et passèrent dans la pièce voisine.

Neuf vieillards endiablés y disputaient une partie de bowling.

La boule qu'ils expédiaient successivement sur la piste avait la forme et les traits d'un visage humain. Ils glissaient le pouce dans la bouche et deux autres doigts dans la cavité des yeux puis, dans le geste auguste du semeur, lançaient la boule en direction des quilles, non sans une certaine maestria.

Tlaxa Coxita dut crier pour dominer le bruit des machines et la musique d'old rock largement diffusée.

— Monsieur l'académicien-professeur !

Les neuf hommes tournèrent la tête.

— Nous sommes tous académiciens-professeurs.

— C'est à l'économètre que je m'adresse.

Le plus âgé abandonna de mauvaise grâce son jeu et vint les rejoindre.

— Que se passe-t-il, pour que vous me dérangiez ainsi en plein travail d'analyse de bowling-économétrique ? s'enquit-il d'un air rogue.

— M. Bensmith, qui m'accompagne, doit passer devant ce Haut Comité — dont vous êtes le président à vie.

L'académicien-professeur jeta un rapide regard au

tableau lumineux placé au-dessus des quilles et lut : 9999.

— Ce sera 9999 méga-dollars, répondit-il sèchement.

— Mais je ne vous ai pas dit de quoi il s'agissait !

— Aucune importance, ces chiffres ne correspondent à rien, pas même au nombre de quilles abattues, mais, de toute façon, comme mon comité, tout haut qu'il soit, n'est jamais que consultatif, j'ai décidé de faire la grève des chiffres : je dis n'importe quoi.

— Vous plaisantez, académicien-professeur.

Il eut un rire sub-strident.

— Je plaisante, dites-vous ? Mais que voulez-vous que je fasse d'autre, dans cette civilisation qui fout le camp, dans ce monde qui bascule et perd la tête !

Les yeux soudain exorbités, il se mit à genoux sur la piste et s'élança vers les quilles, qu'il renversa avec des mouvements convulsifs et des jappements nerveux.

Tandis que ses collègues se précipitaient pour le calmer, Bensmith et la jeune femme quittèrent les lieux.

Tlaxa Coxita porta de nouvelles annotations sur son document.

— Tant pis, murmura-t-elle, je ferai comme si...

— Je vous trouve admirable de garder votre calme et votre grâce parmi tous ces ectoplasmes chancelants. Votre radieuse présence m'empêche de sombrer dans le spleen, lui confia Bensmith.

— Je suis heureuse de vous être de quelque secours, lui répondit simplement la jeune femme.

Que m'arrive-t-il ? s'interrogea le petit homme. Aurais-je un little béguin ? Dans ces circonstances, et avec mon mal global, ce serait un peu fort de café ! Mais... et si cela voulait dire que je ne suis pas aussi atteint que ça ?

Il se sentait un peu ragaillardisé quand sa compagne poussa une porte haute et vernie, portant au fronton la fière inscription : HAUT COMITÉ FÉDÉRAL DE L'ÉTHIQUE.

Et Bensmith eut un coup au cœur.

Ils se trouvaient dans l'exacte réplique de l'un des amphithéâtres de la Sorbonne, avec ses sièges en bois, ses murs ornés de fresques de Puvis de Chavanne et son odeur de moisi.

Pendant quelques secondes, il se revit sur l'un des bancs, en compagnie de Lazare et de Pierre, mais aussi de Jeanne-Jacqueline, écoutant un orateur échevelé casser le vieux monde entre ses doigts comme une noix, et décrire avec ravissement des lendemains vociférants.

— C'était le bon temps, murmura-t-il.

Sa compagne lui jeta un regard curieux.

— Quand ?

— En 68.

Comme elle ne semblait pas comprendre, il soupira.

— C'est vrai que vous êtes trop jeune pour avoir connu ces glorieuses, et puis, Mai 68 est officiellement supprimé de tous les programmes d'histoire, interdit de toute citation à la télé, bannj des antennes, fussent-elles les plus piratesques. C'est pire qu'un lock-out, c'est un black-out. Dommage, dommage...

— Que s'est-il donc passé en 68, monsieur Bensmith ?

— Tout et rien, jeune fille, du vent, un vent puissant qu'on avait cru en forme de coup de balai, mais qui n'était hélas qu'un courant d'air. La poussière est à présent revenue et s'est de nouveau déposée sur les êtres et sur les choses, plus compacte, plus étouffante que jamais.

Neuf hommes apparurent, chenus et vénérables, arborant chacun neuf bigoudis de cristal sur leurs toges violettes et vertes à rayures orange.

Ils s'assirent sans paraître se soucier de la présence de Bensmith et attendirent, figés, hiératiques et solennels.

Une voix se fit entendre, en provenance d'un haut-parleur, suave comme celle d'une hôtesse de l'air.

— Les membres méga-qualifiés du Haut Comité Fédéral de l'Éthique sont heureux de vous accueillir. Ils seront

vos tuteurs spirituels. Vous pourrez tout leur dire afin d'éclairer leur difficile choix. Veuillez avoir l'obligeance extrême de donner votre consentement éclairé à ce choix.

D'un geste machinal, l'homme du centre tendit un registre à Bensmith, tandis que la voix reprenait :

— Les membres méga-qualifiés du Haut Comité Fédéral de l'Éthique sont heureux...

Tlaxa Coxita appuya prestement sur les touches d'un appareil et la voix mourut.

Bensmith fixa le registre.

— Ça doit être une erreur, dit-il.

La page qu'il avait devant lui était rigoureusement vierge.

— Ce n'est pas une erreur, dit la jeune femme : le traitement n'a pas encore été choisi. Il sera indiqué une fois que vous aurez signé.

— Mais pour que je donne mon accord, il faut que je sache à quel traitement je serai accommodé !

— Ici, c'est l'inverse : vous signez d'abord, vous saurez par la suite.

— Je proteste.

Tlaxa Coxita soupira.

— Je vais vous expliquer. Une erreur s'est produite dans la programmation du Grand Ordinateur Central de Sanity-city et on ne peut la rectifier avant neuf mois, date à laquelle on procédera à l'indispensable mise à jour. De toute façon, ça n'a pas beaucoup d'importance, car la loi...

Bensmith la coupa, animé d'une brusque colère.

— Vous trouvez vraiment que ça n'a pas beaucoup d'importance ? Et mon libre arbitre, alors ?

Il interpella le siégeant du milieu, qui lui avait tendu le registre.

— Monsieur,

— Président, corrigea la jeune femme.

— Président, sachez qu'il n'est pas dans mes habi-

tudes d'engager ma signature, qu'elle soit personnelle ou commerciale, sans connaître les tenants, les séquants, les corollaires et les aboutissants.

Le visage du vieillard resta de marbre.

— Ne vous fatiguez pas, dit Tlaxa Coxita : il est sourd.

Bensmith trépigna.

— C'est dément !... J'ai l'impression d'être aspiré par une spirale de non-sens...

Il se rabattit sur le chenu voisin.

— Mais enfin, monsieur l'académicien, comment pouvez-vous participer à une telle mascarade, vous que je suppose être une sommité de la science ? Expliquez-moi !

— Il est muet, dit Tlaxa Coxita.

Bensmith s'accrocha à une dernière chance et apostropha un autre larron.

— Eh, vous ! réagissez ! Regardez-moi : je suis quelqu'un, je dois compter à vos yeux... je suis un être de chair et de sang, votre semblable...

— Il est aveugle.

Bensmith se sentit soudain la proie d'un rire irrésistible.

Tandis qu'il se pliait, secoué par les hoquets, sa compagne lui jeta un regard alarmé.

— Monsieur Bensmith, retrouvez votre calme, je vous en prie ! On ne rit pas en présence des membres du Haut Comité Fédéral d'Éthique. Vous risquez des poursuites pénales pour outrage au Haut Pouvoir moral. Je vous conseille de signer vite. D'ailleurs, comme je tentais de vous l'expliquer tout à l'heure, la loi vous y oblige.

— Et si je ne signe pas ?

— Non seulement on ne vous soignera pas, mais vous serez considéré comme terroriste.

— Terroriste ?

— Tous ceux qui refusent de se plier aux textes, de se mouler dans les catégories et de s'insérer dans les classe-

ments sont ainsi désignés. Ils perdent leurs droits politiques, médicaux, sociaux et conjugaux, ne peuvent quitter les divers États de la Yankie sans autorisation spéciale, n'ont le droit de vivre qu'avec un compagnon ou une compagne également terroriste, dans des zones spécialement réservées, auxquelles les autres citoyens n'ont pas accès.

— Et leurs enfants ?

— Ils sont confiés à des institutions spécialisées, stérilisés et envoyés comme fonctionnaires-accessoires dans les colonies.

— En Yankie latine ?

— Par exemple.

Bensmith s'assit sur un banc de bois, qui grinça.

— Comment ai-je pu si longtemps ignorer ces iniques pratiques ? s'interrogea-t-il. En vérité, je vivais dans mon petit bocal social, tournant en rond comme un poisson rouge. J'étais, comme ces dignes dindons, sourd, muet, aveugle...

— Que se passe-t-il ? interrogea l'académicien chenu et aveugle, il signe ou il ne signe pas ? D'habitude, les choses vont plus vite, sacrebleu ! J'ai faim, moi, je n'ai pas encore eu mon quatre-heures.

— Moi, cria son voisin sourd, je dois aller à la pêche.

Les autres académiciens ne dirent rien : ils dormaient.

Bensmith hésita.

Il ne se décidait pas à prendre en main l'infâme plume d'oise (en plastique) et à signer.

— J'ai l'impression de vendre mon âme au diable, dit-il. Ce noir blanc-seing m'arrache le cœur.

— Ce n'est pas au diable que vous vendrez votre âme, dit Tlaxa Coxita, mais au Grand Ordinateur Central.

— C'est pire, car il y a de bons diables, avec qui on peut discuter, composer même, tandis que cette machine, elle, n'a pas de sentiments. Elle est pire que le mal : elle est le vide, le gouffre obscur où sombre la bonne volonté,

le carrefour des néants, le précipice des valeurs humaines !

La jeune femme se fit persuasive.

— Vous avez sur elle la supériorité d'exister, ce qui vous permettra peut-être d'avoir un jour le dernier mot. Alors, signez.

A peine Bensmith avait-il déposé son paraphe en bougonnant que les neuf dignitaires, avec des gloussements de plaisir, s'éclipsèrent par une porte étroite.

— A présent, il vous faut comparaître devant le Haut Comité de la Randomisation, dit la jeune Indienne.

— Poursuivons ce cursus deshonorum, soupira Bensmith, accablé. Vraiment, rien ne me sera épargné !

Après avoir emprunté force tapis roulants et autres machines translatrices, ils pénétrèrent dans une grande pièce dont les larges baies vitrées donnaient sur des représentations holographiques de la campagne anglaise. On entendait, dans le lointain, des cors de chasse se répondre en écho.

Juchés sur des chevaux d'arçons, neuf vieillards en tenues de chasse à courre se tenaient immobiles, bustes bombés, regards fiers. Face à eux, un peintre arborant une lavallière à pois jaunes (emblème distinctif des artistes de première classe) les immortalisait sur une vaste toile où les chevaux d'arçons étaient avantageusement remplacés par de fougueux et galopants destriers.

— Tiens, le figuratif se pratique encore ? s'étonna Bensmith.

— Seulement pour les portraits officiels, répondit sa compagne, et dans le style « réalisme libéral », sinon il est sévèrement réprimé.

La jeune femme s'approcha de l'un des cavaliers et échangea quelques mots avec lui en désignant Bensmith.

Le vieillard à califourchon fit signe au petit homme de venir les rejoindre.

— Eh bien, mon ami, dit-il, vous devez être content.

— Pourquoi le devrais-je ?

— Parce que tout va bien.

— Qu'est-ce qui va bien, monsieur ? Ma santé ?

L'autre haussa les épaules.

— Non, votre dossier. La coordination polydisciplinaire a été menée de main de maître et tambour battant. J'ai donné mon auguste accord : vous pouvez désormais être randomisé.

— On va tirer au sort ?

— En termes simplistes, disons que ça peut se résumer ainsi.

— Entre quoi et quoi ?

Le cavalier leva sa cravache au ciel.

— Mais je l'ignore, mon ami ! Cela n'est pas de mon ressort.

— Excellence, excellence, intervint le peintre en s'agitant fébrilement, gardez la pose, par pitié !

Tandis que la sommité se raidissait de nouveau, Tlaxa Coxita entraîna Bensmith hors des lieux.

— Quand renoncerez-vous à poser des questions, à discuter ? le gronda-t-elle. Vous n'avez pas encore compris ? Rien de ce qui est illogique n'est ici étranger. Une dernière démarche reste à accomplir : rencontrer de nouveau les docteurs Schierling et Kuhblumenfeld pour un topo décisionnel clôturant le dossier d'orientation.

Dans le bureau de l'administrateur et du statistico-logue, ils ne trouvèrent que Femella.

— Les docs ne sont pas là, mais à la relaxe, au sous-sol, leur annonça-t-elle.

— Allons-y, décida Tlaxa Coxita en entraînant Ben-smith à sa suite. Il faut en finir.

Dans l'ascenseur, le petit homme donna libre cours à sa rancœur.

— Ils ne s'en font pas, ces zigotos. C'est bien des fonctionnaires ! Tout leur est bon pour sécher le boulot...

— Ce n'est pas faux, mais, en l'occurrence, leur absence est justifiée. Ils sont en séance aléatoire mais obligatoire de relaxation. Tous les responsables importants de Sanity-City y sont astreints. Ils doivent alors tout abandonner pour s'y prêter, qu'ils le veuillent ou non, car on a décrété que c'était pour leur bien.

Parvenus au sous-sol, un étrange spectacle s'offrit à eux.

Dans un immense œuf de verre baigné de lumière verte, se dressaient plusieurs chênes (de plastique) imposants.

De larges coussins gonflés d'air en forme de pétales montaient se poser sur les branches, ou bien descen-

daient comme feuilles mortes en automne, sous l'impulsion de courants chauds diffusés par des orifices spéciaux.

Ces ludions aériens contenaient chacun, couché en leur centre, un homme ou une femme en combinaison verte, un masque respiratoire sur le nez, un tube dans la bouche. Tous dormaient comme des enfants, bercés par les courants successifs et contraires.

— Ils respirent de la chlorophylle animale, produite par recombinaison génétique, sous pression, et boivent de la sève résinée synthétique, expliqua la jeune femme. Ainsi sont-ils plongés dans une vie végétative et en goûtent-ils les délices.

— Je n'avais jamais entendu parler d'un tel traitement.

— Il est, je vous l'ai dit, réservé aux sommités considérées comme plus fragiles que les autres humains par l'intense travail qu'elles fournissent pour le bien de la collectivité.

Bensmith hocha la tête.

— Curieuse civilisation, qui allaite et dévore ses enfants, administre le dot et l'antidot, fournit l'arme et le bouclier.

— Mais ce n'est là qu'une application à la vie quotidienne des principes qui régissent les relations internationales : la paix armée, la guerre larvée, la course aux armements en même temps que leur limitation, cet état provisoire et pourtant continu d'action et de non-action, de désir et d'interdit...

— Mon copain Pierre, qui était carabin, appelait cela l'hystérie. Selon lui, cet équilibre instable finit toujours par basculer du mauvais côté quand il s'empare d'une collectivité.

Tlaxa Coxita acquiesça.

— Votre ami Pierre ne manquait pas de sagesse. Qu'est-il devenu ?

— Je l'ignore. Mais je l'imagine mal s'insérant dans les structures médicales actuelles...

— Vous vous êtes bien accommodé des structures commerciales.

Bensmith fixa les cocons humains qui montaient et descendaient.

— C'est vrai. J'ai vécu jusqu'ici sans me poser de questions. Mais depuis mon retour de Persépolis, chaque pas me mène vers une découverte de l'incertain. Je me sens de minute en minute plus étranger dans ce monde où je nageais pourtant comme un poisson dans l'eau. Le sort funeste qui me guette m'a-t-il déstabilisé ?

— « Le malheur, parfois, peut engendrer le bien », selon un proverbe toltèque, répondit la jeune femme avec un singulier sourire. Venez voir nos amis, ils sont maintenant en chambre de recontraction.

A travers une paroi vitrée, on apercevait des patients couchés sur des chariots métalliques que des robots aux pieds agiles faisaient circuler rapidement. Les véhicules se croisaient à un train d'enfer, se heurtaient parfois. Les passagers portaient encore des masques.

— On leur insuffle à micro-doses des gaz d'échappement, des microbes, y compris des virus, afin de les replacer dans des conditions de vie standard, expliqua la jeune Indienne. Sans cette précaution, trop purifiés par la relaxe, ils tomberaient comme des mouches au contact de notre milieu ambiant.

Dès qu'un patient se réveillait, il était immédiatement basculé dans un toboggan qui l'expédiait dans une petite cellule capitonnée.

C'est dans l'une d'elles que Bensmith et sa compagne rejoignirent Schierling et Kuhblumenfeld, tombés de concert.

Les docteurs semblaient encore un peu somnolents, leurs regards étaient voilés. Les cheveux bleus de Schier-

ling avaient viré au vert. Kuhblumenfeld, lui, semblait avoir maigri et les poils de sa barbe étaient tout raides.

— Encore vous ! s'exclamèrent-ils à l'unisson à la vue de Bensmith.

— J'en ai autant à votre service, répondit sèchement celui-ci. Si je suis si assidu auprès de vous, c'est que vous tenez mon sort entre vos mains. A présent, j'attends votre verdict.

Kuhblumenfeld tendit la main vers l'inévitable terminal d'ordinateur et lut d'une voix pâteuse les signes qui apparaissaient sur l'écran.

— Intervention le 9 de ce mois.

— Intervention ? Quelle intervention ?

— Chirurgicale, précisa Schierling.

— Vous allez être opéré, commenta Kuhblumenfeld.

— Randomise encore, dit son confrère.

— Entre quoi et quoi ? s'informa Bensmith.

— Les deux types de chirurgie : métallique — le bistouri — ou à rayon — le laser.

Un bistouri se dessina sur l'écran.

— Voilà, tout est en ordre, à présent, dit Schierling. On va vous préparer...

— Minute, intervint Bensmith. Vous m'avez d'abord expliqué que je n'étais pas opérable, et maintenant, on va m'opérer : cela ne choque-t-il pas vos esprits scientifiques ?

— Pas du tout, dit Kuhblumenfeld. Un certain nombre de paramètres interviennent pour nourrir la décision cybernétique. Des études statistico-logiques ont montré qu'un chirurgien coûte plus cher à la collectivité s'il n'opère pas que s'il opère. Et, comme la crise sanitaire que traverse le monde libre oblige à des choix cornéliens, il faut trancher net les nœuds gordiens, donner des coups de canif dans la logique, songer non plus aux cas personnels, mais à l'ensemble de la population sanitaire.

Bensmith, bouillant, fit quelques allées et venues dans la cabine capitonnée.

Puis il fit face aux deux praticiens.

— Non, dit-il.

— Quoi, non ?

— Je refuse d'être sacrifié à l'intérêt supérieur des autres ! Je suis terriblement égoïste et je récusé votre protocole.

De stupéfaction, Schierling tomba à la renverse sur le sol matelassé.

— Vous récusé, vous récusé... mais c'est du suicide !

Kuhlblumenfeld interrompit le délicat enfilage de sa chaussure droite transparente et vint en claudiquant se planter devant Bensmith.

— C'est non seulement suicidaire, mais asocial !

Il se tourna vers son confrère.

— Le cas de cet individu me semble du ressort du Haut Comité de Répression des Activités antisociales, présidé par le sénateur Mac Carton — qu'en penses-tu, Schier ?

— Ouais. Bonne idée. A moins qu'on ne l'expédie au centre de retraitement accéléré des maniacos-trublions, dont il présente tous les symptômes.

— Randomisons ?

— Randomisons.

— Bonne nouvelle, annonça à ce moment un micro.

Les docteurs tendirent simultanément l'oreille.

— L'utérus est bien, selon l'ordinateur trans-sexo-tracteur de Fukuoka, une prostate. Donc, lisez « prostatite grade 9 ».

Avant que Kuhlblumenfeld n'ait eu le temps d'appuyer son doigt sur la console du fatal terminal, Bensmith fondu sur lui et commença à le secouer énergiquement.

— Homme de science sans conscience, tu es la ruine de tes patients !

Tlaxa Coxita se précipita pour séparer les deux hommes.

Avec une vigueur insoupçonnée, elle entraîna hors de la pièce un Bensmith vociférant.

— Vous n'aurez pas le quart d'un dollar de moi, charognards patentés ! lança-t-il. Je ferai opposition à mes chèques !

Avant que la porte ne se referme, ils entendirent les deux sommités doctorales se lamenter à l'unisson :

— Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! On nous a coupé la gorge, on nous a dérobé notre argent !...

La jeune femme courut sagement dans un labyrinthe de couloirs, tenant toujours Bensmith par la main.

— Où filons-nous si vite ? interrogea-t-il, sa fureur retombée.

— Vous mettre à l'abri des foudres doctorales.

Elle stoppa devant une reproduction de la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, promena ses doigts déliés sur le corps du patient étendu.

Aussitôt, le tableau pivota comme une porte, dévoilant une sombre ouverture.

— C'est par là que, parfois, les docteurs prennent la poudre d'escampette, expliqua Tlaxa Coxita, quand leurs patients, rendus fous par les multiples caprices de la thérapie quantitative, leur donnent la chasse. Allez, glissez-vous dans ce boyau qui aboutit dans un lointain parking.

— Ne m'abandonnez pas ! J'ai peur, j'ai peur.

— Voyons, monsieur Bensmith, vous, un grand industriel performant, reprenez-vous ! Je dois rester ici pour venir en aide à d'autres égarés.

— Et après le parking, qu'est-ce que je fais ? Je suis malade, moi !

— Partez pour la Belgique. Au Carcinol Instituut, près de Bruxelles, on soigne peut-être encore sans randomisation. Peut-être, ai-je dit.

— Carcinol ? demande Bensmith qui entendait ce mot pour la première fois.

— Ça veut dire, en belge, « cancer ».

— Je n'ai pas de cancer.

— N'ayez crainte, l'Institut doit être, comme le C9, reconverti.

Bensmith prit la main de la jeune femme.

— Vous oublierais-je jamais ? Vous avez tant fait pour moi...

Elle rit.

— Mais non, ce n'était que mon devoir d'être humain. Maintenant, partez, monsieur Bensmith, et que le dieu des marginaux, des révoltés et des empêcheurs de tourner en rond vous tienne sous sa bienveillante protection, vous en aurez besoin.

Après un dernier signe d'amitié à sa compagne, le petit homme se glissa dans le boyau salvateur.

Il se sentit aussitôt happé par un souffle puissant qui le propulsa à travers une longue gaine de nylon, tandis que l'impérissable tableau reprenait sa place.

— Ruth ? Ruthie chérie ?

Silence.

L'aire de vie semblait morte. De la poussière recouvrait meubles et murs. Une odeur de pourri flottait obstinément.

Bensmith passa de pièce en pièce, désespéré. Tous les appareils automatiques — changeur d'atmosphère, climatiseur, anti-bactérien, relaxateur d'ambiance — étaient inanimés. La couche de crasse qui enduisait la grande baie vitrée ne permettait plus, dans la nuit, de déchiffrer les enseignes lumineuses qui ne se manifestaient plus que par des points scintillants.

Désœuvré, le petit homme appuya machinalement sur la touche de diagnostic général de son miroir gérontométrique. Les âges biologiques qui s'affichèrent le laissèrent perplexe : sa peau était celle d'un nouveau-né, ses os ceux d'un centenaire, puis les chiffres s'inversèrent. La machine était folle.

Il décida de prendre une douche sèche, massante, stérilisante et déodorisante, mais la pomme cracha un nuage de poudre jaunâtre où dansaient des insectes.

Découragé, il s'effondra dans un fauteuil et alluma la télé.

D'une voix joyeuse, un pimpant speakerin androgyne,

au luisant visage lifté, énumérait les chiffres des dernières statistiques concernant les crimes, viols et vols perpétrés dans les dernières minutes sur l'ensemble du globe en général et en Yankie en particulier. Il y en avait beaucoup, mais pas plus ni moins qu'un autre jour.

Moi aussi, songea-t-il, j'ai été victime d'un viol : on a déchiré le voile que j'avais, comme tous les hommes, tissé autour de ma mort pour la cacher à mon propre regard. Maintenant, elle s'avance inexorablement comme la statue du Commandeur...

Pour se remonter un peu le moral, il visita le réfrigérateur.

Un mot était posé sur le bac à glace : « Je pars en vacances avec les enfants. Durée indéterminée. Je te ferai savoir où me joindre. Bisous. Ta petite Ruth en sucre. »

Les enfants...

C'étaient ceux d'un premier lit — ou de plusieurs couches, il ne s'en souvenait jamais — de Ruth. A dire vrai, Bensmith n'avait pas eu beaucoup de contacts avec eux. Il les voyait passer comme la bourrasque, affairés et frivoles, bien dans leur peau et dans le siècle.

Pour la première fois depuis longtemps, il pensa à l'enfant de Jeanne-Jacqueline, son enfant à lui aussi, puisqu'il l'avait reconnu, et que sa mère élevait.

Jeanne-Jacqueline... qu'était-elle devenue ? Sans doute avait-elle convolé et reconvolé, c'était dans son style.

Brusquement, il se sentit spleeneux et, ouvrant un compartiment secret aménagé dans l'une des portes du réfrigérateur, en sortit une bouteille de sancerre qu'il vida à longs traits.

L'alcool le knock-outa.

Son sommeil fut abyssal.

Il rêva de lions et rats.

Au réveil, sa décision était prise.

Après une toilette électronique sommaire et un petit mot à Ruth annonçant qu'il devait s'absenter mais qu'il ne manquerait pas de la tenir au courant, il se précipita dans la rue, où il héla un aéronef en maraude qui le conduisit à l'aéroport international « Jackie-Kennedy ».

Une tornade métaphysique l'y attendait.

Tout d'abord, il crut à un attentat.

Des hommes, des femmes et des enfants couraient, yeux fous et bave aux lèvres, se heurtaient les uns aux autres, repartaient en hurlant ou bien tombaient comme des mouches, les bras en croix, baisant le sol poussiéreux, le corps agité de soubresauts. Des robots à l'effigie de Charles Lindbergh, sans doute programmés à la hâte, tentaient de ramener un semblant d'ordre, mais ne faisaient qu'embellir la confusion.

Puis les haut-parleurs aux cents bouches litanèrent, et Bensmith commença à comprendre de quoi il retournait. Sur un ton extatique, un speaker incantait, à la façon de Sarah Bernhardt :

— « Le voilà, le voilà, il va venir parmi nous... nous baisérons son pied menu et le bas de sa robe pourprée... nous couvrirons de festives fleurs son corps unique et prophétique... gloire immortelle au grand Gourou Gamma Plus, détenteur de la suprême sagesse, père et fils du monde sidéral... »

Bensmith fit quelques pas hésitants.

Mal lui en prit. Il fut aussitôt emporté par une trombe humaine.

Bien qu'il s'agitât frénétiquement pour se dégager, les groupies du Gourou l'entraînaient inexorablement.

Il se retrouva sur la piste d'envol, déjà envahie par une ardente foule. Des moinillons enjupés de safran dansaient à qui mieux mieux au son de lancinants tambourins.

D'autres tendaient aux fidèles d'impératives sébiles en forme de cœur qui se remplissaient rapidement de mégadollars. Les jeunes officiants les faisaient disparaître avec dextérité dans les plis profonds de leurs pagnes. Des encens volutant au vent faisaient tousser et pleurer la multitude en extase.

Bensmith perdit l'équilibre sous la pression populaire et tomba sur son postère aux côtés d'une grand-mère agitant crécelles et gris-gris à la façon d'une suffragette.

— Mille pardons, m'dame, balbutia-t-il, mais qui attend-on ?

Elle le foudroya du regard.

— Tu débarques, ami ?

— Non, mon projet est plutôt de m'envoler.

— Ne pars pas, reste avec nous. Nous allons honorer l'indicible, l'incommensurable, l'infiniment sage Gourou Gamma Plus. Que l'éternel le couve !

Bensmith allait s'informer davantage quand mille trompettes tonitruèrent de concert : « Stranger in the night » tandis qu'un dirigeable long-courrier ventru et couvert de guirlandes de plastique se posait en cahotant sur la piste.

De ses flancs jaillirent des escaliers roulants aussitôt foulés par un escadron de majorettes au shako safran et à la cuisse de nymphe, exécutant non sans brio les figures d'une danse indo-hollywoodienne.

— Hip ! hip ! hip ! Gourou ! hurla la foule congestionnée de joie. Glory Gourou alleluïa, hourrah pour le roi des rois !

— Gourou est là, le Mal s'en va ! répondirent en écho les majorettes pirouettantes et ondulantes.

Soudain se fit un silence de cathédrale.

Un petit garçon chétif, aux genoux cagneux et au regard blasé, apparut sur l'échelle de coupée, tenant la main d'une imposante matrone emperruquée de violet,

son corps généreux comprimé dans une robe en lamé. Autour d'eux virevoltaient des gardes du corps au regard vrillant.

La matrone envoya à la foule quelques baisers aussitôt salués par des hurlements d'allégresse, puis elle souleva l'enfant et le présenta à l'adoration de la multitude.

Le bambin agita ses bras fluets en un geste de mécanique bénédiction.

— Gourou, Gourou, nous t'aimons comme des fous ! délira la foule.

On criait, on lacérait ses vêtements, on se pâmoisait, l'air sentait le safran et le miracle.

Soudain, rompant le fragile cordon des robots gardiens de l'ordre, des milliers de *fans* se ruèrent à l'assaut du chétif petit dieu vivant.

Les gardes du corps, triques en main, s'employèrent aussitôt à calmer leur adoratrice ardeur.

Bensmith fut emporté dans la mêlée, gratifié d'une fleur d'hibiscus par un inconditionnel puis d'un coup de matraque derrière l'oreille par un garde du corps qui criait : « Reculez, reculez, y a rien à voir ! »

— Ben quoi, riposta le petit homme, un chien regarde bien un évêque !

Ce trait lui valut un coup sur le nez qui le sonna quelque peu.

C'est dans un brouillard qu'il vit la foule faire trois fois le tour de la piste sous une nuée de confettis, tandis que des canon-lasers expédiaient vers le ciel teinté de gris des slogans percutants en lettres lumineuses.

La divine sauterie semblait sans fin.

Bensmith entreprit de regagner la salle des guichets. Quand il y parvint, épuisé, il constata que la plupart des robots distributeurs, sans doute effrayés par une ferveur religieuse échappant à toute programmation, avaient baissé leur rideau de fer facial pour s'enfermer dans leur coquille cybernétique. Quelques courageux, cependant,

fidèles au poste, assiégés par les candidats au voyage, commençaient à se démantibuler.

Bensmith, après de longues attentes, tenta d'obtenir un billet pour la Belgique, mais en vain : on lui proposa successivement une visite guidée des quartiers chauds de Singapour, un pèlerinage sur les ruines sacrées du Centre Pompidou, enfin une participation à un rallye distributeur de tomato-ketchup dans les pays affamés.

De plus en plus exaspéré, il erra de bureau en bureau, argumentant, suppliant, tentant de soudoyer même, sans résultat. Mais à quoi un billet lui aurait-il servi, alors que, sur la piste d'envol, des avions roulaient en cercle, tandis que d'autres décollaient sans leurs passagers ?

Le petit homme à la dérive, à bout de forces, atterrit enfin sur un tas d'immondices dans un sous-sol désaffecté.

Cette fois, songea-t-il, j'ai touché le fond.

Un robot-sandwich passa.

Sur sa pancarte, on pouvait lire en lettres lumineuses clignotantes : « Angoissés, stressés, traumatisés, psychosés et névrosés, une seule voie de recours, une seule roue de secours : le Foyer du Paumé, tél. : 999 999 999. »

Serait-ce une œillade de la déesse Destinée ? s'interrogea Bensmith.

Il se traîna jusqu'à une cabine télé-vidéo-phonique et composa le numéro salvateur.

« Le Combat entre la Vie et la Mort » d'Olivier Messiaen envahit ses oreilles pendant neuf secondes, puis un robot à tête d'Albert Schweitzer, le chef paré d'un casque colonial, apparut sur l'écran.

— Bonsoir à toi, ami inconnu et pourtant proche. Vide ton cœur sans contrainte, tous les hommes sont frères, n'est-ce pas ? Cause, cause...

— Ça va mal, très mal, je suis atteint du mal global et un gourou dévastateur m'empêche de décoller pour la Belgique. Je rampe en vain à l'aéroport, l'angoisse me terrasse.

Le robot cliqueta aussitôt :

— Ne quitte pas, ne quitte pas, je consulte.

Son visage disparut et un dessin animé électronique lui

succéda, illustrant les vertus d'une boisson euphorisante non alcoolisée.

Quand le robot se matérialisa de nouveau, il avait la mine perplexe.

— Je regrette, ami inconnu et pourtant proche, mais nous ne pouvons rien pour toi.

— Quoi ? Hein ? Pourquoi ?

— Ton cas n'est pas nomenclaturé. Les personnes atteintes du mal global et empêchées de se rendre par aéronef en Belgique ne figurent pas sur la liste des ayants droit à notre bienveillante attention.

— Décidément, je suis exclu de tout. Calamité ! Fatalitas !

Le robot Schweitzer allait s'éclipser de l'écran cathodique, quand Bensmith fut visité par le génie.

— Ne coupez pas ! Je me souviens, à présent... Mon angoisse est venue parce que ma chère télévision m'a abandonné en pleine finale du match de dominos électroniques Yankee-Urssie...

— Ah, bon, je vais voir.

Nouveau flash de pub, cette fois consacré à un champignon hallucinogène synthétique.

Quand le robot réapparut, il souriait dans sa moustache.

— Viens vite, viens vite, ami inconnu et pourtant proche, viens te réchauffer dans notre cher giron. Nous t'attendons au 999^e block de la 9^e avenue.

— J'accours !

Plus facile à dire qu'à faire.

Quand il sortit de l'aéroport, Bensmith découvrit une morne cité silencieuse et nocturne. Des ambulances et des voitures de police épisodiques passaient dans le hurlement de leurs sirènes.

Il s'approcha d'un policeman-robot à la tête de Douglas Fairbanks qui faisait négligemment les 99 pas sur le macadam.

— Pardon, officier, sauriez-vous m'indiquer où trouver un taxi ?

Le défenseur de l'ordre eut un rire indulgent.

— Étrange requête... Ignorez-vous que, passé 19 heures, ils ne circulent plus dans ce périmètre ?

— Ah, les fainéants !

— Vous erronez, monsieur. Le chiffre des agressions et violences nocturnes augmentait chaque soir de 9 %, alors les taxi-drivers ont refusé ce risque.

— Oh, les froussards ! Pourquoi ne pas les avoir remplacés par des robots, sauf votre respect ?

Le policier haussa ses musculeuses épaules.

— C'était déjà des robots. Mais notre personne n'est-elle pas aussi précieuse que la vôtre, ô humains ? Croyez-vous que nous ne coûtions pas cher à la communauté, quand on nous déglingue ?

— Mille excuses, officier, je ne voulais pas vous offenser.

— Le plus triste de cette triste histoire, poursuivit le robot à képi, c'est que parmi les voyous, il y a maintenant des robots ! De véritables vipères lubriques cybernétiques, des traîtres passés à l'ennemi avec mémoire électronique et bagages...

— Ah ! les malhonnêtes ! Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ?

Le robot ôta son képi et gratta ses cheveux synthétiques.

— Allez savoir, monsieur l'humain ! Selon certains, un parasite subversif d'origine étrangère aurait rongé leurs disquettes... Possible, remarquez. Possible, avec cette tension qui règne en Europe, en ce moment, entre la Flandre et la Wallonie, et cette menace de guerre avec l'Urssie.

— Tout cela ne me dit pas comment je vais me transporter. Bah... pedibus cum jambis, comme disait ce carabin de Pierre. Allez, see you soon et bonne ronde, officier.

Bensmith s'enfonça dans l'obscurité.

— Mais vous êtes complètement zinzin ! s'exclama dans son dos le policeman. Les neuf plaies de la nuit vont s'abattre sur vous !

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— Comment, vous ne connaissez pas les neuf calamités nocturnes ? La première, ce sont les rats rendus impudents par la disparition des chats, à la suite d'une erreur de dosage dans la fabrication de mimi-ron-ron universel. La seconde, les mirages provoqués par les fumées radioactives des usines de dépollution. La troisième, les homos esseulés interdits de relations passé l'heure légale. La quatrième, les chômeurs que l'oisiveté trop bien rétribuée a rendu imprévisiblement lunatiques. La cinquième, les dames et demoiselles perturbées par l'arrêt longue-durée de leur robot étalon. La sixième, les messieurs idoines mis dans le même embarras par leurs robotes. La septième, les robots-voyous dont je vous ai entretenu. La huitième, les humains voyous, fléaux des cités. La neuvième enfin, les enfants surdoués évadés des casernes pédagogiques où ils reçoivent des cours intensifs en immersion électronique.

— Vous avez oublié un autre fléau : les démons intérieurs. Mais je vous quitte, je dois accomplir mon voyage au bout de la nuit. Adieu, brave défenseur de l'ordre établi !

— Adieu, imprudent voyageur égaré dans des contrées hostiles, et que le patron des inconscients impénitents tente de te protéger !

La nuit insondable absorba un Bensmith aux aguets.

Tandis qu'il longeait les gratte-cieux aux aveugles fenêtres, il se sentait épié par les caméras gyroscopiques de sécurité, qui suivaient sa progression avec des regards de rapaces nocturnes. Il imagina les aires de vie hyperstructurées où les saintes familles célébraient l'inévitable culte télévisuel, chacun absorbant ses images et ses sons

sur son propre récepteur en ingurgitant son fast-food du soir, assaisonné du non moins inévitable supertranquillisant mégadosé.

— C'est ainsi que maintenant vivent les hommes, songea-t-il, ensemble et pourtant si loin les uns des autres. Pourquoi diable ce bien-être paisible et programmé ne suscite-t-il plus en moi qu'une réaction de rejet, moi qui, pourtant, en ai joui pendant des années sans le début du commencement de l'ombre d'une interrogation ?

Peut-être parce que je deviens un autre.

Mais quel autre ?

Vertigineuse question.

Il pressa le pas dans la cité obscure.

Soudain, un rectangle de vive lumière se découpa sur le trottoir.

Des couples sortirent d'un immeuble, plaisantant très fort et poussant des rires arrogants. A leurs mises luxueuses et inusitées, Bensmith reconnut des nomenclaturés. Sans doute ces terribles et chéris enfants du régime venaient-ils de savourer de la viande animale prohibée dans un lupanar pour V.I.P., où ils avaient rencontré des prostitués non fichés, écouté de la musique antisociale, misé des sommes considérables dans des jeux de hasard qu'ils avaient peut-être contribué à interdire.

Bensmith resta dans l'ombre et les regarda s'engouffrer dans des voitures anciens modèles qui s'éloignèrent en klaxonnant vers d'autres lieux de la dolce vita.

Autrefois, songea-t-il, je les aurais enviés, mais je dois être vraiment très bas, car ils m'effraient plutôt.

Il reprit sa marche solitaire et glacée, pour arriver enfin au 999^e block de la 9^e avenue.

Une curieuse bâtisse s'offrit à sa vue.

Elle ressemblait à une petite ferme normande, comme il en avait vu jadis en France, avec un toit de chaume et des colombages. Tout autour, sur un gazon synthétique, des lapins et des moutons cybernétiques gambadaient à la lumière de projecteurs. Dans des arbres en plastique voletaient et pépiaient de gais pinsons artificiels, plus jolis que nature.

Bensmith s'engagea sur le gazon, un tantinet perplexe.

Il sonna à la porte en faux bois.

Un joyeux carillon retentit, puis une robote travestie en Blanche-Neige ouvrit.

— Welcome, welcome, mon charmant prince ! s'exclama-t-elle en lui secouant vigoureusement les mains. Tu es ici chez toi, cette humble demeure est tienne...

Dès qu'il fut à l'intérieur, un nain-robot surgit de nulle part entreprit de palper le nouvel arrivant.

— Ni couteau ni seringue dans la maison du bonheur, lança-t-il d'un ton grincheux, ni came, ni colle, ni alcool : ici, il faut être blanc-bleu !

Un autre nain s'approcha et aspergea Bensmith à l'aide d'une bombe aérosol.

— Ni puces, ni tiques, ni parasites dans la maison du bonheur, renchérit-il : tous amis mais tous nickel !

— Cessez de me traiter comme un pestiféré ! s'exclama le petit homme, pris d'une colère soudaine. Je suis venu chercher un remède à mon angoisse, pas une désinfection !

— A corps propre, âme sereine, rétorquèrent les deux nains sans cesser leur manège.

Bensmith voulut les repousser, mais ils s'agrippèrent à lui, le grincheux se hissant sur son dos et son complice se suspendant à son bras.

Notre héros furieux tourna plusieurs fois sur lui-même puis se mit à courir en tous sens pour se délester de ses encombrants fardeaux. Blanche-Neige, les mains sur les hanches, regardait la scène en riant aux éclats. Ses deux sbires tenaient bon...

Bensmith se rua vers la porte d'entrée et tenta de l'ouvrir, mais elle était fermée.

Alors il sprinta vers une issue en forme de cœur, qu'il ouvrit d'un coup de tête rageur.

L'aspect de la pièce où il pénétra le cloua sur place.

C'était une sorte de vaste nursery où des adultes en barboteuses roses pour les dames et bleues pour les messieurs se livraient à des jeux divers dans de grands espaces cernés de filets. Certains se roulaient par terre en se chamaillant, d'autres empilaient des cubes en plastique, d'autres encore dansaient des rondes au son d'une douce musique, d'autres enfin édifiaient des châteaux de sable synthétique, tout cela sous l'œil maternel et vigilant de neuf robotesses-nurses.

— Notre centre de traitement antidéprime représente ce qui se fait de plus pointu dans le genre, affirmèrent les nains en se laissant glisser à terre.

— Joignez-vous à nos hôtes, ami, proposa Blanche-Neige qui les avait suivis. Vous aurez droit à une belle barboteuse et, si vous êtes sage, à un biberon quotidien d'antidépresseur vitaminé parfumé à l'anis.

— Jamais !

Bensmith voulut s'enfuir de nouveau, mais un vaste filet se détacha du plafond et l'emprisonna.

— Je veux partir, clama-t-il.

— Impossible, j'ai signé votre internement, déclara la robote.

Les robots-nains le clouèrent au sol et le sanglèrent en un tournemain.

— Mon prince, dit Blanche-Neige, c'est plus grave que je ne pensais. Vous êtes atteint de dépression chronique avec crise aiguë obsessionnelle d'agressivité antisociale. Je vais randomiser votre traitement.

Elle manipula son ordinateur-bracelet en forme de reine-marguerite.

— Cure de sommeil pendant 9 jours, annonça-t-elle.

— Qu'auriez-vous pu tirer d'autre ? demanda Bensmith, retrouvant sa curiosité.

— Une cure d'insomnie.

— Horreur !

En un dernier effort de volonté, Bensmith tenta de se défaire de ses liens, mais en vain.

Avec terreur, il vit Blanche-Neige, un charmant sourire aux lèvres, se pencher sur lui, armée d'une seringue...

Elle avait des yeux largement fendus, sombres et brillants, des pommettes saillantes et un teint d'ambre.

Bensmith la contemplait avec béatitude. A sa vue il se sentait calme, détendu, bien dans sa peau.

— Ne faites pas de mouvement brusque, conseilla la jeune Indienne qui assistait à son réveil.

Elle parlait d'une voix profonde et mélodieuse qui remua notre héros jusqu'à l'âme.

— Je rêve ? murmura-t-il. Si tel est le cas, surtout qu'on ne me réveille pas...

L'inconnue posa la main sur son front.

— C'est déjà fait, monsieur Bensmith. Je suis bien réelle. Vous émergez d'une cure de sommeil de 99 jours.

— Quoi ? Qu'est-ce ?

— La robote-hôtesse s'est trompée. Elle a programmé votre endormissement pour 99 jours, au lieu de 9. Vous savez, ces robots de la deuxième génération présentent bien des défauts. Ils ont tendance à n'en faire qu'à leur tête et à abuser un peu trop facilement de leur pouvoir.

— Deuxième génération ?

— Elle est la fille autofabriquée du robot en chef programmé pour la psychiatrie.

Bensmith eut un soupir d'aise. Il s'esclaffa brusquement.

— Heureusement que cette maudite Blanche-Neige ne m'a pas expédié dans les bras de Morphée pour 999 nuits, et sans Shéhérazade pour me tenir compagnie!

— Je vois que vous allez mieux, remarqua la belle secoureuse.

— C'est grâce à vous. Votre présence me ragaillardit. D'ailleurs, j'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée.

— Ce n'est qu'une impression, mais je suis heureuse de vous être bénéfique.

Le petit homme se souleva sur les coudes.

Les murs de la nursery tournèrent, puis s'immobilisèrent. Autour de lui, les grands bébés continuaient de gambader et d'infantiliser.

— Pourquoi jouent-ils ainsi ?

— Ils sont soumis à des essais de médicaments du rajeunissement. Reposez-vous encore un peu, et, quand vous serez plus vaillant, vous pourrez partir, après vous être changé.

— M'être changé ?

— Vous ne voulez pas sortir en barboteuse, tout de même !

Bensmith constata avec confusion qu'on l'avait revêtu, à l'instar des autres pensionnaires de la nursery, d'une très courte culotte bouffante en tissu bleu, imprimé de chats et de chiens. Ses jambes, qu'il avait poilues, lui parurent grotesques, sortant de ce vêtement juvénile. Il les couvrit précipitamment d'une couverture.

Pour cacher sa gêne, il questionna sa jeune bienfaitrice :

— Que fait une bonne fée comme vous dans cet univers cauchemardesque ?

— Je prépare une thèse de psychopathologie.

— Sur la psychiatrie concentrationnaire ?

— Non, sur l'oreille de Van Gogh.

— Ici ? Mais quel rapport ?

— Aucun, j'ai été randomisée en ce lieu par le dispatcher-programmeur-interuniversitaire central.

— C'est absurde !

La jeune femme lui tendit un verre de lait.

— Peut-être, monsieur Bensmith, peut-être. Mais lorsque l'absurde est de règle, il faut savoir s'y mouvoir, sous peine de s'y noyer. A Arles, une mienne collègue étudie les effets de la méthode dite de Walt Disney sur les dépressifs agressifs. Nous nous fournissons mutuellement des informations, et le tour est joué.

Bensmith soupira.

— Eh bien, on peut dire que vous avez ce qu'on appelle une belle santé...

— Benny, qui l'eût cru !

— Ruthie, qui l'eût dit !

Les deux époux se fixaient sur le seuil de leur lieu de vie.

— Tu es tout pâlot, observa Ruth.

— Je viens de passer 99 jours démentiels en sommeil artificiel. Et puis, il faut que je te dise...

— Entre, ne reste pas là à poticher.

Il obtempéra.

Des sacs, des valises et des filets à papillons jonchaient le salon, ainsi que toutes les sortes possibles de gadgets sans lesquels une famille yankaise aurait jugé indécent de prendre ses vacances : walkman, sit-man, télé-man and so on.

Les enfants de Ruth allaient et venaient, affairés, sans accorder un regard à celui qui n'avait jamais été qu'un passager dans leur vie.

— Il faut que je te dise, insista Bensmith, je suis atteint du...

— Excusez-moi, dear, je suis très pressée, le coupa sa

concubine légale, nous ne faisons que passer en coup de vent. Avec cette guerre, tout a été chamboulé! Nous devons repartir pour un autre camp de vacances à Sunny Beach dont l'insolation est programmée par le Grand Satellite d'Anchorage. Tu nous excuseras, notre hélicoptaxi vient nous prendre dans neuf minutes sur la terrasse...

— La guerre? Quelle guerre?

Ruth ferma sa trousse de maquillage cosméto-magnétique, sa combinaison climatisée, siffla dans ses doigts et, suivie de sa marmaille, se dirigea vers la porte donnant sur la terrasse.

— Quelle guerre? Mais enfin, tu tombes du ciel, darling! LA guerre, THE guerre, enfin... quoi... enfin...

— Raconte, par pitié!

— Pas le temps. Tchao, babe!

— Ruthie, Ruthie! Écoute-moi! J'ai le mal global! Mais déjà, Ruth and Co avaient disparu.

La réserve secrète de sancerre avait été découverte et les précieuses bouteilles brisées dans l'évier.

— Oh envahissante et fracassante Ruthie, excessive comme une vraie femme yankaise, murmura le petit homme accablé. Quand donc te décideras-tu à te mêler de tes oignons?

Il se laissa choir dans un fauteuil gonflable dégonflé et, d'un geste las, appela l'aéroport « Jackie Kennedy » au vidéo-téléphone.

Sur l'écran apparut une robote-hôtesse casquée et porteuse d'un masque à gaz.

— La Belgique, dit Bensmith, je veux aller en Belgique.

La femme cybernétique eut un rire caverneux.

— Comme vous y allez! Tous les transports sont réservés en priorité aux prioritaires. Nos vols ne font que reprendre, après les hostilités.

— Mais je suis prioritaire moi aussi : j'ai le mal global !

— Ce motif ne figure pas sur ma liste. Désolée, mais vous devrez patienter encore au moins neuf jours.

L'écran s'éteignit.

Pendant quelques secondes, le petit homme resta immobile.

Puis il se leva comme un ressort, marcha de long en large dans le salon, envoyant des coups de pied rageurs à tout ce qu'il rencontrait sur son passage.

— Je n'en puis plus, je n'en puis plus, psalmodiait-il... la coupe déborde, tout se ligue contre moi...

Il quitta le lieu de vie désolé et sortit dans la ville.

Au hasard, il emprunta des trottoirs, des escalators, des élévateurs, des tapis roulants, se laissa emporter par des nacelles hydrauliques, croisa la foule anonyme et pressée sans la voir, bousculé, rabroué, parfois injurié.

Et le tumulte urbain peu à peu s'apaisa.

Il se rendit compte alors qu'il se trouvait dans le vieux quartier, à présent déserté, de Rockefeller-Center (Manhattan), où pourrissaient sur pied de vieux immeubles englués de poussières et de scories. Dès que le nouveau maxicomplexe du Centrum avait été édifié, à cheval sur l'Hudson, il avait aspiré toute l'activité de l'île. Manhattan était devenu le royaume des asociaux, la terre promise des marginaux et des nouveaux pauvres rejetés par la civilisation des « lumières cybernétiques ». Ils grouillaient dans les bureaux jadis luxueux dont ils brûlaient les meubles pour se chauffer, se nourrissant de gros rats et autres vermines dont ils faisaient un élevage intensif, accéléré par les hormones. Cette cour des miracles yan-kaise formait une communauté soudée, à laquelle même les robots-policiers n'osaient guère se frotter.

Bensmith erra sur les docks où voletaient des papiers gras.

Son attention fut attirée par un chapiteau de plastique

gonflable, planté près d'une arche rouillée du métro aérien.

Sur une estrade virevoltaient une troupe de Pierrots et de Colombines, sous l'œil morne de quelques passants.

Après un violent roulement de grosse caisse apparut un clown blanc.

— Approchez, approchez, bonnes gens ! s'exclama-t-il. J'ai l'honneur et l'avantage de vous présenter le dernier en date, le plus up to date des spectacles interactifs de Yankie, gracieusement offert par le ministère de l'Éducation sociale et les saucissons Sélénite, aux populations encore peu touchées par les mass media. Vous, spectateurs, grâce à cette fabuleuse invention, serez aussi acteurs : vous pourrez intervenir, poser des questions aux grands de ce monde, aux haut placés, tandis que, sous vos yeux, grâce au miracle de la science et de la technique, du laser, de l'holographie et de la robotique, les derniers événements mondiaux se matérialiseront comme si vous y étiez ! Approchez, mesdames et messieurs, c'est un spectacle gratuit, visible par tous, instructif et amusant !

— Et la guerre, interrogea Bensmith, la guerre, vous allez nous la faire revivre ?

Le clown blanc écarta largement les bras.

— Mais bien sûr, mon brave monsieur ! Salle 9, vous allez la voir en long, en large, en couleurs et en relief, et pas seulement les opérations militaires, mais aussi les tractations cachées, les accords souterrains, les alliances subreptices ! Aucun secret d'État n'aura de secret pour vous, vous saurez tout sur tout ! Grâce à l'effort pédagogique du ministère de l'Éducation sociale et des saucissons Sélénite, les saucissons des sybarites !

Bensmith pénétra dans la sphère en plastique.

Une ravissante Bunny aux jambes gainées de bas résille se précipita sur lui et le cornaqua jusqu'à un sofa hydraulique, où elle l'aida à s'étendre avec des gestes enveloppants.

— RelaxeZ-vous et sucez ce bonbon eupho-stimulo-imaginatif, conseilla-t-elle en lui glissant d'un geste expert une pastille entre les lèvres.

Puis elle le sangla, vérifia la position de l'appui-tête et, mutine, lui tapota la joue.

— Chéri, vous allez traverser le temps et l'espace, vivre une exaltante aventure : vous allez voir ce que vous allez voir !

L'habitacle de l'hélicoptère paraissait réel, et Bensmith pouvait voir défiler, sous ses pieds, les villes et les campagnes de la belle Yankie. Son corps enregistrait les vibrations de l'appareil. Une légère odeur d'essence lui flattait les narines.

— Voilà le Nonagone, lui dit le pilote en désignant une immense bâtisse blanche à neuf côtés qui venait d'apparaître au milieu d'un grand rectangle d'herbe verte. C'est le quartier général de nos forces armées.

Le passager assis à côté de Bensmith eut un rire bref.

— Mon petit gars, dit-il au pilote, je vais leur redonner des forces, à nos forces armées : ça va barder, là-dedans !

Bensmith reconnut ce visage simiesque aux sourcils buissonneux qui, depuis plusieurs années, faisait la « une » des magazines : c'était celui d'Edgar Bodyguard, le secrétaire d'État à la Défense, ce boute-feu à qui l'on devait un décret rendant la lecture d'un verset de la Bible obligatoire avant chaque compétition de base-ball, et qui avait été surnommé « Mister Matamore » par les mass media à cause de ses incessantes déclarations bellicistes. « Il faut détruire Kremlingrad ! », répétait-il à l'envi. Un jour, il avait déboulé au Sénat en brandissant un panier de fraises des bois. « Mon alter ego urssien vient de me

les envoyer, avait-il lancé, elles sont encore fraîches : elles n'ont mis que 99 minutes pour faire le trajet. De même les hordes urssiennes débarqueront-elles chez nous, dans le même état de fraîcheur, sans qu'on ait eu le temps de lever le petit doigt ! » Certes, la Watergate-Gazette avait pu prouver, photos à l'appui, que le ministre avait acheté le panier de fraises dans une ferme clandestine yankaise, mais la fracassante déclaration avait déjà pris son vol pour traumatiser une anxieuse majorité silencieuse.

L'hélico se posa.

Bodyguard, suivi de Bensmith, courut vers une porte découpée dans l'une des faces du Nonagone.

Le secrétaire d'État glissa une carte perforée portant sa photographie en relief dans la fente buccale d'un robot-sentinelle, qui se mit immédiatement au garde-à-vous.

Une porte blindée coulissa et les deux hommes s'engouffrèrent.

Ils suivirent une enfilade de couloirs. Par les cloisons vitrées, Bensmith pouvait apercevoir une armée de robots en battle-dress rose, s'affairant devant d'immenses écrans de contrôle où défilaient des vues aériennes du monde entier, d'une précision telle qu'on aurait pu compter les boutons de guêtre des armées survolées.

— Ici, on a le monde à l'œil ! s'exclama joyeusement le ministre. Pas un soupir sur aucun continent n'échappe à notre vigilance.

Une porte blindée se souleva à leur approche.

Ils pénétrèrent dans un bureau qui avait ceci de particulier que, sur les murs peints en trompe l'œil, étaient représentés des rayonnages bourrés de livres anciens et des tableaux façon Renaissance italienne.

Deux hommes s'y trouvaient plongés dans une bataille navale : un civil obésioïde mal rasé, le nez chaussé d'énormes lunettes de myope, et un général couvert de médailles, le visage couturé.

Ce dernier cessa de jouer à la vue de Bodyguard, se leva et se figea dans un salut impeccable, le petit doigt sur la couture de son pantalon. Bensmith remarqua que sa main était en plastique. Une observation plus détaillée lui permit de découvrir que l'œil gauche et la jambe droite étaient également artificiels.

Le civil, lui, restait placidement assis.

— Cher Henry, lui jeta hargneusement Bodyguard, comment faites-vous pour être toujours rasé de la veille ?

— Je laisse pousser ma barbe.

— Vous allez devenir statisticologue ?

— C'est fait. Je viens d'être officiellement adoubé. Et vous, cher Edgar, comment faites-vous pour arriver toujours avec un jour de retard ?

— Messieurs, messieurs, intervint le général, faisons taire nos querelles personnelles et intestines. L'heure est grave : je présume que, si monsieur le ministre nous a réunis, c'est qu'il y a à cela d'excellentes raisons.

Bodyguard fit quelques pas dans la pièce, s'empara d'un hot-dog synthétique qui traînait sur un coin de bureau et le mâcha avec d'inquiétants bruits de bouche.

— Messieurs, dit-il, nous devons illico lancer une bombe sur les Urssiens.

— Ils nous ont attaqués ? demanda le général.

— Bien sûr que non ! Nous devons tirer les premiers pour éviter qu'ils le fassent, tout simplement.

— Pourquoi maintenant plus qu'hier ? interrogea Bensmith.

Le secrétaire d'État s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Parce que le Président vient de recevoir les résultats du dernier vrai sondage ultra-secret, pratiqué par son statisticologue personnel. Les chances de notre cher vieux Donald d'être réélu ne sont que de 9 sur 99. Une paille !

— Et alors ? bougonna le général. Qu'est-ce qu'on peut y faire ?

Henry ricana.

— Sacré Westmoreless, toujours plus à l'aise sur son cheval de bataille que dans les coulisses de la politique ! A votre âge, vous ne savez pas encore que, pour redorer son blason et remonter dans les sondages, un chef d'État doit frapper un grand coup ? Une bonne guerre, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux ! Dans une telle situation, Clausewitz n'aurait pas hésité un neuvième de seconde : alors pourquoi pas Donald ?

— Dites, intervint Bensmith. Je croyais que notre Président était l'ami sincère du Premier secrétaire général du parti urssien unifié, au point qu'ils chassent ensemble le lion en hiver ?

— Raison de plus pour que nous agissions les premiers, en profitant de l'effet de surprise ! Je vais vous confier la vérité : les vieux caciques qui entourent Donald ont une peur bleue de son challenger pour la prochaine élection : il a proposé le développement des armes à rayons, la force de défense antimissile absolue.

— Eh bien, en ce cas, ce serait parfait, observa Bensmith.

— Oui, sauf que ces caciques ont le monopole de toutes les armes conventionnelles qui seraient alors mises à la ferraille et eux, au rebut. Horrible et inacceptable perspective pour ces vieux battants de toujours !

Le petit homme soupira.

— En vérité, les arcanes de la politique planétaire politicienne sont sinueux et nauséabonds.

Henry alluma un cigarillo au jasmin.

— C'est bien vrai, mon brave. Et maintenant, si nous passions aux choses sérieuses ? Il faut que je justifie mes somptueux émoluments de conseiller spécial en polémo-statisticologie. Je randomise ?

— Vous... quoi ? interrogea Westmoreless.

— Je tire au sort.

— Quoi ?

— L'arme et la cible. La randomisation est la seule méthode décisionnellement rigoureuse : les Urssiens, ne connaissant pas à l'avance les résultats du tirage au sort, ne peuvent donc prévoir aucune réplique.

Le général s'assit, accablé.

— Si c'est là la dernière découverte des sciences militaires, nous sommes bien partis...

Henry lui jeta un regard méprisant.

— Mon pauvre Westmoreless, toujours en retard d'une guerre ! La randomisation polémologique est considérée comme hyper-opérationnelle par les experts du Très Haut Commandement Martial de notre pays et d'ailleurs, elle est reconnue par les Nations-Réunies-Pour-Toujours, comme la plus internationalement morale. Je tire d'abord l'arme. Je randomise entre les moyens nucléaires, chimiques, biologiques et psychologiques.

Il manipula un terminal.

Une petite cornue apparut sur l'écran.

— Biologique, traduisit Henry. Insectes ou microbes ? Telle est la question.

Il tapota de nouveau le clavier.

— Microbes, lut-il. J'espère que vous êtes vaccinés.

— Contre quoi ? demanda le général.

— Contre le microbe que je vais maintenant sortir de mon chapeau électronique.

— Dites un peu ce que vous avez en magasin, s'enquit Bensmith.

— 99 bacilles dont 9 legionellae et 199 viroïdes.

Le général s'empara d'un verre de grenadine au bourbon, qu'il avala d'un trait.

— Je ne m'y ferai jamais, je ne m'y ferai jamais, balbutia-t-il en s'étranglant. De mon temps, au moins, on tuait proprement, avec de bonnes grosses bombes bien franches, qu'on voyait arriver !

— Randomisez et n'écoutez pas ce vieux croûton, conseilla Bodyguard à Henry.

Celui-ci tapota derechef.

— Bacillus anthracis, lut-il. Ce n'est pas le plus méchant.

— Expédions-le dans une zone inhabitée, supplia Westmoreless.

— Nous n'en décidons pas, mon cher.

— Même pas de ça ? Vous allez aussi tirer la cible au sort ?

— Exactement.

Cette fois, une ville apparut sur l'écran. Une caméra fouineuse suivit les rues et les avenues, flâna sur les boulevards.

— Karpovgrad, dit Henry. Je connais bien cette ville, j'y ai passé mes vacances l'été dernier. On y mange bien... dommage...

Il pianota.

— Je viens de randomiser l'engin porteur : la bombe à bacillus anthracis sera lancée sur Karpovgrad à partir du sous-marin « Bugs Bunny ».

— Pas mal, apprécia Bodyguard. Il faut que j'en parle à présent au Big Boss, lui seul est habilité à presser sur le bouton. Enfin, ça ne sera qu'une formalité.

Il décrocha un vidéo-téléphone, posa sa paume sur l'appareil, qui, aussitôt, composa lui-même un numéro, par simple lecture thermo-dermique.

Le beau visage de père noble du Président apparut.

Le guide suprême de la nation barbotait dans un bain d'algues, se faisant faire un shampoing par l'une de ses gardiennes du corps rapprochées.

— Hello, Done ! dit Bodyguard.

— Ah, c'est cette vieille canaille d'Eddy ! s'exclama le Président, avec le large sourire qui avait fait sa gloire. Quoi de neuf, vieille branche pourrie ?

— La guerre.

- Ah, bon ? C'est le moment ?
- Ouais. Le very moment.
- Qu'est-ce que je fais ?
- Tu appuies sur le fatal bouton.

Le Président approcha sa main agitée de tremblements séniles d'une console murale et appuya sur un déclencheur.

Une douche froide se déversa sur sa tête.

— Shit ! s'écria-t-il. Je ne m'y retrouve pas, dans tous ces trucs !

— Ne vous dérangez pas, Président, intervint la shampooineuse gardienne du corps rapprochée, je vais faire le nécessaire.

Sa main manucurée appuya sur un bouton rouge situé non loin du premier.

Une sonnerie aigrette retentit.

— Cette fois, c'est le bon choix, dit Bodyguard. Ça, c'est le signal d'alarme. Grouille-toi de gagner ton bunker spécial antinucléaire. Salut et à bientôt, on se téléphone, on se tient au courant.

— Salut, vieux croûton !

L'écran s'éteignit.

— Reste à savoir quelle va être la riposte des Ursiens, observa le général.

Bodyguard eut un rire allègre.

— Les cocosiens ? Ils vont tomber comme des mouches ! On n'aura qu'à se baisser pour les ramasser...

Quand un général fanfaronne avant une guerre, c'est mauvais signe, songea Bensmith. Méfiance, méfiance...

Il avait le pressentiment qu'un pavé allait crever cette mare de certitudes.

Une porte découpée dans une fausse bibliothèque s'ouvrit soudain.

Un soldat noir entra en coup de vent.

— Qu'est-ce qui vous prend ? lui cria Bodyguard, furieux. Vous ne savez pas que nous ne devons être disturbés sous aucun prétexte ? Ce n'est pas possible, on entre ici comme dans un moulin !

Pour toute réponse, le Noir posa un index sur ses lèvres, puis sur son œil gauche.

— Qu'est-ce que c'est que cette pantomime ? interrogea Bodyguard. C'est un sourd-muet ?

— Non, répondit Westmoreless, un agent du C.9.

— Le C.9 ? Je connais, dit Bensmith, j'y ai été soigné, enfin j'y suis passé...

— Mais personne n'est malade ! tempêta Bodyguard... Que cet intrus disparaisse ou je fais un maheur ! Raoust, du vent !

— Minute, dit le général. Ce n'est pas de ce C.9-là qu'il s'agit : celui-là, c'est le Contra — Conspiracy — Convenient — Central — Control — Communication — Coast — Corps — Committee...

— Connais pas, lança dédaigneusement le secrétaire d'État. Encore du charabia militaire, tout ça.

D'un geste vif, le soldat sortit de la poche de son battle-dress une bombe aérosol dont il s'aspergea.

En quelques secondes, son visage passa du noir au blanc.

Puis il ôta son casque... et une luxuriante chevelure brune tomba sur ses épaules.

Enfin, il se déshabilla... et un corps de femme apparut, moulé dans un collant rose.

— Qui est cette diablesse ? interrogea Bodyguard, troublé.

— Notre meilleur élément, présenta le général non sans quelque fierté : l'agent top-secret 0009, alias Huberte Langoureuse de la Natte, grande croqueuse de secrets d'État devant l'Éternel !

La nouvelle venue lécha d'une langue gourmande un fond de grenadine au bourbon, puis se figea dans un impeccable garde-à-vous.

— Huberte au rapport, mon général.

— Rapportez, très chère.

— Je suis porteuse de mauvaises nouvelles : nous avons été intoxiqués.

— Quoi, les gaz ? s'exclama Bodyguard. Les Urssiens nous ont balancé des gaz ? Ah, les bâtards !

— Ils ont fait mieux que ça, dit Huberte d'une voix prenante : à l'aide d'un agent homo-infiltré, ils ont complètement « retourné » le statisticien en chef du Président.

— Aïe, dit Bensmith, qui sentait venir la catastrophe.

— Ce statisticien, sous l'empire de la passion, a accepté de trahir nos couleurs, poursuivit Huberte : il a fourni des chiffres trafiqués sur la réélection du vieux Donald. Que Dieu le protège : ses chances d'être réélu sont en réalité de 99 sur 109 !

— Ouille, dit Bensmith, conscient que l'heure était grave.

— Bon, dit Bodyguard d'une voix tremblante, restons

lucides et calmes : Donald a été abusé, on a expédié la bombe un peu vite, mais enfin, un peu plus tard ou un peu plus tôt...

— Votre cynisme me pulvérise, lança le général.

— Nous avons soumis le statisticologue félon à un questionnaire intensif, poursuivit la mystérieuse. Juste avant de passer l'arme à gauche, il a avoué qu'il y avait une « taupe » urssienne infiltrée au Nonagone.

— Hein ? les Cocosiens nous ont expédié des animaux piégés ? s'écria Bodyguard. Ah, les...

— Cette taupe, coupa l'agente, nous avons son signalement : un civil obésoïde mal rasé.

— Connais pas, laissa dédaigneusement tomber Bodyguard. Jamais vu dans les parages.

— Bon Dieu, mais c'est bien sûr, s'exclama Westmoreless : la taupe, c'est Henry !

Il chercha des yeux le conseiller spécial du Président. Mais celui-ci avait disparu.

— Damned ! Il s'est fait la paire !

— Je l'ai vu disparaître par une issue secrète, intervint Bensmith.

Bodyguard lui jeta un regard noir.

— Et vous êtes resté là planté comme un plantigrade, au lieu de faire votre devoir, mauvais Yankais ? J'en ai envoyé sur le fauteuil électrique pour moins que ça !

— Mon rôle de spectateur non engagé m'interdit d'intervenir dans le cours de l'Histoire, rétorqua le petit homme, vexé.

— Bon, dit le secrétaire d'État d'une voix chevrotante, restons calmes, faisons le point : Donald a envoyé la bombe à bacilles parce qu'on l'avait mal conseillé. En outre, il y avait ici un tapir...

— Une taupe, rectifia machinalement Westmoreless.

— Henry a truqué la randomisation de notre offensive, poursuivit la femme brune.

Bodyguard la regarda avec un œil rond.

— Et alors ?

— Alors, j'ai eu de longs rapports sexuels très suivis avec un haut dirigeant de Kremlingrad...

— Vos galipettes interlopes n'intéressent que vous, ma brave.

— Que non pas. Il m'a avoué sur l'édredon que les forces armées urssiennes avaient spécialement étudié *Bacillus anthracis* et réussi à mettre au point un anticorps qui, croqué sous forme de biscuit vitaminé, le neutralise en neuf secondes. Nul doute que ces petites gâteries ont été distribuées à tous les cocosiens du côté de Karpovgrad, en prévision de notre attaque. Autrement dit, votre bombinette bacillaire, vous pouvez vous la...

— Ma charmante agente veut dire qu'elle sera sans effet, traduisit précipitamment Westmoreless. Pas plus opérationnelle qu'une chiquenaude sur un menhir, si je puis me permettre ce trait. En revanche, les Urssiens, eux, vont nous envoyer leurs mégafusées intercontinentales, pas plus tard qu'illico !

Bodyguard se laissa tomber sur un fauteuil et arracha son col de chemise, le visage défait.

— Nous sommes frits comme des pommes chips, balbutia-t-il.

— Allons, allons, le morigéna Westmoreless, un peu de pugnacité, que diable ! Une guerre, pour un ministre de la Défense, surtout un boute-feu comme vous, c'est pain béni, l'occasion de redorer son blason, de muscler sa légende !

Bodyguard se recroquevilla sur son siège comme un enfant fautif.

— Tout cela, pleurnicha-t-il, c'est d' la faute du Président. Il n'en avait pas encore assez du pouvoir, le vieux cabotin ! A lui de se débrouiller, maintenant. Il faut le prévenir.

— Impossible : il est maintenant dans son bunker,

coupé du monde extérieur, baignant dans son microclimat. Il ne mettra le nez dehors que dans 99 jours.

— Bravo, c'est vraiment génial, comme système !

— N'éparpillons pas nos précieuses énergies en vaines querelles.

Bodyguard haussa les épaules avec accablement.

— Vous voyez quelque chose à faire, vous ?

— Oui, répliqua dignement Westmoreless : une proclamation au pays. Et je vais la prononcer de ce pas.

Il s'assit devant l'écran du terminal, vérifia la bonne ordonnance de ses médailles, se racla la gorge, puis appuya sur un bouton.

Son visage apparut sur l'écran, aussitôt retransmis par toutes les chaînes de télévision du pays.

— Yankais, Yankaises, dit-il sur un ton pathétique, l'heure est grave. C'est le général Westmoreless qui vous parle, Westie, votre vieux copain des bons et des mauvais jours, toujours fidèle au poste malgré les jeux stériles des politiciens et les rhumatismes, décidé plus que jamais à offrir sa vieille carcasse à notre chère bannière...

— Il en rajoute un peu, observa objectivement Ben-smith.

— Vieux démagog, lança Bodyguard dans un sursaut.

Imperturbable, le général poursuivit :

— Yankais, Yankaises, à la suite de circonstances indépendantes de ma volonté et trop inextricables pour être contées ici, les Urssiens s'apprêtent à nous expédier leur nec plus ultra en matière d'engins de mort. Nous saurons répliquer à ces infâmes agresseurs et leur damer le pion, faites-moi confiance mais, en attendant, il faut nous planquer et laisser passer l'orage. Donc, dans le calme et la dignité, précipitez-vous dans vos abris spéciaux, les femmes et les enfants d'abord, sans resquille ni passe-droit. Je vous tiendrai au courant de la suite des événements. Bon courage, les enfants, pas de panique, et que Dieu sauve la Yankie !

Tandis que retentissaient les touchants accents d'une vieille ballade de l'Ouest, Westmoreless avala un peu de grenadine au bourbon pour se remettre de ses émotions.

— J'ai été bon ? demanda-t-il à Huberte Langoureuse de la Natte.

— Génial, mon général, lui répondit-elle avec enthousiasme.

— Fayote, grinça Bodyguard.

Westmoreless s'empara d'un casque et s'en coiffa résolument.

— Désormais, messieurs, il ne nous reste plus qu'à filer dare-dare aux abris.

— Autant rester ici, répondit Huberte.

Comme tous fixaient avec stupéfaction l'agente très spéciale, celle-ci expliqua posément :

— Les Urssiens possèdent les plans de tous nos abris. Ils vont les pilonner à foison. Ils ne tiendront pas plus qu'un château de cartes sous un marteau-pilon.

Il y eut un silence de plomb.

Soudain, un coup de gong retentit, qui les fit tous sauter.

Sur l'écran du terminal apparut un petit Japonais à lunettes, engoncé dans une robe de lamé brillant de mille feux.

— Tiens, mais... mais, je le reconnais : c'est le vieil Empereur, dit Bodyguard. Ils le conservent au froid et ne le décryogénisent que dans les grandes circonstances.

Le monarque parla d'une voix un peu saccadée, mais fort majestueuse :

— Moi, empereur du Soleil Levant, je m'adresse aux dirigeants de la Yankie, qui se sont lancés dans une démente et belliqueuse entreprise. Celle-ci s'est retournée contre eux et les voilà bien avancés.

— Il est vraiment au courant de tout, le vieux, murmura Bodyguard.

L'empereur poursuivit :

— Je suis en mesure de leur venir en aide — car grande est la science nippone — en neutralisant les Ursiens, s'ils acceptent mes conditions. Mon pays aura l'exclusivité dans les 9 domaines suivants : les manipulations génétiques, la chimie macromoléculaire, la physique des radiations, celle du laser ainsi que celle du magnétisme, la construction et l'exploitation des véhicules spatiaux, la décoration florale, les safari-photo et enfin, les call-girls.

— Qu'est-ce qu'il raconte, il débloque ! protesta Westmoreless. Les call-girls, et quoi encore ?

Une expression rêveuse passa dans le regard du monarque dégelé.

— Ah, des call-girls revues et corrigées par les traditions du pays du matin calme... des call-girls génétiquement programmées pour respecter le mythe d'Ajazé...

— ... et pratiquer l'espionnage, on connaît la chanson, murmura Bodyguard.

— Voilà : telles sont nos neuf exigences. Vous avez neuf minutes pour accepter, sinon je ne réponds plus de rien et les somptueux paysages de la belle Yankie ressembleront aux steppes arides du Caucase, conclut l'Empereur.

Après diverses images d'estampes aux joyeuses couleurs, l'écran s'éteignit.

Ce fut le silence, profond et insupportable.

Bodyguard avait fermé les yeux. Il fronçait même les paupières, comme s'il voulait fuir dans le sommeil. Quant à Westmoreless, il marchait de long en large sans mot dire, traînant un peu sa jambe artificielle.

— Qu'ils se décident, mais qu'ils se décident donc ! piaffa Bensmith.

Pris par le feu de l'action, il allait les apostropher quand... il se sentit soudain emporté par un souffle puissant.

Tout d'abord, il se crut dans une cathédrale.

Mais nulle odeur d'encens ne flottait, et les hautes colonnes de marbre et de porphyre n'étaient pas ornées de symboles pieux, mais de portraits de moustachus en casquettes, le plastron constellé de valeureux rubans.

Des éclats de rire parvinrent à ses oreilles.

Se guidant au bruit, il marcha rapidement entre les colonnes et, au milieu de l'immense salle, descendit quelques marches qui conduisaient à une sorte de crypte aux murs tapissés de mémoires électroniques.

Au centre, trônait un superbe bureau de style « transition », flanqué de fauteuils Louis XV. Affalés sur ces sièges de style, trois hommes sablaient le champagne.

En l'un d'eux, Bensmith reconnut aussitôt Ivan Denisovitch Sakhaline, qui avait connu son heure de gloire pour avoir ingurgité des blinis en pleine session des Nations-Réunies-pour-Toujours, pendant le discours du délégué yançais. L'homme avait ensuite disparu de la scène politique internationale. Les politico-supputateurs patentés avaient longtemps glosé sur son destin : avait-il été victime d'une purge ou bien était-il bêtement décédé ?

Le ressuscité vida d'un trait sa coupe de champagne de Crimée et la jeta par-dessus son épaule. Elle rebondit sur

le sol dallé avec le bruit mat caractéristique de la matière plastique.

— Ah, dit-il, en s'essuyant la bouche avec satisfaction, enfin une guerre, une bonne petite guerre ! Je dirai même plus : une guerre dans un fauteuil, une vraie promenade de santé !

Ses deux compagnons rirent servilement.

Le premier était un épais nonagénaire en habit de maréchalissime d'un blanc aveuglant, orné de si nombreuses médailles qu'il avait dû les placer les unes sur les autres.

— La guerre, crois-moi, cher camarade secrétaire général clandestin, dit-il, n'est jamais gagnée d'avance.

L'autre larron toussotta.

— Statisticologiquement si, maréchalissime-ministre.

Il était petit et gros, engoncé dans une somptueuse pèlerine de vison, les yeux cachés derrière d'immenses lunettes noires.

Il poursuivit, d'une voix sans timbre :

— L'opération « intox », que j'ai montée de mes propres mains, a été un succès sur toute la ligne. Mon agent « homo », que j'ai formé moi-même, a « retourné » comme une crêpe le statisticologue en chef du Président, et ma « taupe » infiltrée, que j'ai entraînée personnellement, a fait envoyer au terme d'une randomisation-bidon, Bacillus anthracis qui, cette fois, ne nous fera pas plus de mal qu'un direct au foie sur un rhinocéros. C'est grâce à moi...

— On le sait, on le sait, Leonid Stalinovitch Beriasov, l'interrompit le maréchalissime-ministre. Cessez un peu de vous pousser du col. C'est agaçant. D'autant qu'avec vos méthodes, vous privez mes valeureuses troupes des joies d'une bonne invasion. Rien de tel pourtant pour vous cuirasser le caractère. De mon temps...

— Votre temps est révolu, Igor Rostopchine Dourakine, lui lança gaiement le secrétaire général clandestin.

Il faudra ranger vos troupes conventionnelles dans la naphthaline !

— Vous êtes dur avec moi, Ivan Denissovitch Sakhaline, grinça le militaire. L'armée classique et orthodoxe a encore de beaux jours devant elle, j'en suis sûr.

Le chef des services secrets, avec un sourire en coin, attira à lui un terminal sur roulettes artistement orné de dorures façon Louis XV.

— Passons aux choses sérieuses, chers camarades, dit-il. Je randomise notre riposte à ces fantoches de Yankais.

Il promena, d'un air inspiré, ses doigts sur les touches, tel un pianiste virtuose exécutant une valse de Chopin.

— Arme psychologique, lut-il. Nous allons procéder à un immense lavage de cerveau de la population yankaise.

— Comment allez-vous procéder ? interrogea Ben-smith, intrigué.

— Facile, cher ami, facile, je dirai même enfantin. A partir de notre forteresse intercontinentale « Ivan le Terrible », mes hommes vont leur expédier des essaims de petits insectes dont je procède à l'élevage dans les parcs spéciaux de mes services, porteurs du « virus marxistus », dont j'ai personnellement surveillé la culture dans mes labos. Je suis prêt à parier une caisse de caviar de synthèse que, dans neuf mois, nos amis yankais exigeront des soviets partout et auront défenestré leur vieillard sénile de Président pour le remplacer par un pouvoir populaire ! On va rire un brin...

— Et nos glorieuses armées, grogna le maréchalissime-ministre, qu'est-ce qu'elles feront, pendant ce temps-là ? Elles se tourneront les pouces ? Il faut occuper la troupe...

Le secrétaire général clandestin allait vertement le rabrouer quand il dressa l'oreille.

Un bruit de botte résonnait dans l'escalier.

Une femme-soldat, la chapka de fourrure sur la tête et

la kalachnikov en sautoir, fit son apparition et salua les trois hommes.

— Qu'est-ce qui se passe ? aboya le maréchalissime-ministre. J'ai demandé qu'on ne nous dérange sous aucun prétexte, sacrebleu !

Pour toute réponse, la soldate ôta sa chapka, puis sa tunique, puis sa perruque... et un petit homme chauve au visage asiatique d'Ouzbek apparut.

— Je préférerais le premier sexe, regretta Bensmith.

— Lénine, Lénine, balbutia le premier secrétaire clandestin en se signant, te voilà donc revenu parmi nous, petit père Vladimir Ilitch ?

— Agent C.C.C.P. 009, dit le nouveau venu en s'inclinant.

— Je vous présente, lança fièrement le chef des services secrets, le meilleur élément de notre cher K.G.B.G.P.U., l'agent superopérationnel C.C.C.P. 009. Faites votre rapport, mon ami.

Le petit homme se mit au garde-à-vous.

— J'ai fauté à Tokyo avec une biologiste nippone et su, par elle, que les Japs s'étaient infiltrés dans nos labos. Ils ont réussi à procéder à des mutations sur *Bacillus anthracis*. Les anticorps qu'on a distribués sous forme de biscuits vitaminés sont désormais inopérants.

— Sapristi ! s'exclama Leonid Stalinovitch Beriasov.

— Ces anticorps ne sont plus actifs que sur le rhume des foins et encore, précisa l'agent secret.

Le secrétaire général clandestin se prit la tête dans les mains.

— Malédiction... nos glorieuses populations laborieuses vont être la proie de *Bacillus anthracis* yankais nippo-mutatis !

Le maréchalissime-ministre empoigna son sabre et le brandit fièrement.

— Puisque la situation est désespérée et que l'ennemi

nous écrase de ses armes infâmes, sauvons au moins l'honneur et périssons les armes à la main !

— Silence, vieux débris, s'écria le chef des services secrets.

Il se tourna vers le secrétaire général clandestin.

— Ivan Denissovitch Sakhaline, je propose que nous lancions notre flèche de Parthe, ce virus marxistus dont je me flatte d'être le père et...

— Impossible, coupa l'agent C.C.C.P. 009. Les Japs l'ont muté lui aussi. Ils l'ont transformé en « virus capitalistis ». Il donne aux populations l'affreux désir de posséder à outrance des biens de consommation !

Un long silence suivit ces paroles.

Soudain, on entendit un coup de gong.

L'écran du terminal diffusa une image imprévue.

L'empereur du Japon avait changé de toilette, il arbo-rait à présent une tenue de samourai.

— Moi, dit-il, empereur du Soleil levant, je m'adresse aux dirigeants de l'Urssie, qui se sont lancés dans une suicidaire et inepte entreprise guerrière. Vous pensiez être protégés par vos anticorps, mais nous les avons rendus impuissants comme des castrats.

— On le sait, vieux fossile, murmura aigrement le secrétaire général clandestin.

— Taisez-vous et écoutez la suite, dit Bensmith.

— Cependant, poursuivit l'auguste empereur, nous sommes en mesure, dans notre immense bonté, de sauvegarder vos innocentes populations. En effet, nous pouvons à tout instant arroser d'anticorps adaptés au nouveau bacille les habitants des régions visées par les Yankais. Nous le ferons si vous acceptez nos neuf conditions.

Suivit la liste que Bensmith avait déjà entendue au Nonagone, ainsi que la mise en demeure de prendre une décision avant 9 minutes.

Quand le vieux souverain eut disparu de l'écran, les trois dirigeants se regardèrent.

Bensmith, haletant, attendait leur décision.

Le premier secrétaire clandestin se racla la gorge, puis ouvrit la bouche.

Il allait parler, quand Bensmith se sentit de nouveau entraîné au loin.

Il sombrait dans un vide obscur quand un bruit insolite perça l'oppressant silence.

Cela ressemblait... mais oui, à un ronflement humain !

Il réalisa brusquement qu'il se trouvait sur le sofa hydraulique, sous la tente spectacle, et que le ronflement était celui d'un voisin.

Des lettres lumineuses défilèrent en tous sens.

INDÉPENDANTE DE NOTRE VOLONTÉ... UN INCIDENT TECHNIQUE... DÉFAILLANCE PASSAGÈRE DU SYSTÈME HOLOGRAPHIQUE... A PROVOQUÉ UNE PANNE INDÉPENDANTE DE NOTRE VOLONTÉ...

— Non ! s'écria-t-il, épouvanté, tout mais pas ça ! Je vous en supplie, ne me privez pas de la fin !

La ravissante Bunny-ouvreuse aux jambes gainées de bas résille passa près de lui, proposant des sucreries de sa voix enveloppante.

Il se précipita sur elle.

— La fin ! La fin, par pitié ! C'est trop cruel...

Elle tenta de l'apaiser.

— Allons, chéri, ne vous auto-psycho-somatisez pas, un peu de patience : sucez plutôt un bonbon eupho-décontractif...

— Je ne veux pas de votre opium, je veux savoir le dénouement : que s'est-il passé entre la Yankie, le Japon et l'Urssie ?

— Relax. La guerre des Trois n'a pas eu lieu. La Yankie et l'Urssie ont accepté l'ultimatum en 9 points de l'empereur.

— Ouf, neuf fois ouf !

Rassuré, Bensmith fila vers la sortie.

— Hep, hep, chéri ! insista la Bunny en trotinant derrière lui sur ses talons aiguille, vous ne savez pas le fin mot : l'empereur des Japs est retourné à ses glaces éternelles, le premier secrétaire clandestin urssien a fait son retour officiel sur la scène politique internationale...

— Je m'en moque.

— Attendez, attendez, plus extra encore : notre patrie a changé de boss. Le Président étant bloqué dans son bunker, il a fallu le remplacer, of course. On en a désigné un nouveau par sondage express. Il est super ! C'est Edgar Bodyguard, l'homme providentiel !

— Peu me chaut. Adieu, mon petit lapin en sucre.

Il déboucha à l'air libre.

BIP... BIP... BIP...

Dans sa poche, son petit émetteur-récepteur crachotait.

Il le porta à son oreille.

— Bensmith, dit-il, j'écoute.

— Benny ? C'est ta Ruthie. Il faut que tu reviennes immédiatement at home. L'heure est mégagrave, mon pauvre chou.

Ils étaient tous là, les enfants de Ruth nés de ses diverses couches, tous différents et pourtant tous semblables par la dureté de leur regard et leurs tenues parfaitement normalisées : les fonctionnaires moulés dans leurs combinaisons portant leurs grades et titres (trombone de satin, punaise de cristal et autres épingles académiques) et les plus jeunes arborant les coiffures standard androgynes teintées aux couleurs de leurs collèges.

Ils formaient autour de leur mère une vigilante garde prétorienne.

Ruth, d'un geste impérial, invita son concubin à statut privilégié à s'asseoir face à l'aréopage familial.

Il remarqua qu'elle avait le visage parsemé de petites taches brunes.

— Qu'est-ce qui t'arrive, interrogea-t-il, tu souffres d'une intoxic alimentaire ?

Elle eut un sourire las.

— Mon pauvre Benny, toujours en retard d'une guerre... Tu devrais savoir que le bronzage à pois, à travers un filtre spécial à petits trous, est le must en matière de look ! Mais passons. Ta M.A.M.A. m'a informée que tu es atteint du mal global.

— C'est ce que j'essayais de te dire avant que tu t'envoles pour tes indispensables vacances.

— On m'a transmis également un rapport des docteurs Schierfeld et Kuhblumenling, enfin, quelque chose dans ce genre-là, selon lequel tu aurais refusé de te faire opérer ?

— Oui, puisque, selon leur diagnostic quantitatif, je n'étais pas opérable. Avoue qu'il y a de quoi devenir schizo ! J'ai brisé le cercle vicieux et pris la tangente.

L'un des fils fonctionnaires intervint.

— Papa par procuration, dit-il gravement, vous avez commis une lourde faute. C'est là une conduite asociale.

— Où irions-nous, renchérit l'une de ses sœurs universitaires, si tout le monde ne pensait égoïstement qu'à son ego ! Vous êtes passible du Haut Comité de Répression des Activités antisociales du sénateur MacCarton. Ça vous pend au nez !

Ruth se tordit les mains.

— Ce serait la honte, l'opprobre sur toute notre noble et chère famille !

— Horreur ! s'écrièrent à l'unisson les rejetons, nous en pâtirions tous, on nous montrerait du doigt !

Bensmith les toisa.

— Hideuse petite horde ! lança-t-il. Je vous ai tous nourris de mon labeur tels des serpents dans mon sein...

— Pas de pathos, papa ! scanda une collégienne.

Ruth agita une petite sonnette pour rétablir le silence.

— Du calme, dit-elle, du calme et de la dignité. Notre conseil de famille doit conserver sa sérénité olympienne. Nous allons délibérer.

Aussitôt, petits et grands se pressèrent autour de leur mère, en une mêlée hermétique. Des chuchotements s'en élevèrent, que Bensmith ne chercha même pas à déchiffrer tant ce manège l'indifférait.

Puis le pack se défit et chacun reprit sa place comme sur une photo de groupe.

Ruth agita de nouveau sa petite sonnette, bien que le silence fût total. Cela fit sourire Bensmith. C'était une manie qu'elle avait prise dans les conseils d'administration qu'elle présidait...

— Mon cher Benny, prononça-t-elle d'une voix solennelle, ta concubine légale et ses enfants, après avoir pesé et soupesé le pour et le contre, ont décidé, pour le bien de tous, de te proposer le marché suivant : ou bien tu rachètes ta conduite scandaleusement asociale en te présentant spontanément au C. 9 pour y subir l'opération prévue par les instances doctorales responsables...

— Jamais !

— ... ou bien tu reprends ta liberté, et nous la nôtre.

— C'est-à-dire ?

— Cher père par procuration, intervint l'un des fils fonctionnaires, cela signifie que vous cessez, socialement, moralement, civilement, administrativement et financièrement, d'être concubin, papa et patron.

— J'ai compris : vous me jetez comme un déchet !

— Disons plutôt comme un déchu.

Bensmith s'adressa à Ruth.

— Toi aussi, ma concubine, toi avec qui j'ai eu ces moments de bonheur partagé, tu serais donc consentante ?

Elle détourna les yeux.

— Il le faut, Benny. Je suis la proie d'un violent conflit

intérieur, je dirai même, comme les Français, cornélien, mais je pense avant tout à mes enfants, qui doivent faire leur vie. Et puis...

— Parle, je t'écoute.

— Depuis quelque temps, tu n'es plus tout à fait le même et pas tout à fait un autre. Je ne te reconnais pas complètement. J'ai peur que le sancerre clandestin, distillé goutte à goutte comme un poison dans ton organisme ne t'ait diminué, et je ne veux pas continuer ma vie avec un être asocial. Comprends-moi, dear, c'est trop risqué. J'ai droit à ma part de bonheur...

— Une méga part, chère gourmande !

Son visage tavelé, impavide, Ruth agita de nouveau sa petite sonnette.

Un jeune homme en combinaison noire, un registre noir sous le bras, surgit de la salle de bains.

— Nous allons mettre tout ceci noir sur blanc, dit-il d'une voix caverneuse.

— D'où sort-il, ce croque-mort ? s'informa Bensmith.

L'autre se plia cérémonieusement en deux.

— Je me présente : Rip van Winkle Junior, du cabinet Rip van Winkle and Co.

— Officiez, dit Ruth.

Il sortit une feuille qu'il lut rapidement en avalant un mot sur deux.

— Devant nous, Rip van Winkle Junior, notaire, le sieur Bensmith, sain de corps et d'esprit, a décidé de léguer toutes ses actions de la société « Cuirasses pour les masses » à sa chère et dévouée concubine Ruth, ici présente, ainsi qu'à icelle, tous ses biens sous le soleil et à l'ombre des chambres fortes, en Yankie et ailleurs, en cash ou en espèces, en mégadollars ou autres monnaies, sous réserve de conserver par-devers lui, un mini-pécule minimum pro vita per diem de 9 % desdites sommes. D'autre part, le sieur Bensmith dit renoncer à tous ses droits, concubinaux, familiaux et autres.

— Bien concocté, apprécia Bensmith : me voilà aussi nu qu'à mon premier jour, à l'exception de cette feuille de vigne de 9 %.

— C'est ça ou le bistouri, le menaça l'une des collègues.

Le notaire tendit le papier à notre héros.

— Pour paraphe et ampliation, S.V.P., mister Bensmith.

— Je désire ajouter un post-scriptum post-mortem.
Ruth et consorts sursautèrent.

— De quoi ? De quoi ? Qu'est-ce qu'il veut encore ?

Pour la première fois depuis longtemps, Bensmith s'amusait enfin.

— C'est ça, dit-il, ou la commission MacCarton et la honte sur toute la famille !

— Odieux chantage, se lamenta Ruth, je n'aurais jamais cru ça de toi...

— Madame, laissez-le causer, intercèda le tabellion.

Bensmith dicta ses conditions :

— J'exige, si je meurs dans les neuf mois, que ma douce concubine prenne en charge mes obsèques. Je veux être civilement enterré dans le cimetière d'El Baraka, entre Zuydcote et Mers-el-Kébir. Mon corps sera transporté de l'aéroport à ma tombe dans une voiture à âne. Ni pleurs ni couronnes. Qu'on place ma dépouille à même la terre nourricière et que, sur ma tombe, on inscrive : « Néant. »

— Il déraille, lança quelqu'un.

— Il barjotte, renchérit un autre.

Ruth adressa un signe d'acquiescement au notaire, qui s'empressa d'ajouter le codicille réclamé. Puis il présenta le document à Bensmith.

D'un geste prompt, celui-ci parapha.

Et soudain, il se sentit plus léger.

La Belgique l'attendait.

— Allô ? Allô ?

La fichue machine refusait de fonctionner malgré les piécettes dont il l'avait gorgée.

Agacé, il appuya au petit bonheur sur les boutons... et se vit octroyer une part de frites, un béret basque... pour ensuite recevoir, en plein visage, un jet de parfum.

La dernière touche fut la bonne.

Il entendit quelques mesures du Requiem à Louis XVI de Cherubini, puis une voix féminine susurra :

— Ici le Carcinol Instituut, parlez.

— Je m'appelle Bensmith. Je suis atteint du mal global stade IX et, comme je ne veux pas être soigné par randomisation, je suis venu en cette libre Belgique vous demander secours. Quand pouvez-vous me recevoir ?

— A neuf heures.

— D'accord, j'accours.

— Au revoir, monsieur Benwesson.

— Smith.

— Benwessonsmith.

Le petit homme raccrocha sans insister, son expérience yankaise lui ayant enseigné que les robots ont toujours le dernier mot.

Il sortit de la cabine téléphonique et gagna la terrasse de l'établissement où il emplit un bock de gueuse mous-

seuse et synthétique au distributeur individuel fixé à sa table.

La vue de la blonde boisson le rendit nostalgique. A *L'Alsace à Paris*, place Saint-André-des-Arts, en 1968, que de « formidables » il avait vidés en compagnie de Jeanne-Jacqueline, Lazare et Pierre, dans l'ardeur de leurs discussions chamboulatrices !

Des cris attirèrent son attention.

Sur la place, des hommes déterminés et rougeauds échangeaient insultes et horions.

— A quoi jouent-ils ? demanda Bensmith à son voisin, un géant à la moustache rousse qui ingurgitait à une vitesse impressionnante des moules chocolatées.

— Mais c'est sérieux, monsieur, protesta l'homme, d'une voix de chantre. C'est le grand drame, savez-vous ?

— Quel grand drame ?

Le moustachu eut un haut-le-corps offusqué.

— Quoi ? Mais la querelle linguistique, voyons, monsieur !

— Permettez-moi de sourire. Une bagarre n'est pas la guerre...

— Qui sait ?

Une lueur étrange passa dans le regard du consommateur de moules.

— Nous sommes des géants économiques et des nains politiques. Au lieu de reconnaître notre supériorité, les autres pays ne songent qu'à se gausser de nous. Mais attention, les choses changent : le succès nippon nous a donné quelques idées, à nous, Flamands. Nous aussi, nous avons besoin d'espace vital, nous, les Japonais de l'Europe.

Il se pencha vers Bensmith.

— Quand la Flandre se réveillera, le monde tremblera.

— Je n'en doute pas une seconde, cher monsieur, dit Bensmith.

Il quitta précipitamment la terrasse, car il n'était pas venu là pour écouter des discours belliqueux.

Apercevant une soucoupe gyroscopique en stationnement, ornée d'une grande croix rose, il s'y engouffra.

Le véhicule était bondé, et il trouva difficilement une place parmi les passagers.

— Combien de stations avant le Carcinol Instituut ? demanda-t-il au manipulateur de manettes, un joyeux drille dont la trogne enluminée dénonçait un amateur de boissons fortes.

— Aucune idée, répondit le préposé en actionnant les commandes. Mais ne vous en faites pas, on y arrivera bien.

L'appareil démarra en trombe, projetant les passagers les uns sur les autres, et prit rapidement de la hauteur.

— Tout ça, poursuivit le conducteur, c'est de la faute à ces satanés Flamands ! Ils ont programmé des robots pour qu'ils peinturlurent leurs slogans favorables à l'Euroflandre sur les soucoupes sanitaires, à l'heure des arrêts réguliers. Alors maintenant, chaque matin, on randomise : un ordinateur tire au sort l'itinéraire...

— Malédiction !

— Ça, vous pouvez le dire. L'autre fois, j'ai embarqué un type que sa femme avait gavé de poison, parce qu'il l'empêchait de voir son feuilleton favori, *La Dynastie de Dallas*. L'Urgence Instituut a été tiré en dernier ce jour-là. Résultat des courses : j'ai livré ce pauvre homme les pieds devant. Il est passé directement en chambre froide !

L'appareil vint se coller comme une ventouse contre un bâtiment.

— Sex Instituut ! annonça joyeusement le pilote.

Des passagers descendirent en grand nombre.

— L'endroit semble très fréquenté, observa Bensmith.

L'homme leva les bras au ciel, tandis que l'appareil reprenait de l'altitude.

— Ça, des handicapés sexuels de tous poils, ça ne

manque pas ! Faut dire qu'on a mis au point des trucs épatants, là-dedans, comme ce pacemaker prostatique qui permet à l'homme d'être maxi-viril. L'ennui, c'est que ses électrodes sont commandées par signal radio, et que quand il y a des parasites... Ce qu'il y a de fort aussi, ce sont les sex-robots et robotes anti-inhibition, vous devriez essayer ça, vous m'en diriez des nouvelles ! On s'y croirait... Remarquez, ça pose aussi des problèmes : il y a pas mal de gens qui les préfèrent à leurs conjoints, et ça provoque des divorces en cascades ! Comme quoi le bonheur, ça ne rend pas toujours les gens heureux !

La soucoupe gyroscopique se colla contre un autre bâtiment.

— Ici, dit le pilote, c'est le Social Instituut, pour ceux qui ne savent pas s'adapter à la vie en société.

Il cligna de l'œil.

— Moi, je m'y suis très bien adapté : je carbure au schnaps.

Bensmith remarqua que les passagers qui entraient dans le bâtiment étaient menottés et escortés de gendarmes en bicornes.

— On ne pénètre pas de plein gré dans cet hôpital, à ce qu'il semble, remarqua-t-il.

— Ouais. C'est réservé à tous ceux qui sont condamnés par les tribunaux sociaux pour conduite hyper-individualiste. Par exemple, ceux qui refusent de donner leur obole aux quêtes nationales facultatives, ou de choisir le bulletin de vote officiel dans les consultations socio-électorales — enfin, vous voyez le genre. On les stérilise pour qu'ils ne fassent pas de petits asociaux, et pourtant, chose curieuse, leur nombre reste constant. Aucun calculateur électronique n'est parvenu à comprendre pourquoi. Actuellement, les autorités essaient un nouveau truc : une cure de réflexe social conditionné. Il paraît que les résultats sont très encourageants : les premiers traités sont tous entrés dans la gendarmerie.

Nouvel arrêt.

Cette fois, ce furent des enfants qui descendirent.

— De quoi souffrent-ils, ces chérubins ? questionna Bensmith.

— Ils n'ont pas un Q.I.M.M. suffisant.

— Un quoi ?

— Un quotient intellectuel mathématique minimal.

On les soumet à des manipulations génétiques.

— Pour les guérir ?

— Non, pour l'avancement de la science et l'amélioration de la race humaine, comme ils disent. On leur greffe des gènes d'animaux pour tenter de leur transmettre par exemple la force du cheval, la souplesse de la lionne ou la fidélité du chien, ou encore des chromosomes d'adelfophages, pour leur donner l'envie de se dévorer entre eux. Si ça marche, on étendra ça aux vieillards. Façon astucieuse de résoudre le problème de la surpopulation, non ? Ils en ont de l'imagination, nos savants !

— Mais c'est honteux !

— Un petit coup de schnaps ? Ça fera passer...

— Non, merci.

Le pilote désigna un autre immeuble.

— Ici aussi, ils trafiquent les gènes, mais pas sur les gens. Ils ont créé la pomate.

— La... quoi ?

— Un croisement entre la pomme de terre et la tomate. Comme ça pousse sur les branches, ça fatigue moins les reins des agriculteurs. J'en ai mangé. C'est pas trop mauvais, surtout en frites. Tiens, le Carcinol Institut, vous voilà rendu !

Bensmith fut surpris de constater que l'appareil se ventousa non pas contre une haute tour, mais contre un simple pavillon de meulière.

Une très grosse femme noire, ornée d'un badge « hôtesse en chef », le reçut très aimablement.

— Les docteurs siègent en synode, lui annonça-t-elle, avec une pointe d'accent zaïrois.

— En quoi ?

— En synode : ils ne consultent qu'en synode pluridisciplinaire.

Elle l'accompagna dans une cave profonde.

Dans un bureau orné de quelques toiles d'araignées, un grand homme aux cheveux blonds coupés en brosse et à la rigide tenue d'officier de santé allait et venait devant un petit aréopage en uniforme.

A la vue de Bensmith, il se figea au garde-à-vous.

— Super-intendant-major du Carcinol Instituut, se présenta-t-il. Vous me voyez confus de vous recevoir dans ce bunker désespérant, mais après la prétendue disparition du cancer avancée par les Yankais — dont il est bien connu qu'ils manipulent les statistiques — on nous a honteusement chassés de notre tour devenu le Sida Instituut pour nous exiler dans ce trou à rats. Je vous présente le synode « cancer » : le photographe, mon fils, le radiologue, ma fille, le chirurgien, mon gendre, le médecin, mon neveu, les neuf statisticologues enfin, dont un collègue flamand, spécialisé dans le calcul des absents.

— Qui est absent ?

— Les malades, hélas...

— Mais en ce cas... que faites-vous ici ?

— D'abord, nous ne sommes pas convaincus que le cancer ait disparu. En Belgique, nous sommes prudents et même méfiants. Ensuite, tout laisse à penser qu'il va revenir, tel le temps du muguet... La preuve : vous. Rien ne permet d'affirmer que vous n'ayez pas le cancer.

— Vous allez le dépister et, si j'en suis atteint, le traiter ?

Le super-intendant-major leva ses bras galonnés au ciel.

— Comme vous y allez ! Dans notre chère tour, nous avons neuf étages d'instruments et de machines. Pas

moyen de les déployer ici... nous sommes ligotés, ligaturés même, mon pauvre ami !

— Ah... Et le mal global ?

— Il n'est pas de notre ressort. Voyez donc au Spiritol Instituut, à gauche en sortant.

Bensmith s'y rendit d'un pas avide.

Ce qui le frappa tout d'abord, ce fut l'atmosphère.

Au cours de sa vie de patient, il avait fréquenté des hôpitaux de toutes sortes, grands et petits, civils et militaires, en Europe et en Yankie. Dans tous régnait un certain affairément.

Rien de tel ici.

Au son exotique et majestueux d'un gong qu'actionnait à intervalles réguliers une machinerie de Tinguely, des robots et robotes en tuniques safran pilotaient avec habileté, entre les colonnes d'un vaste hall style bouddhique, des pousse-pousse d'osier où étaient assis consultants et malades. Les passagers affichaient une expression reposée et calme, quasi béate.

L'un des moinillons-taximen se précipita vers notre héros et l'embarqua sur son véhicule.

Après un parcours brodé d'arabesques, il le déposa devant le point de dispatchage — une large pierre calcaire ellipsoïde derrière laquelle officiait un vénérable tondu au front orné d'une couronne de fleurs (de plastique).

— Bienvenue au Spiritol Instituut, le temple de la thérapie cérébrale et originelle, dit-il d'une voix de miel.

— Salut. Je m'appelle Bensmith et je suis atteint du

mal global. Est-ce que vous pouvez faire quelque chose pour...

Le préposé leva sa main décharnée.

— Ami profane, appelle-moi frère et dis-moi tu.

— Si ça peut te faire plaisir, mais ce n'est pas cela qui me...

— Si, frère. La communion des âmes est la première des voies qui mènent au nirvanâ.

— Minute, minute, je ne suis pas venu pour ça, mais pour me faire soigner.

Le dispatcheur eut un sourire bienveillant.

— Ami profane, lave-toi de cette approche matérialiste et obscurantiste occidentale de ton mal. Avant de te préoccuper de ton corps, as-tu pensé à ton esprit ? Songes-tu à ton karmâ ?

— Ma foi non, j'ai autre chose en tête en ce moment — d'ailleurs je ne sais pas ce que c'est.

L'homme eut un petit rire.

— Tu as la brutale naïveté de l'être non encore dépravé par les miasmes de la civilisation qu'empoisonne la technologie corruptrice. C'est bon signe.

Il pianota sur un ordinateur où des pétales d'hibiscus étaient joliment peints, puis fit signe à un convoyeur safran de s'approcher.

— Nous allons te faire découvrir les vertus de la thérapie spirituelle.

— Ma foi, pourquoi pas, répondit Bensmith en prenant place sur le pousse-pousse. Si ça peut me guérir...

Il fut d'abord conduit dans une grande salle où s'alignaient des baignoires.

Successivement, on le plongea dans des décoctions de racines de ginseng, de mauves, d'orlets verts, de gelée royale, de germe d'orge perlée. Toutes ces substances étaient-elles naturelles ? Bensmith n'en aurait pas mis sa main au feu, mais il se laissa tremper et retremper.

Puis il fut placé dans une étuve où son corps ruisselant

subit la méthodique flagellation de robots bonzesses maniant avec énergie la branche de genêt.

Il fut ensuite remis aux mains d'une puissante thérapeute aux habits de druidesse, qui le fit s'étendre sur une couche de galets gris avec des gestes maternels.

— Quelle est la suite des festivités, madame ? questionna notre héros, à qui le début du traitement était loin de déplaire.

— Nous allons interroger les forces qui te meuvent.

La prêtresse lui saupoudra le corps de limaille de fer.

— Détecter l'infra et le super, poursuivit-elle, le négatif et le positif, le yin et le yang.

— Ah bon, vous allez me soigner à l'électricité ?

— Te soigner, non. T'introscoper, oui.

Elle lui appliqua des électrodes sur les doigts des mains et des pieds, et les brancha à un générateur.

— Ça me rappelle de mauvais souvenirs de jeunesse, dit-il en songeant à la lointaine guéguerre pacificatrice.

La druidesse ne releva pas le propos. Elle promenait une loupe sur son corps, pour étudier les lignes de force que dessinait la limaille de fer.

— Tu es multiple, dit-elle enfin.

— Sapristi ! C'est bien ou mal ?

— Ni l'un ni l'autre, c'est autre.

— Mais encore ?

La druidesse trépigna.

— Tous les mêmes ! Ils veulent tout savoir, tout de suite, sans attendre la fin du circuit ! Si ça continue, je sens que je vais disjoncter.

— Pardon, madame, dit le petit homme, surpris par cette brusque tension.

Il se leva précipitamment et rejoignit son pousse-pousse.

L'infatigable coolie cybernétique le conduisit dans une grande pièce ronde dont le sol en mosaïque et le mur étaient ornés de signes cabalistiques.

Un homme vêtu d'une grande robe blanche et coiffé d'une haute toque s'avança vers Bensmith en remuant ses bras comme des ailes.

— Frère, dit-il, nous allons tourner pour figurer le tourbillon de tout ce qui se meut, de l'atome à la planète.

— Euh, euh... vous croyez que je vais pouvoir faire ça ? Je n'ai jamais su danser la valse.

— Tu y parviendras, frère, si, auparavant, tu sais faire le vide en toi. Ne sois plus que les fibres de ton corps.

Une musique lancinante s'éleva.

Aussitôt, le derviche tourneur tourna.

Bensmith, pataud, l'imita timidement.

Mais peu à peu, une sorte de frénésie le prit.

Il tournoya de plus en plus vite, comme une toupie. Les murs défilèrent... il se sentait planer... il en cria de plaisir.

Puis, tout s'accéléra.

Un voile rouge flotta devant ses yeux.

Il tomba comme une masse sur le sol.

— Ne bouge pas, recommanda le derviche.

Peu à peu, notre héros sentit ses esprits lui revenir.

— Regarde, dit son initiateur : ton bras droit indique la direction de La Mecque, ton bras gauche celle de Rome, et ta jambe droite est pointée vers le mur des Lamentations.

— J'ai l'impression d'être une rose des vents. Et ma jambe gauche ?

— Elle se trouve dans l'univers du doute. Tu n'as pas fait ton unité.

Bensmith se releva, songeur.

— Pardi, dit-il, puisque je suis multiple. Mais lequel de mes êtres est malade ?

— Peut-être tout vient-il de la neuvième partie de toi, siège de ta non-unité. Pour la cerner, il faut te confronter à ta propre non-existence. Viens.

Bensmith suivit le derviche dans une petite pièce au

centre de laquelle trônait un cercueil de bois verni à poignées plaquées or. L'intérieur était capitonné de satin rubis.

— Prends place, dit le derviche.

Notre patient, après une légère et bien compréhensible hésitation, obtempéra et s'étendit.

— Je vais t'enfermer là, quelques minutes, lui dit son guide. Tu vas pouvoir te confronter à ta non-existence.

— Okay, monsieur. On marche comme ça.

Bensmith s'allongea. On plaça des électrodes sur son crâne pour suivre ses ondes alpha. Il vit le couvercle envahir son champ de vision, puis ce fut l'obscurité.

Neuf minutes, se força-t-il à penser, ce n'est pas long. Essayons de nous détendre, de nous reposer, mon non-être et moi.

Mais des pensées trop diverses et contradictoires virevoltaient dans sa tête... et puis, il y avait un craquement intermittent et régulier qui le faisait frissonner.

Il est en train de visser le couvercle pour de bon, l'animal ! songea-t-il.

Il fut pris de panique.

Un reste d'amour-propre l'empêcha de frapper au couvercle.

Il allait hurler quand la lumière le fit cligner des yeux.

Aussitôt, il se redressa, comme un diable sortant de sa boîte.

— Alors ? questionna le derviche. C'était comment ?

Bensmith essuya son front en sueur.

— Funèbre. Qu'est-ce que c'était que ces grincements ?

Le derviche hocha la tête d'un air entendu.

— Le bruit de ta mort. C'est bien ce que je pensais : tes ondes alpha ne se sont pas aplaties. Tu es atteint de thanatophobie. Pour le vulgaire, cela s'appelle la peur de la mort.

— Ça me paraît une affection très partagée.

— Oui, mais infiniment stressante chez certains sujets un peu fragiles. Ne t'en fais pas, ça se soigne. Je vais te traiter.

Le derviche sortit des plis de sa robe une petite boîte en fer-blanc.

Il saisit à l'intérieur une seringue emplies d'un liquide violacé.

— Avec ça, tes relations avec la grande faucheuse cesseront d'être conflictuelles pour devenir fraternelles.

Il pistonna prestement le liquide dans la fesse de notre héros.

— En traitement d'accompagnement, rien n'est mieux que de faire maintenant l'acquisition de ton propre cercueil, recommanda-t-il, comme certains moines des temps reculés qui s'habituèrent à l'idée de leur propre mort en dormant chaque nuit entre quatre planches. C'est un exercice que je te recommande chaudement.

Bensmith se gratta la tête.

— Pourquoi non ? Au point où j'en suis...

— Tu peux te rhabiller, ami, c'est terminé.

L'homme de l'art frappa dans ses mains.

Aussitôt apparut un pousse-pousse. Les habits de son patient y étaient posés, soigneusement pliés.

Il les enfila en toute hâte et monta à bord du véhicule.

— Pour l'achat dont je viens de te parler, dit le derviche, je te conseille la maison Torniol et fils. C'est un établissement sérieux, situé à neuf blocs. Ils te feront des prix si tu te recommandes de moi — je m'appelle Tin-tin Brussels. Au revoir, ami, j'ai été très heureux de pouvoir t'aider dans ton auto-recherche.

Bensmith agita le bras comme un chef d'État en visite — mais sans conviction — tandis que s'ébranlait son pousse-pousse.

— Monsieur désire ?

L'homme qui s'inclinait dévotement devant Bensmith était vêtu d'un costume noir de coupe désuète aussi lustré qu'élimé.

— Je voudrais un cercueil, dit le petit homme.

Le vendeur se fendit d'un sourire pincé.

— Mon Dieu, c'est un peu court, jeune homme... un cercueil ? Mais encore ? Nous en avons de toutes sortes et de tous modèles, nous sommes les plus opérationnels à neuf lieues à la ronde !

Bensmith haussa les épaules.

— Eh bien, je voudrais un cercueil... banal et orthodoxe.

— C'est pour offrir ?

— Non, à usage personnel.

Le vendeur se recula, jaugea Bensmith.

— D'après vos vêtements et votre accent, dit-il, vous venez sans doute de Yankie ?

— Exact.

— Alors, il vous faut quelque chose de techniquement « up to date », un haut de gamme super-opérationnel. Je viens de recevoir justement le modèle « doux espoirs », avec téléphone et ouverture à distance, très pratique en cas de catalepsie que les docteurs auraient un peu trop hâtivement assimilée à la mort : une personne de confiance détient la télécommande et, dès votre réveil, vous lui téléphonez, si bien qu'elle peut aussitôt vous libérer. Étonnant, non ?

— Euh... pas mal, oui.

— Nous l'avons en plusieurs formes possibles : le chien de fusil pour les militaires, le Magritte dans lequel on peut rester assis, pour les amateurs d'art ou les insomniaques et, enfin, pour ceux qui n'ont pas eu le temps de

régler leurs problèmes à la mère, le cercueil en forme de matrice !

— Pour moi, une simple boîte parallélépipédique suffira.

— Sancta simplicitas ! Vous avez bien raison, le chic est toujours dépouillé. A qui devons-nous adresser l'appareil d'ouverture à distance ?

Bensmith réfléchit.

Il ne voyait personne. Ruth ? Sûrement pas. Elle ferait semblant de ne pas entendre. Ses enfants ? Encore moins.

Au fond, ses seuls amis avaient été Pierre et Lazare, son seul amour, Jeanne-Jacqueline, et il ne savait même pas où ils se trouvaient.

— Mettez l'appareil dans une bouteille et la bouteille à la mer, dit-il.

— Drôle d'idée. Où dois-je faire livrer le cercueil ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas d'adresse, je suis sans domicile fixe.

— Dans ce cas, nous allons le placer dans notre garde-cercueils, en position d'attente. Dès que vous en aurez l'usage, il vous sera livré dans les 9 heures.

— Et si je suis à l'autre bout du monde ?

— Ne vous inquiétez pas, cher monsieur, nous avons un réseau international inter-cercueil très performant ! Voulez-vous passer à la caisse, S.V.P. ? C'est 99 999 méga-dollars belges.

— Je viens de la part de Tin-tin Brussels.

— Alors ce sera 9 999 seulement.

Écrasé par tant de compétence commerciale, Bensmith prit congé.

Dans la rue, c'était la cohue de l'après-boulot. Les gens passaient, affairés, leur petit paquet de soja-frites à la main, l'œil rivé sur leur écran-poignet-télé qui diffusait un feuilleton palpitant. Quelques-uns se bousculaient, mais la plupart avaient acquis un 9^e sens

radarique qui les faisait naviguer sans heurter les autres passants.

Bensmith se sentit fort las. Cette emplette l'avait amené à prendre conscience de sa solitude. Et maintenant, le stress le submergeait.

D'un pas d'automate, il revint au Spiritol Instituut et entra dans le grand hall à colonnes.

Quand le derviche vint le rejoindre, il avait la mine défaite et un œil au beurre noir.

— J'ai eu un petit problème, expliqua Tin-tin Brussels : un client qui vivait mal son éro-thanatophobie.

— Moi aussi, dit Bensmith, je ne me sens pas bien, et...

— J'en ai ras le bol ! poursuivit le derviche, sans l'écouter. D'ailleurs, j'ai demandé de changer de service. Je veux être affecté aux bains et douches, c'est tout de même préférable pour mon équilibre psychique, ou alors je deviens maboul !

— A propos d'équilibre psychique, je vous signale que le mien ne va pas très fort.

Le derviche daigna prêter attention à son client.

— Ma foi oui, c'est vrai, convint-il, tu n'as pas l'air d'avoir la frite.

— Non. Je craque. La vie n'a plus d'attraits pour moi.

— Allons, allons, reprends-toi, fortifie-toi, consolide-toi !

— Inutile. Rien ne me rattache à rien. A quoi bon lutter ? Personne ne m'aime.

Le derviche soupira.

— Je vais essayer d'arranger ça, sinon on laissera le grand sommeil s'emparer de toi — après tout, c'est peut-être la meilleure solution. Suis-moi.

Bensmith emboîta sagement le pas à son thérapeute,

qui le conduisit dans une pièce ronde où s'ouvraient plusieurs portes.

— Ici, dit le derviche, commence le domaine de la métaphysique. Tu vas voir, il y a là de quoi résoudre tes problèmes en deux coups les gros. Allez, haut les cœurs !

Bensmith, après le départ de son compagnon, resta prostré quelques instants. Puis il ouvrit la première porte.

Elle donnait sur une petite chapelle sulpicienne où des statues de la Vierge et des saints se pâmaient en regardant les cieux.

Un prêtre, suprêmement élégant dans sa soutane verte à petits boutons, s'avança et lui sourit d'un air affable.

— Rejoins-nous, brebis parmi les brebis, dit-il. Le Seigneur est ton berger.

— C'est bien possible, dit Bensmith, conciliant, mais le troupeau me fait un peu peur, je n'ai pas l'instinct grégaire.

Il referma la porte et ouvrit la suivante.

Elle donnait sur la cour d'une mosquée. Un imam à la barbe vénérable était assis à côté d'un bassin.

Il fit signe à Bensmith de s'approcher.

— Ote tes chaussures et viens embrasser la vraie foi. Il n'est de Dieu qu'Allah, et Mohamed est son prophète. Tu es des nôtres...

— Faut voir. Je m'interroge.

De nouveau, il referma la porte.

La troisième issue, comme il le pressentait, lui dévoila l'intérieur d'une synagogue.

— Shalom, dit un rabbin à payess rousses. Entre, un renseignement ne coûte rien.

— Mais quelquefois, il entraîne loin. Je préfère réfléchir.

Bensmith, la porte refermée, resta songeur. Comment choisir entre ces religions ? Outre leur cousinage, elles présentaient toutes des avantages et des inconvénients.

Il en était à ce stade de sa réflexion quand une voix se fit entendre.

— Alors, ami, tu te décides ? s'impatienta le derviche. Je dois reprendre mon service dans 9 minutes, et il faut que ton cas soit réglé. Laquelle de ces religions t'agrée ?

— Aucune. Je ne pense pas qu'elles constituent une solution pour moi. A dire vrai, tout cela me donnerait l'envie de me suicider !

— Dans ce cas, je t'envoie où tu recevras toute satisfaction, à l'étage shintoïste, décida le derviche, en lui ouvrant la porte d'un ascenseur.

A l'arrivée, Bensmith eut une heureuse surprise : une fragile Japonaise en kimono traditionnel l'attendait.

Après l'avoir salué, front au plancher, elle lui prit la main et l'entraîna dans une petite pièce aux murs nus. Sur le sol recouvert de nattes de paille de riz, était disposé un grand tissu soyeux. Aux neuf coins de la pièce brûlaient des encens.

La belle Orientale pria Bensmith de s'asseoir en tailleur. Il obéit, ses jointures craquant un peu. La délicate splendeur de son hôtesse le rendait docile.

— Qui es-tu, petite perle de l'Orient ? demanda notre héros, dont le stress se dissipait comme la brume du matin aux premiers rayons du soleil.

— Mon nom est Midori Suzuki, professeur de michimisme. Détendez-vous, noble étranger, faites le vide en vous. Je serai votre servante au cours du grand voyage.

Elle se plaça derrière son hôte et lui massa délicatement les épaules.

Le grand voyage ? Quel grand voyage ? s'interrogea Bensmith, qui se sentait envahi d'une douce et bienfaisante chaleur.

Midori Suzuki claqua dans ses mains, et un jeune bonze shintoïste entra, portant comme une offrande un long sabre d'acier étincelant, posé sur un coussin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? questionna Bensmith.

— Noble étranger, nous allons vous enseigner les phases magiques et rituelles du *suppuku*, selon le rite si bien illustré par notre grand maître *Mishima*.

Bensmith se leva, affolé.

— Quoi ? Je dois me faire... *hara-kiri* ?

— Mais oui, répondit-elle en souriant.

Plusieurs officiants s'avancèrent à petits pas inexorables vers le petit homme.

Celui-ci chercha désespérément une issue.

L'accès à la porte étant coupé, il fallait trouver quelque chose... et vite !

Apercevant une bouche d'aération, il en arracha la grille avec une force décuplée par la peur et se précipita, la tête la première, dans le trou obscur.

La pente naturelle de la tuyauterie lui fit prendre de la vitesse et, après une glissade qui lui sembla interminable, il fut éjecté dans une grande pièce inondée de lumière.

Un homme presque chauve mais aux cheveux survivants coupés en brosse et teints en rouge, portant une si riche moustache qu'on l'aurait cru barbu, se balançait doucement dans un hamac au son d'une musique *reggae*.

Il tourna lentement la tête à son entrée intempestive...

... et Bensmith ressentit l'une des plus grandes émotions de sa vie.

Cet homme, drapé dans un sari bariolé, qui le regardait fixement, cet homme... mais c'était Lazare son vieux copain Lazare des jours heureux de Mai 68, le sporadique chercheur en éro-thanatologie, prêchant l'introuvable alliance entre la gauche et le gauchisme, le tribun de Saint-Germain-des-Prés !

— Mais c'est toi, vieille canaille ! s'écria Bensmith.

Le passager du hamac sauta précipitamment sur le sol et le toisa, les yeux étincelants et la mine altière.

— Qu'est-ce que c'est que ces façons d'entrer comme ça chez les gens ? Si vous êtes mécontent des services du Spiritol, adressez-vous au bureau spécialisé, et sur un autre ton, s'il vous plaît ! Un pas de plus et j'appelle mes gens !

Bensmith se mit à rire bruyamment, surexcité par cette rencontre extraordinaire.

— Ma vieille noix... ma vieille noix... tu ne me reconnais donc pas ? Il est vrai que j'ai dû changer pas mal, avec les années. Toi aussi, d'ailleurs, tu as épaissi...

— Ah, ça, monsieur, je ne vous permets pas ! Savez-vous à qui vous avez affaire ? Je suis le Président-Directeur Général en personne. Un peu de respect, ou gare à vos abattis !

Bensmith s'approcha de la baie vitrée qui donnait sur la ville pour mettre son visage en pleine lumière.

— Mais regarde-moi bien, nom d'un chien, au lieu de monter sur tes grands ergots : c'est moi, Ben Smicha !

Pendant quelques secondes, l'ancien étudiant le regarda bouche bée, puis un sourire illumina son visage à l'expression austère.

Il se précipita vers son visiteur et les deux hommes se mirent à danser sur place en se bourrant de claques affectueuses.

— Mais oui, s'exclama Lazare, c'est bien ce vieux débris de Ben ! Ça alors... je n'en reviens pas, ma parole... Mais qu'est-ce que tu fous ici, vieille taupe ?

— Ce serait une longue histoire...

— Tu vas me la raconter. Tiens, installe-toi sur cet autre hamac, réservé aux visiteurs de marque. Moi, je vais ouvrir une bouteille de mon Saint-Pourçain-sur-Sioule de messe, cuvée personnelle, pour fêter ça.

Rapidement, avec des gestes qui dénotaient une grande habitude, l'ancien étudiant sortit d'un placard tous les ustensiles nécessaires à la préparation du saint breuvage.

Bensmith, déjà, se balançait sur son hamac, en songeant que l'amitié, malgré tout, c'était l'amitié...

— On dirait que tu as la belle vie, ici, observa-t-il.

Son copain retrouvé lui tendit le calice qu'il venait d'emplir d'un vin blanc très pur, et reprit place dans sa couche suspendue.

— Je n'ai pas à me plaindre, je l'avoue. Après 68, les médias ont bien voulu me considérer comme un personnage digne d'intérêt. J'ai fait quelques papiers remarqués dans *Le Nouveau Commémorateur*, je me suis lié aux nouveaux philosophes, puis aux antiphilosophes, aux nouveaux moralistes, puis aux immoralistes. J'ai pas mal occupé les petites lucarnes par mes frasques et autres scandales. J'étais un peu l'enfant chéri du tout-Paris, le

délicieux iconoclaste. Ensuite, j'ai occupé à la Sorbonne la chaire de nécromancie comparée et ma thèse selon laquelle Sodome n'avait pas été détruite par le feu du ciel, mais par le Sida, a fait le tour du monde. Symposiums, conférences, séminaires, colloques, tu vois le genre...

Il soupira.

— Et puis, tu sais ce que c'est, rien n'est plus éphémère que la gloire, et mes finances ont commencé à osciller. J'étais dans une situation critique quand le patron de ce qui n'était alors ici qu'un vieux centre de soins de la Sécu belge en pleine périlclitation, a fait appel à mes talents. Je me suis dit que le commerce de la santé spirituelle, ça devrait marcher du tonnerre. Je ne m'étais pas trompé : dès le début, ça a fait un malheur du point de vue de ce qu'on appelle la rentabilité des entreprises, mon ami, un malheur ! Alors, ici et maintenant, je me la coule douce. C'est facile, peinard, et ça rapporte gros. C'est fou ce que les gens sont gogos !

— Mais ce n'est pas très honnête...

— Sacré Ben Smicha, tu n'as pas changé, toi, toujours aussi candide ! Moi, tu comprends, je suis l'homme des aventures intellectuelles, j'ai besoin d'être au top de tout ce qui se fait, sans trop me soucier de ces vieilles notions de bien et de mal...

Il vida son calice de vin de messe.

— Hélas, dans neuf jours, terminé le beau rêve : on passe, nous aussi, à la randomisation. C'était inéluctable. Et avec la randome, je redoute fort de perdre ma chère poule aux œufs d'or. Je ne suis d'ailleurs pas convaincu que les gens accepteront d'attendre, pour mourir, d'y avoir été autorisés par le sort.

— La randomisation... elle me traque, me persécute. Et toi, qu'est-ce que tu vas devenir ?

— J'hésite. J'ai reçu des propositions intéressantes d'un groupe terroriste. Je serais leur maître à penser — pas question que je mette la main au plastic, je suis si

maladroit ! Ce serait bien payé, mais j'ai peur que ce soit un peu passé de mode. Alors, je cherche un créneau. Et si nous parlions un peu de toi ? Raconte.

— Je suis multiple.

Lazare éclata de rire.

— Je vois. Si tu écoutes les foutaises qu'on débite ici, mon pauvre vieux, tu es foutu ! Parlons sérieusement...

— Sérieusement, il paraît, enfin on m'a dit en Yankie d'où je viens, que j'étais atteint du mal global. Mais je me méfie. Tout ce que j'ai ressenti jusqu'ici, c'est juste une petite laryngite, de temps en temps.

— Et c'est pour ça que tu viens dans notre vieille Europe ?

— Oui, pour fuir la randomisation qui voulait me prendre sous sa coupe. Et voilà que je suis tombé sur une autre folie médicale.

Bensmith but une gorgée de saint-pourçain. C'était presque aussi bon que le sancerre.

— Enfin, ça fait plaisir de te retrouver, poursuivit-il. Profitons de ce bon moment pour égrener les bons vieux souvenirs... Et Pierre, notre ami Pierre, sais-tu ce qu'il est devenu ?

Lazare poussa un profond soupir.

— Ne m'en parle pas : une véritable catastrophe ! Cet imbécile avait toutes les cartes en main : il était le plus brillant des assistants du tout-Lutèce, et son patron voulait lui refiler sa fille, pas si moche que ça. Bref, l'avenir s'annonçait radieux. Et plouf !

— Il s'est noyé ?

— Non, il est entré en dissidence. Il a refusé la randomisation et, pire, l'ordinateur, rien que ça ! S'opposer aux courants dominants, je sais ce que c'est, moi, je l'ai assez pratiqué. Mais ça demande du toucher, de la finesse et du talent. Il faut savoir se faire aimer de ses adversaires et détester de ses amis, bref, c'est tout un art ! Ce pauvre Pierre est devenu un clandestin, qui exerce en pleine illé-

galité la médecine de papa. Tu penses bien que j'ai coupé les ponts !

Bensmith se redressa sur son séant. Le hamac tangua.

— Tu sais où il habite actuellement ?

— A Lutèce, rue Lepic, je crois, dans un petit local minable. En tout cas, c'est là que je l'ai vu la dernière fois, le pauvre garçon. Ne me dis pas que tu veux aller le consulter, c'est risqué : il est hors la loi.

— Je m'en fous. Je suis sûr qu'il pourra faire quelque chose pour moi.

— Mais, j'y songe, tu ne connais pas les dernières nouvelles ? Tu ne pourras pas te rendre à Lutèce. La frontière entre la Belgique et la Gaulle est fermée.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— La Présidente à vie de la Gaulle, la fameuse Colonnelle, nommée aussi, par sondage spécial, Présidente de l'Europe Unie, a voulu bouter la Belgique hors d'Europe.

— Pourquoi diable ?

— Une histoire de droits de douane sur les choux de Bruxelles. Et puis, elle pousse la déstabilisation de la Belgique en dressant les Wallons contre les Flamands. Alors, ce n'est pas près de s'arranger, cette histoire-là. Je crains que tu ne puisses pas de sitôt voir ton ami Pierre, pour autant qu'il puisse t'être d'un quelconque secours. Écoute, si tu restes ici, moi, je t'embauche. J'ai besoin d'un chargé de presse de confiance pour optimiser mon image de marque auprès des médias.

Bensmith vida son calice de saint-pourçain et descendit de son hamac.

— Je te remercie de ta proposition mais, avant de songer à ma carrière, je dois penser à ma santé. Je vais aller voir Pierre. Je ne sais pas comment, mais j'y arriverai, dussé-je culbuter les montagnes !

L'envolée était lyrique, mais la réalité contraignante : pendant une journée entière, notre héros tenta de trouver le moyen de passer la frontière belgo-gaulloise, mais en vain, les systèmes clandestins n'étant pas encore en place. La Tudesquie (ex-Allemagne fédérale) et le Luskembourg (ex-Luxembourg) ayant emboîté le pas à la Gaulle, nulle possibilité d'échapper par ces pays non plus.

Décidément, songeait Bensmith en déambulant dans les rues, tout se ligue pour que je ne recouvre pas la santé : d'abord le Carcinol Instituut indiqué par ma belle Aztèque, fait faillite ; ensuite le Spiritol n'est qu'un gobeur de gogos, et puis voilà que les bisbilles des grands de ce monde coupent la route qui conduit à mon vieux copain Pierre, le seul sans doute qui puisse faire quelque chose pour ma vieille carcasse...

Soudain, il se sentit saisi fermement par l'épaule.

— Salut, c'est la providence qui vous envoie !

Bensmith reconnut le géant à moustache rousse, mangeur de moules chocolatées et patriote flamand.

— Ça m'étonnerait, répondit-il : la providence et moi, on est en froid.

— Peu importe, monsieur, vous ferez l'affaire. A votre accent, j'en déduis que vous êtes étranger, sans offense ?

— Yankais, mon brave, et alors ?

— Alors vous êtes le témoin objectif et impartial qu'il nous faut.

— Pourquoi ? Vous allez comparer par randomisation deux marques de lessive ou de parfum ?

— Ne rigolisez pas : vous allez assister à la reconnaissance de la grandeur flamande, vous savez !

Bensmith ne savait pas, ne savait rien, mais déjà son interlocuteur l'entraînait dans une ruelle.

— Vous allez vivre un moment de la grande Histoire, monsieur !

Bensmith, agacé, tenta de se dégager.

— Mais j'ai autre chose à faire ! Trouvez quelqu'un d'autre pour observer vos petites querelles de clocher !

— Vous n'y êtes pas, monsieur : je vous convie à assister au plus grand conflit international de l'histoire. Vous serez notre Commynes. Notre cible n'est rien d'autre qu'Enghien-les-Bains.

Enghien-les-Bains... mais c'était en Gaule ! Bensmith se souvenait y avoir passé un délicieux dimanche avec Jeanne-Jacqueline, se saoulant d'amour et d'eau minérale...

Si ces belliqueux hurluberlus avaient un filon pour parvenir jusque-là, il fallait sauter sur l'occasion, accepter d'être leur chroniqueur privilégié...

— Ah, ça change tout, dit-il au géant roux. Vous me faites bien de l'honneur, monsieur. J'accepte.

L'autre ricana.

— Tant mieux, mais on ne te demandait pas ton avis, étranger.

Bensmith ne releva pas la désobligeance du propos, ce n'étaient ni le lieu ni l'instant : rien ne comptait plus pour lui que de retrouver Pierre.

Au bout de quelques minutes d'un périple compliqué dans des ruelles aussi sombres que tortueuses, le géant roux s'immobilisa devant une maison et siffla entre ses doigts.

Une porte s'ouvrit et le conspirateur s'y engouffra, entraînant un Bensmith tout de même un peu inquiet.

Des hommes en habits XVIII^e siècle, perruqués et l'épée au côté, les accueillirent.

Le petit homme éclata de rire.

— Mais c'est une blague pour un jeu télévisé ! Vous m'avez bien eu...

Pour toute réponse, le géant lui tendit une tenue à enfiler, tandis que lui-même posait sur sa tête une perruque rousse.

Ces types sont complètement azimutés, pensa notre héros, mais enfin, jouons le jeu tout de même, on verra bien...

En quelques secondes, il se retrouva transformé en gentilhomme poudré de l'Ancien Régime.

— Je ressemble à Benjamin Franklin, observa-t-il en se regardant dans un miroir — en moins gros, cependant.

— Vite, nous ne sommes pas là pour nous amuser !

Ils passèrent dans un hangar, où attendait une superbe montgolfière richement décorée de motifs fleuris.

Rapidement, les hommes se casèrent dans la nacelle d'osier.

Le toit s'ouvrit.

Le ballon prit rapidement son envol.

— Bravo ! s'exclama Bensmith en battant des mains. Je ne regrette pas...

Bientôt, les faubourgs de Bruxelles apparurent.

Puis ce fut la bucolique campagne.

— Et si vous commenciez à me mettre au parfum ? demanda Bensmith, qui se grisait d'air pur.

— C'est simple, mon ami, dit le géant : nous avons découvert la seule façon de traverser les frontières. Tout le monde va penser, comme vous, qu'il s'agit d'un truc historique pour la télé, alors que nous sommes tout bonnement en train d'écrire l'Histoire.

- Habile, apprécia Bensmith.
— Je dirai même plus : habile, renchérit l'un des conspirateurs.

La ruse historico-théâtrale réussit.

Le ballon passa la frontière sans coup férir, les douaniers des deux pays agitant joyeusement les bras en direction de la merveilleuse machine et prenant même des photos.

— Me permettez-vous une question ? osa Bensmith.

— Faites, cher monsieur, faites, répondit fort aimablement le géant roux.

— Pourquoi avoir choisi des déguisements XVIII^e siècle ? Nous aurions été plus à notre aise dans des vêtements du siècle suivant, style Jules Verne.

Le militant flamand eut un rire amusé.

— Vous nous prenez pour des amateurs, monsieur le Yankais. Apprenez que, dans notre entreprise, rien n'a été laissé au hasard, vous l'allez bientôt vérifier.

Après une navigation de rêve dans un ciel d'azur, on arriva en vue d'Enghien-les-Bains.

Bensmith vit avec appréhension la montgolfière perdre de l'altitude. Le lac et le grand parc où flottaient les drapeaux de l'Europe se rapprochaient, un peu trop vite à son gré.

— Excusez mon audace, dit-il, mais j'ai ouï dire que l'atterrissage de ces engins n'était pas toujours synonyme de confort total.

— Mon petit monsieur, répliqua le géant piqué au vif, ne vous ai-je pas dit que cette expédition était génialement organisée ? La navigation de ce ballon est entièrement contrôlée par un système informatisé. Nous nous poserons au 1/9 de mètre près — là exactement...

Il désignait une petite prairie verdoyante où, au son d'un orchestre à cordes, des danseurs, eux aussi costumés

en sujets de Louis XVI, exécutaient les savantes et sautillantes figures d'une gavotte.

Assise à une tribune champêtre ornée de feuilles en plastique, une femme au lourd chignon et au regard d'acier contemplait le spectacle.

— Ma parole, dit Bensmith, mais c'est... la Colonelle, Présidente à vie de la Gaulle et de la Communauté Européenne !

— Exact, répondit le géant roux : la Présidente fête aujourd'hui ses 90 ans et, exceptionnellement, le gouvernement de l'Europe est venu tenir ses assises en ces lieux où elle soigne son éléphantiasis bilatéral. Comme elle se prend pour Marie-Antoinette, les ministres européens lui offrent un bal costumé. Délicate attention, propice à nos desseins.

La montgolfière se posa comme une fleur sur la prairie.

Bensmith vit la Colonelle battre des mains, ravie.

Elle se leva péniblement pour mieux voir, engoncée dans une robe à panier qui la faisait paraître encore plus gargantuesque, puis se tourna vers les ministres perruqués.

— Messieurs, pour une fois, vous m'avez étonnée ! Ce n'est pas si souvent que vous avez de bonnes idées...

Les ministres se regardèrent, abasourdis. Ils la détestaient tous, et jamais l'idée de lui offrir un tel divertissement ne leur serait venue à l'esprit.

— Il est vrai, poursuivit la Colonelle, qu'en ma personne, c'est la Gaulle et l'Europe tout entières que vous honorez.

Mais déjà, les passagers de la nacelle, mousquet à la main, entraînant avec eux un Bensmith réticent, se ruaient vers la tribune et braquaient leurs armes sur la première dame de Gaulle et de la Communauté, en criant : « A bas l'Europe gaulloise ! »

La Colonelle se rassit lourdement dans un envol de dentelles.

— Si cette péripétie vulgaire et subalterne fait partie du spectacle, elle est d'un goût douteux ! lança-t-elle rageusement aux ministres.

Ceux-ci ne répondirent pas, trop occupés à se dissimuler derrière leurs fauteuils.

Les Flamands, négligeant ces inoffensifs poltrons, entourèrent la Colonelle, qui les toisa avec superbe.

— Messieurs, s'écria-t-elle, furieuse, en voici des manières ! Veuillez déguerpir céans !

— Madame, répondit le géant roux, nous sommes ici par la volonté du peuple flamand et nous n'en sortirons que par la force des mousquets !

La Colonelle apostropha le ministre de l'Ordre public européen.

— Marcel, envoyez tout de suite les robots-C.R.S., au lieu de rester là à vous cacher comme un couard !

Une voix tremblante sortit de derrière un fauteuil.

— Impossible, ma Colonelle, nous n'avons pas pu recharger leurs batteries, qui sont à plat depuis la dernière grève d'E.D.F.

— Edgar, poursuivit la bouillante dirigeante, vous, le ministre des Armées européennes, qu'attendez-vous pour faire donner la troupe, sacrebleu !

La voix du ministre s'éleva, tout aussi chevrotante :

— Hélas, ma Colonelle, nous sommes en cessation de paiement et les bidasses sont en grève. Nous ne pouvons même pas compter sur la Légion, depuis qu'on lui a supprimé son boudin du dimanche.

— Colonelle, intervint le rouquin barbu, il faut vous rendre à l'évidence : nous sommes les maîtres de la situation ; vous devez vous incliner.

— C'est une révolte ?

— Non, une révolution, une fois. Si vous n'acceptez pas nos conditions, vous serez reléguée à vie dans l'île de Ré !

— Ça ne se passera pas comme ça !

— Regardez autour de vous, Colonelle, vos amis vous abandonnent, c'est la débandade.

Dans la prairie, ministres, hauts fonctionnaires, musiciens et danseurs s'escampaient ventre à terre.

La Colonelle soupira.

— Je ne suis vraiment pas aidée ! L'Europe fout le camp...

Son regard revint se poser sur les Flamands.

— Eh bien, messieurs, je vous écoute : quelles sont vos conditions ?

Le géant roux déplia un parchemin et se mit à lire :

— Ce jour, moi, Colonelle, présidente à vie et vénérée de la Gaulle ainsi que de la Communauté, abandonne tous mes pouvoirs européens au nonovirat Goodens, Goonick, Gohom et consorts, qui désormais dirigera l'Euroflandre, laquelle aura pour capitale Doornick et, comme langue officielle, le flamand. Le nonovirat sera assisté, dans sa noble tâche, par une assemblée de 99 fonctionnaires non élus, choisi parmi ceux qui auront servi au moins neuf gouvernements de tendances politiques opposées, et désignés par randomisation...

— Non, s'écria Bensmith, pas ça !

— Toi, le témoin privilégié, tais-toi et observe, lança le rouquin.

Il tendit le parchemin qu'il venait de lire à la Colonelle.

— Signez, moyennant quoi vous garderez la Gaulle.

La première dame s'exécuta en reniflant, tandis que de grosses larmes sillonnaient son fond de teint.

— Je cède à la force, dit-elle, mais je n'en pense pas moins.

L'encre à peine séchée, le rouquin, rayonnant, s'empara de l'écharpe en lamé aux 9 drapeaux qui ceignait le plantureux abdomen de la dirigeante déchue et la passa par-dessus sa tête.

Ses acolytes protestèrent vivement.

— Mais c'est moi qui devais la porter ! dit l'un.

— Non, non, c'est moi, dit l'autre.

Ils se jetèrent sur le rouquin afin de lui arracher l'insigne du pouvoir suprême.

Bensmith profita du pugilat pour prendre ses jambes à son cou.

Les querelles des Grands, il en avait son compte !

La rue Lepic n'était plus ce qu'elle avait été. La populaire et grouillante voie de circulation de Lutèce semblait momifiée. Certes, on avait soigneusement conservé les façades de jadis, au crépi écaillé près, et le syndicat d'initiative avait poussé le souci de la reconstitution historique jusqu'à disposer, le long des trottoirs, des robotes marchandes des quatre-saisons qui interpellaient joyeusement les chalands. Mais fruits et légumes n'étaient pas à vendre : ils étaient aussi artificiels que les voix...

Bensmith s'avavançait avec circonspection dans ce monde muséifié, conscient de la difficulté de sa recherche. Pierre exerçait, selon Lazare, clandestinement. Pour le retrouver, il ne pouvait que questionner les habitants de la rue. Mais un tel interrogatoire risquait de paraître suspect — et la tenue de marquis du XVIII^e siècle qu'il portait encore n'était pas faite pour faciliter le contact...

Neuf fois, il demanda : « Connaissez-vous le docteur Pierre Pernin ? »

Neuf fois, on lui opposa un visage de bois et les signes de la plus grande ignorance.

Où Lazare m'a donné une fausse adresse, où la population élève autour de Pierre un mur de protection, en

déduisit Bensmith. Dans cette dernière hypothèse, tant mieux pour lui, hélas pour moi.

Exténué par sa quête infructueuse, il s'affala sur un banc de la butte Montmartre. Des groupes de touristes venus des quatre coins du monde visiter ce haut lieu artistique de la période néo-décadente, le prirent en photo-relief, croyant sans doute qu'il était le collègue de ces robots-rapins à lavalère qui dessinaient et peignaient des Sacré-Cœur à la chaîne.

— Mes hommages, mon marquis.

Bensmith tourna la tête.

Un grand escogriffe lui faisait face. C'était un personnage d'un âge indéfinissable, dont les longs cheveux étaient retenus par un catogan, les jeans délavés...

Le hippie !

C'était le hippie qu'il avait rencontré au C. 9., celui qui l'avait secouru lorsqu'il avait eu un malaise !

— Quel hasard extraordinaire, constata Bensmith. Vous ne vous souvenez pas de moi ?

— Non. Tu sais, j'en ai rencontré, des hommes.

— C'était en Yankie !

— J'en ai vu, des pays...

— Mais si, souvenez-vous : vous m'avez collé sur le bras un produit, et ça m'a calmé !

— Ça aussi, je l'ai fait quelquefois, au cours de mes périples. Mais enfin, si tu y tiens, tu peux me manifester ta reconnaissance : file-moi une thune.

Bensmith fouilla dans sa poche et tendit une pièce d'un mégadollar au hippie.

Celui-ci la lança en l'air, la rattrapa et la plaqua sur le dos de sa main.

— Face, constata-t-il. Tu as gagné : je peux apporter la réponse à n'importe laquelle des questions que tu me poseras.

— Voilà qui ne manque pas de prétention !

— Essaie toujours.

— Soit. Dis-moi où habite le docteur Pernin ?

— Je peux faire mieux : t'y conduire.

Le hippie s'engagea dans la rue Lepic.

Le faux marquis le suivit : pourquoi ne pas faire confiance à cet homme surgi à point nommé ? Après tout, il l'avait bien soulagé, au C. 9...

L'homme au catogan s'arrêta devant une vieille blanchisserie.

— C'est là, dit-il.

Bensmith haussa les épaules.

— Si c'est une plaisanterie...

— Vois toi-même, mon vieux. Allez, salut et peut-être à un de ces jours, autre part sur cette vaste terre. Le soleil brille, brille, brille...

Sur cette dernière phrase aussi optimiste que sibylline, il tourna le coin de la rue et disparut.

Bensmith hésita, puis poussa la porte de la boutique.

A l'intérieur, une femme sans âge, la mine grognonne, était en train d'amidonner une chemise.

— Fermez vite la porte, lança-t-elle d'une voix peu amène, ça me fait des courants d'air dans la carrosserie. Je ne me sens pas la vocation d'une dame aux camélias !

Elle détailla la tenue du nouveau venu.

— Tiens, c'est carnaval, aujourd'hui ? questionna-t-elle.

— Je suis malade, répondit simplement notre héros.

La femme reprit son délicat travail.

— Vous m'avez entendu ? insista Bensmith.

— Mais oui, mon bon monsieur. Vous êtes malade, et alors, que puis-je pour vous ? Allez raconter ça au socio-dispensaire du coin ; moi, mon secteur, c'est les chemises.

— Je veux consulter le docteur Pernin, Pierre Pernin.

— Inconnu au bataillon. Jamais vu le pan de sa liquette, à ce particulier.

Bensmith s'interrogea.

Si le hippie ne s'était pas amusé à le lancer sur une

fausse piste — et pourquoi diable l'aurait-il fait? — il devait y avoir un signe de reconnaissance, un mot de passe...

Et soudain, il se souvint de la dernière phrase que lui avait lancée l'homme au catogan en le quittant.

— Le soleil brille, brille, brille, dit-il.

Un large sourire illumina le visage de la blanchisseuse.

— Eh bien, il fallait le dire plus tôt, au lieu de tournicoter autour du pot, amigo! Faut jamais faire compliqué quand on peut faire simple.

Elle glissa une Gaulloise bleue entre ses lèvres, l'alluma, puis alla ôter le bec de canne.

— Maintenant, suivez-moi, jeune homme, dit-elle en s'enfonçant dans la pénombre de l'arrière-boutique.

Bensmith obéit, le cœur battant.

Touchait-il enfin au port?

Ils traversèrent un véritable capharnaüm où s'empilaient les objets les plus hétéroclites: vieux postes de T.S.F., télévisions, téléphones à touches tournantes, etc.

— Faites pas attention au désordre, prévint la blanchisseuse, c'est le docteur qui collectionne tous ces vieux machins. Je crois qu'il veut en faire un jour une sorte de musée, ou un truc comme ça... allez savoir ce qui peut lui passer par la tête! Par moments, il est un peu maboul, notre carabin-chef, ce qui n'empêche pas que je l'aime bien...

— Moi aussi. Nous avons fait Mai 68 ensemble, ça crée des liens.

— C'est quoi, votre état civil?

— Bensmith, enfin, Bensmicha.

— Jamais entendu causer de vous. Il est vrai qu'il n'est pas du genre confidence-confidence, le boss.

Elle frappa à une porte de bois et cria :

— Pierrot? Je suis avec un particulier au nom à coucher dehors, qui me dit que...

— Fais-le entrer, au lieu de me raconter sa vie!

La femme soupira en poussant la porte.

— Voyez comme il me traite, il ne respecte même plus les vieilles valeurs...

Bensmith pénétra dans une minuscule pièce encombrée d'armoires métalliques poussiéreuses, débordantes de livres et de dossiers.

Derrière une table recouverte de papiers en vrac, dans un fauteuil qui avait dû connaître des jours meilleurs, était assis un homme dont les cheveux d'un blanc argenté formaient une crinière tourmentée.

L'apparition de Bensmith en gentilhomme d'un autre siècle ne parut pas le surprendre.

— Salut, dit-il à son visiteur. Asseyez-vous, si vous trouvez l'endroit ad hoc dans cette foutue pagaille...

Notre héros déplaça une pile de dossiers et prit place sur une chaise paillée.

Il resta silencieux, espérant que l'autre allait le reconnaître.

— Quel est votre problème? questionna le médecin.

— Je me prends pour Louis XVI, docteur, répondit Bensmith.

Pierre le fixa avec attention, puis éclata de rire.

Il se leva souplement de son fauteuil, contourna son bureau et vint poser les mains sur les épaules du petit homme.

— Benny... notre jeunesse !...

— Pierre... nos chimères...

Tous deux hochèrent la tête à l'unisson.

— C'est si loin, tout ça, soupira Bensmith.

Son ami haussa les épaules.

— Loin, loin... pas si loin que ça, enfin, en ce qui me concerne. Je ne suis pas rangé des barricades, crois-moi!

Il examina son visiteur.

— Dis donc, tu sembles recyclé dans les sons et lumières, mon vieux !

— Plus ou moins. Je viens de Yankie...

— Tiens donc ! Qu'est-ce que tu faisais dans ce pays de sauvages ?

— Je coulais des jours à peu près tranquilles de businessman surmené et je ne me sentais pas trop mal, à part une légère laryngite, de temps en temps, et de petites déprimés bien compréhensibles. Je soignais les deux au sanckerre.

— Bonne thérapie !

— Et puis, on m'a découvert le mal global. Je me suis sauvé de Yankie parce que la médecine quantitative avait décrété que j'étais inopérable et la randomisation que je devais être bistourisé quand même. Ce tirage au sort, c'est vraiment un cauchemar ! Je me demande comment il a pu à ce point tout envahir !

— Bah, il correspond à un certain besoin de tout quantifier, même l'inquantifiable. Le nombre devient roi, c'est lui qui décide de tout. La médecine était, avec l'art, l'un des derniers domaines qui y échappaient...

— En tout cas, moi, j'ai échappé à leur randomisation. Je suis parti pour la Belgique, et j'ai débarqué comme une fleur au Carcinol Instituut, où l'on m'avait dit que je pourrais être soigné selon les bonnes vieilles méthodes. Là, je suis tombé de Charybde en Scylla ! Le Carcinol n'est plus qu'une cave de carcinologues. J'ai fini dans une église œcuménique...

Pierre prit une pipe en écume sur le bord d'un cendrier et entreprit de la bourrer.

— Je connais, je connais, dit-il. C'était l'autre danger qui guettait la médecine, et elle n'a pas manqué de tomber les pieds joints dedans ! Ça répond à la soif d'irrationnel, de mystique. Quand on a la frousse — et la technologie triomphante donne une sacrée frousse — on est prêt à suivre le premier gourou qui passe.

— Le plus renversant, c'est que ces boîtes à malices sont plus ou moins drivées par notre vieux copain Lazare !

— Bah, il fallait s'y attendre. Les gens qui se croient destinés à changer le monde finissent souvent comme ça. Lui, il est tombé du côté où il penchait, celui du portefeuille. Mais revenons à toi. Tu vas te déloquer un peu, que je t'examine selon l'ancienne mode. Ôte ton pourpoint, monseigneur.

Bensmith s'exécuta.

Tandis que son ami le regardait, l'auscultait, l'interrogeait de sa voix chaude et attentive, Bensmith sentait s'apaiser son angoisse. Il eut l'impression que sa respiration se calmait, que son corps revivait et, pour la première fois depuis son départ pour le C. 9, il s'abandonna comme un enfant.

— Bon, tu peux te rhabiller, dit enfin Pierre.

— Alors, ce mal global ?

Pierre alluma sa pipe.

— Écoute, vieux, si tu veux qu'on reste copains, cesse d'employer ce terme imbécile.

Il appela :

— Patronne !

La blanchisseuse ne tarda pas à apparaître.

— Pas la peine de crier comme ça, je ne suis pas sourde, dit-elle d'une voix rogue. Qu'est-ce qu'il y a encore pour votre service ?

— Tu fais à mon ami Bensmicha...

— Bensmith, rectifia l'intéressé.

— Ah, oui, c'est vrai, tu es yankais. Bon, tu fais à mon ami Bensmith une bonne radio de ses sinus maxillaires et de ses dents.

— Mais je n'ai pas mal aux dents, observa l'intéressé.

— Écrivez, mon vieux, lança la blanchisseuse, faut pas discuter avec le patron, l'aime pas ça. Allons-y !

Elle conduisit Bensmith dans une cave où se trouvait

un vieil appareil de radiographie, ainsi que du matériel de laboratoire.

Avec des gestes sûrs de professionnelle, la blanchisseuse fit les radios à son patient.

— Excusez-moi, dit Bensmith, mais votre double vie — blanchisseuse au rez-de-chaussée et radiologue à la cave — m'interpelle.

— Petit curieux ! Je travaillais avec Pierrot depuis des années et, quand il a été rayé de l'ordre social des médecins pour cause de grande gueule — faut dire qu'il leur en a déversé, aux pontifes ! — alors, je l'ai suivi. La blanchisserie, c'est pour la couverture, et puis ça fait bouillir la marmite les jours de pénurie.

— C'est beau, ce que vous faites là, madame !

— Arrête, coco, tu vas me faire lacrymer.

Les radios développées, ils remontèrent dans le bureau de Pernin.

Celui-ci examina les clichés.

— Sinusite maxillaire, diagnostiqua-t-il. La radio montre aussi un méchant petit granulome à la racine de ta molaire. Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures, c'est ça, ton « casus mali », mon vieux. Tu prends souvent de l'aspirine ?

— Non.

— Pour la migraine, les rhumatismes, le cœur ?

— Jamais. J'ai lu un jour que l'aspirine était mauvaise pour l'estomac, et comme j'ai la paroi gastrique fragile...

— Ouais. Tu n'as pas la moindre lésion de la peau ?

— Pas à ma connaissance.

— Aucun endroit de ta personne ne te gratte ?

— Si, le nez, parfois. Je calme ça avec une pommade — je n'en ai plus d'ailleurs — qui s'appelle « prurit-stop ».

Pierre se tourna vers la blanchisseuse-infirmière-radiologue.

— Patronne, tu m'envoies Tnexta.

— Okay, boss, c'est comme si c'était fait.

Quelques minutes plus tard, une jeune femme en blouse blanche fit son apparition dans le bureau...

... et Bensmith en resta saisi.

Ce beau visage d'Indienne au teint mat et cuivré... ces yeux largement fendus, sombres et brillants... Elle ressemblait étrangement aux femmes qui, par trois fois, l'avaient guidé, rassuré...

— Mademoiselle, vous n'auriez pas des sœurs ou des cousines en Yankie ? questionna-t-il.

La jeune femme eut un léger sourire.

— C'est possible, monsieur. J'appartiens à une très grande famille.

— Bon, dit Pierre, vous parlerez de cette petite histoire plus tard. Tnexta, tu me retrouves dans le fourbi de mes fiches le « prurit-stop » et tu m'en donnes la composition.

— Très bien, docteur.

Quand la jeune femme eut quitté la pièce, Bensmith questionna son ami.

— Est-ce que tu sais d'où elle vient ? C'est étonnant, elle me procure une drôle d'impression... Comme si je l'avais déjà rencontrée plusieurs fois, mais sous des apparences légèrement différentes.

Pierre tira pensivement une bouffée de sa pipe en écume.

— C'est vrai qu'elle est un peu mystérieuse. Elle a débarqué ici un jour, comme ça, sans crier gare, recommandée, disait-elle, par un certain professeur de Veracruz que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Jamais eu le temps de vérifier. En tout cas, elle est efficace et rudement calée en médecine classique, ce qui est étonnant pour une fille de son âge, puisque, maintenant, on n'enseigne plus en faculté que cette foutue médecine quantitative ! Et le miracle, c'est qu'elle s'entend bien

avec la patronne, ce qui constitue un véritable petit exploit...

Bensmith regarda son ami avec envie.

Malgré sa vie difficile de médecin clandestin, Pierre était plein de tonus, de vigueur et de joie de vivre.

— Comment fais-tu pour garder le moral ? lui demanda-t-il.

— Je vis dans l'instant, en comptant uniquement sur moi-même. Pendant quelque temps, j'ai pratiqué le sabbatisme. Mon guide spirituel était le rabbin Sabbataï Tsevi, un sacré maniaco-dépressif. En phase de manie, il se prenait pour le messie, et les fidèles affluaient ; en période de dépression, il se convertissait à l'islam et voulait entraîner ses disciples à sa suite. C'était peut-être excellent pour acquérir l'esprit de tolérance, mais ça me déstabilisait. Alors, j'ai rempilé dans l'agnosticisme, et réservé toutes mes forces morales à l'exercice de la vraie médecine et, par les temps qui courent, il en faut, des forces, tu peux l'imaginer !

— Parfaitement. Comment a-t-on pu en arriver là, non seulement en médecine, mais dans l'ensemble de la société ?

— Parce qu'un nouveau dieu a envahi les esprits et les a pervertis : le chiffre. Je vais te raconter une histoire. J'ai rencontré, avant qu'il ne prenne l'avion, un statisticien de ma connaissance. Il tenait à la main un paquet mal ficelé, entouré de papier journal d'où s'échappaient des fils électriques. En plaisantant, je lui ai dit : « C'est une bombe, que tu emportes ? » Le plus sérieusement du monde, il m'a répondu : « Oui. Parce que, selon mes calculs, les chances pour qu'il y ait deux bombes dans le même avion sont quasi nulles. »

La jeune assistante aztèque revint et tendit une fiche à Pierre.

— C'est bien ce que je pensais, constata celui-ci, après l'avoir parcourue. Il y a de l'aspirine dans ta pommade.

Cela confirme mon diagnostic : tu as le syndrome de Fernand Vidal, dû à la prise d'aspirine par un sujet présentant, comme toi, un granulome dentaire.

Widal l'a décrit il y a 90 ans, et les Yankais dédaignant tout ce qui a été publié en médecine avant 1919, ne l'ont pas « saisi » dans leurs ordinateurs.

— C'est grave ?

— Tu t'en tireras avec 9 semaines d'antibiotiques à injecter, mon vieux.

Notre héros sentit le bonheur l'envahir.

— Pierre, tu es un type merveilleux !

— Retire ton pantalon.

— Pardon ?

— Tnexta va commencer illico le traitement.

— Présentez-moi votre fesse préférée, dit la jeune femme en brandissant une seringue.

Bensmith s'exécuta et s'allongea sur un divan.

La piqûre faite, il allait remettre ses chausses quand une idée lui vint.

— Tu ne pourrais pas me procurer des frusques plus au goût du jour ? Je voudrais essayer de retrouver quelqu'un.

Pierre lui adressa un clin d'œil.

— Ce quelqu'un ne serait-il pas Jeanne-Jacqueline, par hasard ?

— Tu l'as deviné ! Sais-tu ce qu'elle est devenue ?

— Eh bien, on peut dire que tu as de la chance ! Jusqu'à hier soir, je l'ignorais totalement, et puis, je l'ai vue à la télé, parmi les invités d'une réception de la Colonelle, qui présentait les membres du nouveau gouvernement du sous-État gaullois. Figure-toi que ton ancienne épouse est devenue ministre de la Socio-culture !

— Jeanne-Jacqueline ? Qui aurait cru ça... Elle qui trouvait tout pouvoir haïssable...

— On dit toujours ça quand on n'en a pas. Mais je sais où tu peux la rencontrer : elle préside ce soir l'une de

ces manifestations complètement démago dont le régime a le secret.

Bensmith exulta.

— C'est merveilleux, je vais la revoir ! Tu es mon bon ange...

Pierre hocha la tête, dubitatif.

— Hum... hum... je n'en suis pas si sûr.

La place Luis-Mariano — ex-place Furstenberg — était noire de monde.

Sous l'œil paternel et quelque peu évanescent du grand ténor léger dont la statue en pied ornait ce haut lieu, des centaines d'hommes et de femmes se pressaient autour d'une estrade violemment éclairée par des projecteurs, tandis qu'une batterie de caméras de télé s'apprêtaient à emmagasiner l'événement.

Quand parut sur scène Michou Lepâtre, le présentateur vedette des jeux de 19 heures, une rumeur rauque monta de la foule.

Le jeune homme au teint nacré et à la chevelure calamistrée comme une patinoire allait et venait sur ses hauts talons, pressant son micro contre ses lèvres.

Bensmith, comprimé dans la foule, vit autour de lui les jeunes filles se pâmer.

— Mon cher public à moi, bonsoir ! lança le meneur de jeux, déchaînant un nouveau rugissement de bonheur. Chères Gaulloises, chers Gaullois, amis d'hier et de demain, j'ai le plaisir de vous annoncer que, grâce à la générosité des spaghettis surgelés Leporello et sous la charmante tutelle du ministère de la Socio-culture, nous allons procéder en direct à la fabrication d'un chef-d'œuvre, je dirai même plus : DU chef-d'œuvre du siècle !

Des applaudissements nourris, des vivas et des cris d'hystérie collective fusèrent.

— Mais d'abord et, avant tout, mon cher public à moi, poursuit l'animateur fétiche, nous allons faire entrer celle grâce à qui tout peut arriver, celle qui a tout imaginé, combiné, échafaudé dans sa ravissante petite cervelle, notre ministre de la Socio-culture en personne, j'ai nommé Jeanne-Jacqueline Pervers !

Le personnage qui surgit des coulisses, perché sur des mules ornées de strass, gainé dans une combinaison Cardin de satin noir qui comprimait ses formes généreuses, n'avait plus grand-chose de commun avec la Jeanne-Jacqueline de jadis. La chère contestataire velléitaire était devenue une femme sûre d'elle et dominatrice, au regard de béton armé, au visage marmoréen lissé par les liftages.

Elle s'avança avec assurance et s'empara du micro.

— Mon cher et aimé peuple, dit-elle, la Colonelle, dans son infinie bonté, et bien qu'elle ait été traîtreusement et scandaleusement écartée de la présidence de l'Euroflandre, est plus que jamais fidèle au poste dans notre chère Gaule et vous envoie ses bizous les plus chaleureux !

Une salve d'applaudissements ponctua ses paroles, et l'hymne gaullois éclata, entonné par mille gosiers : « La Colonelle nous aime, travaillons, famillons, patrons, et sus aux trublions ! »

L'hymne terminé, Jeanne-Jacqueline reprit la parole.

— Gaulloises, Gaullois, je me suis toujours fait une certaine idée de l'art. J'ai toujours détesté les élites qui s'en étaient emparées, les chapelles qui le codifiaient. Depuis que la Colonelle m'a fait l'insigne honneur de me nommer à mon poste, je n'ai poursuivi qu'un seul et unique but : rendre l'art au peuple — à vous, à nous, à tous !

De ses deux bras levés, elle apaisa les cris d'amour qui s'élevaient de la foule en liesse et poursuivit :

— Pour estoquer la petite-bourgeoise et pernicieuse

conception égoïste de l'esthétique individuelle, j'ai conçu un projet culturel de création collégiale et collective qui va éclore sous vos yeux. Notre cher Michou, ce méga-pro du show, va vous commenter en personne et en direct les diverses phases de l'opération. Je lui passe la parole.

— C'est pas trop tôt, lancèrent quelques fans excitées du présentateur, vite rabrouées par leurs voisins.

— Vous allez voir, mon cher public, dit Michou Lepâtre, c'est simple et pas compliqué, il n'y a aucune raison pour que vous ne puissiez pas comprendre, et, d'ailleurs je suis là pour tout vous expliquer. On a sélectionné par sondage, 999 hommes et femmes représentant le bon goût français. La randomisation en a désigné neuf... et les voici, on les applaudit bien fort !

Apparurent sur la scène 9 personnes sans particularités car androgynes, bien propres dans leurs combinaisons bio-thermiques. Ils s'avancèrent gauchement et s'assirent côte à côte, sages comme des images.

— A présent, dit Michou Lepâtre, ces citoyens de base de la Gaulle profonde vont être intro-analysés.

Des techniciens posèrent sur les neuf têtes neuf casques d'où s'échappaient des forêts de fils reliés à 9 ordinateurs, eux-mêmes prolongés par une étrange machine constituée de bras tentaculaires et télescopiques disposés autour d'un énorme bloc de glaise.

— Mes amis, dit Jeanne-Jacqueline, reprenant le micro et s'adressant aux neuf randomisés, vous allez penser à ce qu'il y a de plus méga-artistique. Vos images mentales vont toutes se rejoindre dans le grand ordinateur central, qui en fera la synthèse. Celle-ci s'imprimera alors directement dans la glaise. Ainsi, nous assisterons à la première création populaire d'art brut — cet art si cher à vos dirigeants, car seul il permettra à notre nation de briller à nouveau de tous ses feux dans le concert euro-flamand ! Allez-y, concentrez-vous, la Gaulle entière est avec vous ! Du nerf les neuf !

Il y eut un long roulement de tambours.

Puis ce fut le silence. Un silence pesant, lourd de promesses artistiques.

Les neuf personnages sans particularité avaient fermé les yeux. Ils avaient les traits crispés. La concentration créatrice se lisait sur leurs visages. Les ordinateurs cliquetaient.

Les couteaux, les instruments de sculpture placés à l'extrémité des bras articulés se mirent à attaquer le bloc de glaise.

La foule regardait, haletante.

Bensmith lui-même se sentait étrangement captivé par l'opération. Qu'allait produire ce curieux exercice ?

Au bout de 9 minutes, les bras métalliques cessèrent un à un leur activité et se replièrent.

Quand le dernier s'écarta, révélant l'œuvre réalisée, la foule poussa un long cri d'admiration.

Une statue de Luis Mariano, exactement conforme à celle qui ornait la place, se dressait fièrement.

Tandis qu'autour de lui, la foule continuait de clamer son enthousiasme, Bensmith fut pris d'un fou rire cataclysmique.

Sans transition, son hilarité se transforma en colère.

Il apostropha ses voisins.

— Bande de nigauds, de gogos, de godillots ! Vous avez des yeux et vous ne voyez pas la forfanterie, vous avez des oreilles et vous n'entendez pas la cacophonie des esprits décérébrés ! Vous vous faites platement et passivement les complices d'une exécution publique et capitale : celle de l'individu ! Reprenez-vous, arrêtez ce massacre de la culture, car demain il sera trop tard !

Il fut entouré d'un cercle de stupéfaction.

— Il est fou ! cria une femme.

— C'est un asocial, déclara son voisin, un provocateur, un être dangereux...

— Il a même un accent étranger! observa un troisième.

En quelques secondes, notre héros fut entouré de visages menaçants.

Il tenta de fuir, mais en vain.

Il fut empoigné sans ménagement, poussé, tiré...

— Livrons-le aux autorités, proposa quelqu'un.

Solidement encadré, le prisonnier fut conduit dans les coulisses et remis aux mains des agents-robots de la section locale de police socio-artistique.

— Moi, j'aime mieux ne pas me mouiller, dit leur chef. Puisque la ministre est là, c'est à elle d'aviser.

C'est ainsi que Bensmith, quelques instants plus tard, se retrouva... face à Jeanne-Jacqueline qui se démaquillait dans une loge.

Son ex-femme le reconnut aussitôt.

— Laissez-moi seule avec lui, dit-elle aux robots-policiers. Cet homme n'est pas dangereux.

Après leur départ, elle fixa Bensmith.

Nul attendrissement n'éclairait son visage.

— Ainsi, c'est toi, le perturbateur? Ça ne m'étonne pas, mon pauvre Benny, il faut toujours que tu te singularises...

— C'est tout ce que tu trouves à me dire, après vingt-neuf ans de séparation? Quand je pense que je t'ai aimée et qu'à l'idée de te revoir, mon cœur battait comme un moteur à 9 temps!

— Pour moi, tu n'es qu'un mauvais souvenir. Comment ai-je pu m'attacher à un être aussi instable? Tu n'avais même pas de plan de carrière!

— Mais tu prétendais qu'il fallait jouir sans entrave de l'instant présent, qu'il n'y avait pas de futur!

— Je n'étais qu'une écervelée déconcertée, en quête d'un moi intime fuyant à tire d'aile. Par bonheur, j'ai eu la chance d'être distinguée par cette grande bonne femme qu'est la Colonelle. Elle m'a aidée à trouver ma voie à tra-

vers l'obscurantisme de notre siècle. J'étais faite pour promouvoir l'art auprès des populations populaires.

Bensmith ricana.

— Parce que ce happening débilisant, tu appelles ça de l'art ?

— La nature profonde de l'esthétique a changé. Nous devons, nous autres les élites, susciter une culture populaire authentique, purger les esprits de cette conception égoïste et rétrograde de la création individuelle.

Les yeux de Jeanne-Jacqueline brillèrent.

— C'est une véritable croisade que nous entreprenons, et nous montrons le chemin au reste du monde, encore imprégné des valeurs décadentes des siècles passés !

— Tant mieux, tant mieux, longue vie à ce néo-colonialisme artistique ! Mais à présent, si nous parlions un peu de nous ? Comment va notre fils ? J'ai souvent pensé à lui.

Le visage de Jeanne-Jacqueline se durcit.

— Notre fils ? Mon fils, tu veux dire ! Tu n'as été qu'un père adoptif de circonstance, sans plus !

— Soit, soit, mais encore ?

— Jacques-Jean a suivi de solides études technologiques et a eu le privilège de prendre place sur le dernier vaisseau spatial destiné à étudier les problèmes du fini et de l'infini. Mais tu sais ce que c'est : en Gaule, on ne maîtrise pas toujours la technique, et une erreur de calcul va retarder son retour de 99 ans. Et toi qu'es-tu devenu ?

— Je vivais assez heureux en Yankie où j'avais pas trop mal réussi dans les affaires, quand on m'a révélé que j'étais atteint du mal global. Comme je ne voulais pas me plier aux diktats de la randomisation, je suis venu me faire soigner en Gaule selon les bonnes vieilles méthodes de jadis.

Jeanne-Jacqueline leva un sourcil.

— Minute, minute... tu ne sais donc pas que ces pratiques sont strictement interdites ?

— Je m'en doute, mais je m'en fous.

L'ex-madame Bensmith prit deux verres, les emplit.

— Tu es vraiment incorrigible, dit-elle d'une voix soudain radoucie.

Elle lui tendit un verre.

— Alors tu as déniché un vieux Diafoirus pour te dorloter clandestinement ?

— Pas si vieux que ça : il a notre âge. C'est un type épatant.

Bensmith but une gorgée de boisson, tandis que Jeanne-Jacqueline le regardait intensément, sans mot dire.

— D'ailleurs, poursuivit-il, tu le connais : c'est Pierre. Tu te souviens de Pierre Pernin, notre vieux camarade des barricades ?

— Mais oui. Je l'aimais beaucoup. Où habite-t-il maintenant ?

Bensmith sentit que la tête lui tournait un peu. Sans doute devait-il y avoir une bonne dose d'alcool dans le breuvage que Jeanne-Jacqueline venait de lui offrir.

— Il loge dans un endroit très marrant, dit-il. Je vais te dire où, mais il ne faut pas le répéter : c'est ultra-secret.

— Je serai une tombe, mon ex-chéri. Alors, c'est où ?

— Rue Lepic, dans une blanchisserie à l'enseigne du « Col dur ». On pourrait se revoir tous les trois, se faire une petite bouffe pour fêter... pour fêter nos retrouvailles.

Ces derniers mots, le petit homme eut du mal à les articuler.

Sa langue était lourde comme une pierre, tout commençait à tourner autour de lui...

Jeanne-Jacqueline eut un rire bref.

— Ainsi, tu voudrais que moi, je rencontre cet être ignoble, asocial, qui bafoue toutes les lois novatrices de

son pays ? Mais où as-tu la tête, mon pauvre ami ? Ce Pernin n'est rien d'autre qu'une vermine qu'il faut mettre hors d'état de nuire dans les plus brefs délais, il en va de la salubrité de notre société !

Jeanne-Jacqueline... Était-ce sa Jeanne-Jacqueline à lui, qui prononçait de telles accusations, qui jouait ainsi les procureuses publiques ? C'était incroyable !

Bensmith voulut protester, mais une irrépressible envie de dormir le gagnait.

Il tenta de lutter, vaguement conscient d'un péril, mais sombra dans un sommeil profond.

Tout d'abord, il crut se réveiller sous les chutes du Niagara.

Puis il prit conscience qu'il était étendu sur un banc, et que la cascade d'eau glacée qui se déversait sur son visage provenait d'un jet dirigé sur lui par un robot-nettoyeur en combinaison vert pomme. En effet, une brigade d'assainisseurs matinaux s'activait à rendre à l'ex-place Furstenberg son aspect propre et coquet. Les derniers hamburgers synthétiques, vestiges des festivités de la veille au soir, disparaissaient dans les bennes broyeuses sous l'œil éternellement juvénile de Luis Mariano.

Bensmith se mit hâtivement hors de portée du robot arroseur et massa son crâne douloureux.

Jeanne-Jacqueline...

Oui, sans nul doute, la terrible ministre avait versé une mixture soporifique dans le breuvage des retrouvailles. Ah, la perfide traîtresse !

Mais pourquoi ce geste borgiaque ?

Une affreuse pensée le transperça.

Pernin !

Et si elle l'avait neutralisé, lui, pour mieux s'attaquer à Pierre, contre qui elle avait tant tonitrué ?

Il se mit à courir droit devant lui, un peu affolé puis, recouvrant ses esprits, héla un tandem-taxi en maraude.

Un matin calme régnait sur la rue Lepic.

Dans les cafés, on dégustait gourmandement les folkloriques cafés crèmes et croissants synthétiques, arrosés d'un petit calva au soja lyophilisé.

Le cœur battant, Bensmith s'approcha de la blanchisserie.

La porte était fermée par des scellés.

Sur les cachets de cire rouge s'incrustait le fier profil de médaille de la Colonelle.

On pouvait lire sur une affichette : « Fermé jusqu'à nouvel ordre pour cause d'activités antisociales. »

Bensmith sentit un profond découragement le gagner.

Ainsi, comme il l'avait craint, l'odieuse Jeanne-Jacqueline avait lancé ses foudres sur Pierre, pendant qu'il dormait, lui, comme un loir irresponsable ! Quel stupide idiot il avait été de lui faire confiance ! Comment n'avait-il pas flairé en elle l'apparatchika à l'âme de truite congelée, la froide *pasionaria* de l'ordre établi ?

— Alors, mon vieux, on encaisse le coup ?

Il sursauta, se retourna.

La blanchisseuse-infirmière le regardait, les mains dans les poches d'un tailleur d'une coupe désuète, une Gaulloise bleue au coin des lèvres.

— C'est terrible, dit Bensmith. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est passé qu'en pleine nuit, on a eu droit à un raid des commandos spéciaux de répression des activités antisociales. Vous auriez vu le tintouin, on se serait cru à Hollywood ! Hélicos, projecteurs, gilets antiballes et tout le tremblement ! Et tout ça, vous l'avez deviné, pour le patron, ce dangereux ennemi public ! Il dormait comme un chérubin, le pauvre. On l'a cueilli comme une fleur.

Moi, je vous prie de croire que j'ai gueulé et qu'ils en ont pris pour leur matricule. Ah, les vaches !

Elle tira une bouffée pensive.

— Lui, il se laissait faire. Il avait l'air de s'en foutre. Faut dire que la clandestinité, ça devait commencer à lui peser. Le qui-vive perpétuel, ça vous scie les nerfs. Alors, c'était un peu comme la fin d'un cauchemar. En fait, ça marquait plutôt le début de ses emmerdements.

— Où l'a-t-on emmené ?

— En taule, pardi. Il passe en jugement pas plus tard que tout à l'heure, au tribunal des flagrants délits sociaux.

— Mais vous, vous n'êtes pas convoquée comme témoin ?

— Non, coup de bol, ils ne se sont pas occupés des comparses. Sur ordre du patron, la belle Aztèque et moi, on a joué les filles de l'air. Moi, je retourne chez ma sœur, au vert. Ça me requinquera le moral.

— Eh bien, moi, je vais y aller, à ce procès.

— Faites gaffe : on peut vous arrêter pour complicité, puisque vous vous êtes fait soigner par le patron. Je ne sais pas jusqu'à quel point ils sont au courant. A propos, pour votre traitement, ne vous frappez pas, le patron a tout prévu. On vous contactera en temps utile.

Bensmith haussa les épaules.

— Je m'en fiche bien, de ma santé. J'ai l'impression que je suis parvenu au bout de mon long voyage. Mais je veux pouvoir porter témoignage de ce scandale devant l'Histoire, et si possible, soutenir Pierre de ma présence.

— Ouais, c'est beau, ce que vous faites là, mon vieux.

— Arrête, cocotte, tu vas me faire lacrymer.

La blanchisseuse-infirmière eut un petit sourire triste puis, après un dernier geste de la main à Bensmith, s'éloigna, petite silhouette désuète perdue dans la cité perfide.

Les neuf juges militaires, chenus et couverts de médailles, siégeaient sous un portrait géant de la Colonnelle. La première dame de Gaulle y était représentée drapée dans une toge antique, les yeux recouverts par un bandeau et la dextre brandissant une balance aux plateaux rigoureusement équilibrés.

Bensmith s'assit parmi le public et porta aussitôt son regard sur le box des accusés.

Pernin s'y tenait, en grande conversation avec une jeune et jolie femme, portant une immense robe noire non repassée à laquelle cependant une cravate-foulard rouge donnait un chic fou.

— Quelle est cette fée ? s'interrogea tout haut Bensmith.

— Maître Sophie Demorzine, son avocate, dit une voix proche. Elle fut une brillante spécialiste de l'éthique a priori, par laquelle elle se proposait de remplacer les procédures juridiques a posteriori. On a peu apprécié en haut lieu et la voilà reléguée au rang d'adjudante-avocate-stagiaire, et commise d'office.

Bensmith tourna la tête pour remercier l'intervenant... et reconnut le hippie.

— Vous ! dit-il. Je suis bien content de vous retrouver,

car je voulais vous remercier de m'avoir guidé vers la blanchisserie.

— Motus, mon ami, murmura l'homme au catogan, les membres de la police secrète du bien-être social sont partout et dressent l'oreille.

Bensmith examina les hommes et les femmes qui se trouvaient autour de lui.

Ils étaient assez piteusement vêtus, l'air lointain, hébété.

— Ceux-là n'ont pas l'air bien méchants, observa-t-il.

— La plupart sont payés pour assister à l'audience, chuchota le hippie. Comme les procès n'attirent plus personne, puisqu'on sait qu'ils sont truqués, le gouvernement a trouvé ce subterfuge : il alloue une prime d'audience. Certains citoyens de dernière catégorie ne vivent que de ça, et sont contents, l'hiver, de venir là se réchauffer. Tu imagines bien que, parmi eux, il est aisé de recruter des espions.

— Quelles mœurs dégradantes, soupira Bensmith. Pourquoi Pernin est-il jugé par des militaires, lui qui est civil ?

— C'est toute une histoire. Après le coup de main des Flamands, lors de l'anniversaire des 90 ans de la Colonelle, l'armée gaulloise s'est sentie frustrée de n'avoir pas été appelée à défendre l'Europe. Elle a estimé que la première dame de Gaule avait cédé trop vite, et les esprits ont pas mal ébullitionné dans les casernes. Quand l'armée se met à penser, c'est mauvais signe. De crainte d'un putsch, la Colonelle, pour apaiser les baudruches galonnées, a décrété que, désormais, tout ce qui était social serait du ressort du martial. Alors, les crèches sont gérées par des soldats, ainsi que les écoles, les hôpitaux, la justice, et bien d'autres secteurs. Pour ce qui est des médecins, ils sont devenus officiers de santé et portent désormais une blouse kaki et un calot.

L'avocat général, un général de l'armée de l'air, se leva dignement.

— Monsieur le Président-amiral, mes chers collègues, dit-il, je vais lire l'acte d'accusation du citoyen Pernin Pierre Paul-Émile, ex-médecin, ex-matricule 000009 dans l'ordre socio-médical. Celui-ci est accusé d'avoir obstinément refusé toute forme de médecine socio-quantitative, allant par exemple jusqu'à rédiger ses ordonnances à la main, excluant de ce fait le traitement informatique, d'avoir ignoré superbement la randomisation, qualifiée par lui, en public et en privé, de criminel jeu de hasard, d'avoir coupé tout contact avec l'organisation de thérapie sociale dont il était membre obligatoire...

Bensmith avait du mal à suivre le débit monocorde du procureur.

Sentant le sommeil le gagner, il fit un effort pour revenir à la réalité.

... d'avoir insulté le président du nouvel ordre de la médecine socio-quantitative, d'avoir refusé de payer sa cotisation, d'avoir bafoué les honneurs...

Le menton de notre héros tomba de nouveau sur sa poitrine.

Il se redressa aussitôt.

Le hippie, qui l'observait, lui sourit.

— Laisse-toi aller, lui chuchota-t-il. Il faut que tu récupères de ta nuit soporisée par les soins de ta traîtresse ministresse. Je te réveillerai quand ça deviendra intéressant.

Tout en cherchant une position confortable pour un léger endormissement, Bensmith se demanda comment l'homme au catogan pouvait bien être au courant de ses déboires nocturnes, alors qu'il ne lui en avait pas soufflé mot...

Le sommeil le prit avant qu'il puisse tenter de trouver une réponse à la question.

En rêve, il vit un homme revêtu d'une longue robe qui,

assis sur un nuage rose, jouait du luth en psalmodiant : « Je suis là pour ton bien, car je suis ton ange gardien. » Le chanteur céleste, dont les cheveux étaient noués par un catogan, ressemblait fort au hippie. « Réveille-toi, ami, réveille-toi », dit l'ange.

Bensmith sentit qu'on lui secouait l'épaule et rouvrit les yeux sur la salle d'audience.

— Il faudrait tout de même que vous me disiez un peu qui vous êtes, murmura-t-il à son compagnon.

Celui-ci eut un sourire amusé.

— D'accord, mon vieux, mais plus tard. Pour l'instant, écoute l'avocat général, il a presque terminé sa philippique.

— ... Je dirai, pour conclure, était en train d'affirmer celui-ci, que ce praticien, exclu du nouvel ordre pour attitude résolument antisociale, a déshonoré son titre et sa fonction. Il n'a plus sa place dans un monde où le citoyen de base est, enfin, en mesure de se décharger de ses responsabilités individuelles sur la société, et la société elle-même sur l'intelligent et sage management de ses élites éclairées s'appuyant sur ses ordinateurs méga-opérationnels. Tout cela justifie amplement le retrait de l'ex-médecin du circuit social, à titre prophylactique. J'ai dit. Vive la Gaule éternelle, longue vie à la Colonelle.

Il se rassit dignement, salué par quelques applaudissements chétifs.

le Président-amiral prit la parole.

— Le tribunal, dit-il, va randomiser les témoins à charge et les faire comparaître.

Un huissier barbu car statisticologue sortit un dé de sa poche, le lança, puis lut sur une liste le nom correspondant au numéro tiré.

Il appela :

— Monsieur le sous-conseiller à la sous-organisation médico-sociale !

Un homme en uniforme entra et salua raidement.

— Jurez longue vie à la Colonelle, dit le Président-amiral.

— Je jure!

— Parlez, je vous prie.

— Eh bien, j'ai consulté le docteur Pernin avant qu'il soit exclu de l'hôpital socio-universitaire de Villa-Jovis, près de Lutèce. Il m'a prescrit un traitement qui, je dois l'avouer, s'est avéré pleinement efficace.

— Abrégez, abrégez, intervint le Président-amiral.

— J'abrège. Pour le remercier, je l'ai invité à dîner, et, au dessert, il m'a confié qu'il voulait fonder une fédération des anciens soixante-huitards, baba-cools, groupies esseulés et anarchistes dissidents.

Le Président-amiral se tourna vers l'accusé.

— Niez-vous les faits?

Le docteur Pernin se leva. Son regard se posa sur Bensmith. Il lui adressa un clin d'œil amical, puis reporta son attention sur ses juges.

— Je ne nie rien, dit-il, mais je précise : j'avais pas mal bu, et le premier et unique article statutaire de cette organisation était : toute organisation est haïssable.

Il y eut quelques rires dans la salle.

— Ce n'est pas drôle, dit le témoin, vexé, c'est subversif.

— Je vous remercie. Qu'on randomise le déposant suivant.

— Monsieur le directeur-adjoint du cabinet du sous-commissaire de l'Organisation pour le land de l'Euro-loire, appela le greffier barbu.

Un gros sanguin se présenta à la barre, jura.

— Que reprochez-vous à Pernin? interrogea le Président-amiral.

— D'avoir gravement et publiquement insulté les clubs « pragmatisme et gériatrisme ». Assistant à titre d'observateur à l'une de nos conférences, il a pris le micro pour fustiger la loi Hérisson, d'après lui criminelle. Je

vous rappelle que cette loi fixe le montant de l'allocation-suicide versée aux plus de 99 ans, allocation inversement proportionnelle à la durée de survie qu'ils se réservent, et attribuée après engagement de défenestration en bonne et due forme.

Bensmith se tourna vers son voisin et interrogea :

— Et si les vieux ne trépassent pas dans les délais qu'ils ont promis, que se passe-t-il ?

— On les suicide, dit le hippie. Ciguë ou fuite de gaz, au choix.

— Ciel !

— Je vous remercie, dit le Président-amiral. Témoin suivant.

L'homme qui se présenta à la barre offrait tous les signes extérieurs de la respectabilité et de la réussite sociale : combinaison bio-étanche d'un grand faiseur, bigoudi de diamant, menton levé haut et regard dominateur.

— Je suis le président-directeur-administrateur général, médiateur et secrétaire perpétuel de la société nationale des hôpitaux de la Gaule, se présenta-t-il, plusieurs fois lauréat de la...

— Bon, coupa le Président-amiral, jurez et témoignez.

L'homme s'exécuta.

— Cet ex-médecin, ex-confrère, dit-il, en désignant Pernin du menton, m'a gravement outragé. Il a eu l'outré-cuidance de me fermer, à moi, son supérieur, les portes de son service, à l'hôpital Alphonse-Boudard.

— Exact, confirma Pernin. J'ai interdit aux bureaucrates et autres ronds de plastique de parasiter mon service, en venant sans cesse vérifier si j'appliquais à la lettre les nouveaux règlements qui cassaient nos hôpitaux.

— « Cassaient », vous avez dit « cassaient » ? s'étrangla le témoin. C'est un scandale ! Sachez que ce règlement

a été le fruit de nombreux séminaires, symposiums et colloques de concentration !

— Ouais, ricana Pernin. Ils ont fini par pondre un petit chef-d'œuvre stipulant que les chrétiens ne seraient pas soignés le dimanche, les juifs le samedi, les musulmans le vendredi, les athées le jeudi, les instituteurs le mercredi, les gardiens de musée le mardi, et tous ceux qui échappaient à ce classement le lundi. Vous imaginez l'inflation de paperasses et les gourances que ça occasionnait ! Sans compter que les malades que l'on devait suivre sérieusement étaient obligés de changer sans cesse de métier et de religion. Alors, j'ai décidé de faire le ménage là-dedans, et les portes de mon service ont été ouvertes à tous, à tout moment !

— Anarchiste ! s'exclama le témoin. Monsieur le Président-amiral, l'accusé ne s'est pas borné à bétonner, à faire obstacle à l'application de nos règlements. Il a refusé de participer aux commissions médicales consultatives, aux réunions de planification, aux briefings d'organisation et aux symposiums de restructuration permanente !

— Fadaises que tout cela, lança Pernin. Je suis médecin, rien que médecin, moi !

— Calmez-vous, docteur, calmez-vous, lui murmura la belle avocate-adjudante-stagiaire, vous risquez d'indisposer les juges.

— M'en fous. D'ailleurs, c'est déjà fait.

— Le témoin suivant que vient de désigner la randomisation, annonce l'huissier barbu, est le docteur Hubert de Vérone-la-belle, ancien chirurgien, super-directeur de la planification du plan.

Un homme à l'allure altièrre s'avança.

— Docteur chirurgien, demande l'avocat général, que reprochez-vous à Pernin ?

— D'avoir toujours critiqué, que dis-je, dénigré la planification du plan que j'ai établie pour les prochaines

99 années, de tous les établissements sanitaires de la Gaule.

— Sachez, monsieur l'avocat général, dit calmement le docteur Pernin, que vous avez déjà une concession qui vous attend, non seulement dans un cimetière, mais aussi dans un asile, sous la forme d'un lit qui se libérera pour vous 9 ans après votre mise à la retraite. Nous sommes, en effet, dans le 99^e plan, tous programmés pour un pieu dans une tour de 199 étages, où nous serons randomisés pour l'euthanasie ou le suicide selon la loi Hérisson.

— N'empêche que personne n'avait réussi à caser 19999 vieillards dans un seul asile, répliqua l'ex-chirurgien. Moi, j'y suis parvenu !

— Je ne te le fais pas dire, conclut le docteur Pernin.

— Randomisez le témoin suivant, demanda le Président-amiral.

Un homme s'avança à la barre, le regard absent.

— Je suis l'administrateur gardien principal de l'hôpital sans malades, annonça-t-il.

Le Président-amiral leva un sourcil.

— C'est quoi, ça encore ? interrogea-t-il.

— Une étude socio-prospective de la plus haute importance, monsieur le Président-amiral, précisa le témoin, consistant à gérer pendant neuf ans un hôpital sans malades, pour comparer son budget global à celui d'un établissement avec malades, rigoureusement identique en capacité d'accueil et de soins, afin de connaître, par différence, le coût des malades.

— Habile, convint le Président-amiral.

— Ingénieux, renchérit l'avocat général. Et que reprochez-vous à l'accusé ?

— Nous avons commis l'erreur de confier au docteur Pernin le poste de médecin placebo. Sapristi, il ne s'agissait pas d'exercer pour de bon ! Il devait seulement assurer des heures de présence, feindre. Eh bien, lui, à peine installé, n'a rien trouvé de mieux que de découvrir sim-

plement, en regardant leurs conjonctives oculaires, des maladies à tous les administrateurs, sous-administrateurs, administrateurs-adjoints et autres grands, moyens et petits personnels.

— Voilà qui est grave, convint le Président-amiral. Et c'était là esprit de contradiction ou bien canular de carabin attardé ?

— Pas du tout, hélas ! il diagnostiquait juste. Si bien que ces gens ont exigé un traitement dans l'hôpital même. Au bout de neuf semaines, nous avons plus de consultants et de lits occupés que dans un hôpital avec malades ! Bien sûr, l'expérience était fichue, fichue !

L'homme se mit à pleurer, en proie à des tremblements convulsifs.

— Antoine, intervint Pernin, tu as la mémoire bien courte. Ne te souviens-tu pas qu'en voyant tes cheveux restés très bruns malgré ton âge, j'ai pensé à une cirrhose alcoolique du foie, ce qu'ont confirmé les examens ? Ainsi, tu as pu être soigné à temps.

— Certes, certes, convint l'homme en reniflant. N'empêche que tu as brisé ma carrière. D'autres que moi ont mené à bien l'expérience.

— Et quels ont été ses résultats ? demanda le Président-amiral.

— Un hôpital sans malade coûte neuf fois plus cher qu'un hôpital avec malades, expliqua le témoin, et 99 fois plus cher que des malades sans hôpitaux.

— Étrange, commenta le Président-amiral. Merci. Qu'on randomise le prochain témoin.

Une petite femme au visage volontaire se présenta à la barre.

— Je suis déléguée générale du C.Q.F.D., dit-elle.

— Du quoi ?

— Du consortium qualifié des fonctionnaires démo-

cratiques, branche santé sociale, sous-branche hôpitaux, rameau service du docteur Pernin.

— Que reprochez-vous à l'accusé ?

La jeune femme fixa Pernin droit dans les yeux.

— Camarade, dit-elle, sache que nous n'avons rien contre toi personnellement, mais que nous avons décidé de témoigner contre toi en tant que représentant de la clique des exploités.

— Subtil distingo, dit Pernin. Quand je pense que je vous ai obtenu un vestiaire musical, des charentaises blanches stériles pour l'hiver, neuf minutes de libération sexuelle par jour... C'est bien simple, vous n'aviez qu'à me demander quelque chose et je vous l'obtenais.

— Justement, c'est bien ce que nous te reprochons : ton empressement à satisfaire nos justes revendications ressortissait de la démagogie la plus outrancièrement paternaliste et équivalait à un sabotage pur et simple de notre action en faveur des camarades opprimés !

— Elle est bien bonne, celle-là ! Qu'aurais-je donc dû faire ?

— Résister. Nous ne voulons pas de cadeaux, nous voulons des conquêtes.

Pierre leva les yeux au ciel.

— J'aurai tout entendu ! Je suppose que, depuis mon départ, tout va bien mieux ?

— Ton successeur est un affreux réactionnaire, qui refuse tout dialogue et fait donner les robots-C.R.S. à la moindre manif.

— Et vous êtes contents ?

— Globalement satisfaits : nos gars sont gonflés à bloc, la vente des cartes a été multipliée par neuf, c'est le pied !

Avant de quitter la barre, la jeune femme précisa :

— Pierre, sache que nous réprouvons ton arrestation

et que nous avons voté à la majorité une motion de protestation.

— Ça me fait une belle jambe. Merci quand même.

Le témoin suivant avait la prestance noble, le geste auguste, le regard bleu corail et le cheveu d'un blanc nacré des grandes âmes. Son revers s'ornait d'une discrète brochette de bigoudis plus étincelants les uns que les autres.

— Professeur-académicien Jean Béat, se présenta-t-il, d'une voix douce et chaude.

— Que reprochez-vous à l'accusé, Professeur-académicien ?, interrogea le Président-amiral.

L'homme ferma les yeux.

— Dieu m'est témoin qu'il m'est pénible, monsieur le Président, à moi, un penseur démocrate, social, néo-libéral, apolitique, œcuménique et humaniste, d'avoir à charger un ex-collègue tombé dans le malheur ! N'y a-t-il pas dans tout homme...

— Abrégez, abrégez, Professeur-académicien, coupa le Président-amiral et venons-en aux faits.

Le Professeur-académicien fixa ses mains blanches et fines, puis parla d'une voix ferme mais empreinte d'une très apparente tristesse.

— J'ai eu la faiblesse, dit-il, parce que j'étais très absorbé par mes activités philosophico-éthiques et mes responsabilités diverses, de faire appel à Pernin pour m'aider dans la phase de la rédaction finale de mon fameux best-seller « De l'œuf ou de la poule », où je démontrais d'une façon aussi magistrale qu'irréfutable que, de l'œuf ou de la poule, c'était la poule qui était apparue la première dans notre univers.

— Ouais, intervint Pernin. L'ennui, c'est que, dans un premier temps, le noble professeur-académicien avait commis 999 pages démontrant que c'était l'œuf qui avait surgi le premier. Voilà que le pape en personne a eu vent de la chose et lui a demandé d'inverser le sens de sa

démonstration, dangereuse pour les religions matriarcales et capable de trublionner les consciences chrétiennes. En vraie carpette de bénitier qu'il est, notre sage des sages a aussitôt retourné sa veste et, hop, il a eu le prix de la Paix des braves, en récompense de ses déloyaux services !

— Silence ! tonna le Président-amiral. Vous devriez rougir de vous attaquer aussi basement à une sommité immaculée comme monsieur le Professeur-académicien Béat ! Vous mériteriez que je vous poursuive pour insultes à la science piédestalée !

Le témoin leva une main apaisante.

— Laissez, laissez, monsieur le Président-amiral. Quand on a une stature comme la mienne, on s'expose fatalement à la vindicte privée ou publique. Mais ces petites infamies ne troubleront pas ma sérénité proverbiale. Ce qui me fait peine, en revanche, c'est que mon ex-collègue m'ait, par la suite, mordu la main.

— Expliquez, invita le Président-amiral.

— Eh bien, j'avais eu la chance, peut-être pas tout à fait imméritée, de connaître un certain succès avec l'ouvrage que j'avais fait paraître ensuite, le fameux « Hasard de la nécessité » dont vous avez sûrement entendu parler. Sachant qu'à cette époque, le pauvre Pernin éprouvait quelques difficultés avec l'administration médicale, je lui avais proposé de commenter mon livre à la radio.

— Et alors ?

— Alors il a rapproché mon travail des écrits du physicien de Broglie sur le hasard et le déterminisme, et des esprits bas et chagrins se sont aussitôt empressés d'affirmer que j'avais pillé ce grand prédécesseur.

— C'est odieux ! s'exclama le Président-amiral.

— Le plus rigolo, dit Pernin, c'est que je m'étais imaginé que citer de Broglie pouvait promouvoir l'ou-

vrage. J'étais, comme l'enfer, pavé des meilleures intentions...

— Je vous en prie, docteur, supplia sa belle défendresse-adjudante stagiaire, cessez d'intervenir; vous ne faites à chaque fois qu'aggraver votre cas.

— Bah, on ne peut pas couper deux fois de suite le cou du même homme, c'est le grand avantage de la peine de mort, si généreusement rétablie par cette chère Colonnelle.

— Nous allons passer aux témoins de la défense, annonça le Président-amiral, dont la voix fut couverte par des cris féminins.

— Il y a un léger problème, hurla respectueusement l'huissier ; un contingent de 99 femmes débarquant de Pigalle-city vient de se présenter. Elles veulent toutes témoigner comme un seul homme.

Le Président-amiral leva les bras au ciel.

— Nous ne pouvons pas les citer successivement à la barre, ce serait interminable ! Randomisons un porte-parole.

L'huissier sortit de la salle puis revint. Le silence retomba.

— Elles acceptent, monsieur le Président-amiral, à condition de pouvoir toutes entrer.

— Soit. Il sera difficile de les faire tenir dans la salle, mais on se tassera.

Dans un nuage de parfum, 99 femmes fardées et sexy firent une entrée en force, jetant quelque trouble dans l'honorable assistance.

L'huissier jeta des dés et sortit le numéro 19.

— C'est moi, youpi ! s'exclama l'une des femmes, une petite créature rousse en bas résille noirs et guêpière de satin vert, qui leva son bras tatoué de ce numéro.

L'huissier lui fit signe de s'avancer jusqu'à la barre.

— Tiens, il a tiré la plus petite, observa le Président-amiral.

- Mais la plus grande gueule, précisa l'intéressée.
- Nom, âge, profession.
- Madeleine, Marie, 19 ans, péripatéticienne hétérosexuelle diplômée.

Le Président-amiral toussa.

— Vous voulez témoigner en faveur de l'ex-docteur Pernin ? Vous avez bien réfléchi à ce que vous allez faire ? C'est un antisocial notoire, un marginal...

— Nous aussi. Il faut bien qu'on s'entraide, entre espèces en voie de disparition.

— Comment cela ?

— C'est fou ce que les robotes nous font comme concurrence ! Non seulement elles cassent les prix, mais elles sont garanties parfaitement stérilisées ; pas de microbes galopants en elles. Enfin, c'est ce qu'on prétend, parce qu'en réalité...

— Bon, bon, nous n'allons pas nous étendre sur ce sujet, revenons à notre affaire ! Dans quelles circonstances 99 d'entre vous ont-elles eu des contacts avec l'accusé ?

— Le docteur nous a soignées avec dévouement et générosité, nous, les petites femmes de Pigalle-city, et nous a sorties d'une sale offensive d'herpès communis genitalis, alors que les cliniques socio-municipales nous claquaient la porte au nez. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas, et je peux vous dire, mon Président, que des mecs comme le gars Pernin, il n'y en a pas des tas sur la place de Lutèce !

— Bravo ! jeta une fille.

— Bien jeté, renchérit une autre.

— Silence ! rugit le Président-amiral.

L'avocate-adjudante stagiaire jeta un regard catastrophé à son client.

— Cher docteur, chuchota-t-elle, je crains fort que ce genre de prestation, si sympathique et spontanée soit-elle, ne vous desserve fort auprès des juges. Des filles de

joie, ce n'est pas ce qui se fait de mieux comme témoins à décharge...

— Le témoin suivant, annonça l'huissier, est déjà randomisé.

— Présentez-vous, dit le Président-amiral.

— Claude, homosexuel anonyme mais notoire. En pleine épidémie de Sida, alors que j'étais refoulé avec horreur de toutes les socio-consultations dans les hôpitaux et dispensaires, j'ai été accueilli et soigné dans la blanchisserie, qui a été pour moi la maison du bon Dieu !

— N'exagérez pas, je vous en prie, le tança le Président-amiral.

— Je ne suis pas excessif, mais excédé de voir le bon docteur traîné au banc d'infamie ! Après neuf mois d'effort, le docteur Pernin est parvenu à me guérir. Je suis resté son ami et, lorsque je suis découragé ou humilié par les brimades des hétéros goguenards et dominateurs, je vais le voir et il me remonte le moral.

Le Président-amiral leva un sourcil.

— Pernin, êtes-vous le... hum, hum... de ce témoin ?

— Je ne suis que le « medicus amicus » de tous, selon les préceptes de mon maître Celse.

— Un type dans votre genre ? Où exerce-t-il, celui-là ?

— Il pratiquait à Rome, sous Auguste.

Le Président-amiral toussa.

— Nous nous égarons. Qu'on passe au témoin suivant.

— C'est le dernier de la liste, le prévint l'huissier.

— Et alors ?

— On ne peut pas le randomiser.

Le Président-amiral se gratta la tête. Il n'était pas encore très à l'aise dans ces nouvelles procédures judiciaires.

— Je ne comprends pas, avoue-t-il.

— On peut randomiser le témoin contre « pas de

témoin », proposa l'avocat général, venant au secours du Président.

L'avocate-adjudante stagiaire bondit.

— Impossible ! j'exige que le tribunal entende le dernier témoin de la défense. La proposition de l'avocat général vise tout simplement à éliminer un témoin gênant. La méthode qu'il propose n'est d'ailleurs pas prévue par la loi.

— J'ai tiré « oui » annonça l'huissier barbu.

Le Président-amiral poussa un soupir de soulagement.

— Eh bien, dit-il à l'avocate-adjudante stagiaire, vous voyez, tout s'arrange. Que le témoin entre et jure.

Un homme âgé se présenta, le visage buriné, auréolé d'une abondante chevelure à peine grisonnante, la stature droite et forte.

— Nom, âge, profession ?

— Surcouf Mathurin, 99 ans et 9 mois, navigateur solitaire, mais solidaire.

L'avocat général intervint.

— Monsieur le Président-amiral, dit-il, les textes sont formels : dès qu'un témoin a plus de 99 ans, il doit se soumettre, pour que ses dires soient pris en considération, à un contrôle de ses facultés biologiques et intellectuelles.

— Tiens ? Je l'ignorais. Il est vrai qu'on ne me tient au courant de rien. Et alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Par chance, un biogéronto-psychologue assermenté est présent dans la salle. Il va sur-le-champ instrumenter, avec votre permission.

— Qu'il fasse.

Un homme au physique de bon vivant sortit des rangs du public et questionna le témoin.

— Mathurin, êtes-vous marié ?

— J'ai convolé pas plus tard que le mois dernier.

— Quel âge a votre épouse ?

— L'heureuse a 19 printemps, si ça vous intéresse.

— N'avez-vous pas peur que la différence d'âge...

— Je vais vous dire : je verrai bien à l'usage. Si elle ne s'adapte pas à mon rythme de vie, je lui rendrai sa liberté... et je trouverai une autre femme, ce n'est pas ce qui manque dans les ports !

Un grand rire s'éleva du groupe des péripatéticiennes.

— Pour vivre si longtemps, je suppose que vous ne buvez pas d'alcool ? interrogea le bio-psychologue.

— Absolument pas, sauf l'eau-de-vie que je distille moi-même.

— Vous ne fumez pas ?

— Jamais, sauf le tabac que je fais pousser moi-même.

L'homme de science hocha la tête.

— Très bien, très bien. Et à propos, dites-moi : quelle est la couleur du cheval blanc d'Henri IV ?

— Albine.

Il y eut un silence.

Perplexe, le bio-psychologue se gratta le menton.

— Albine, vous avez dit albine ?

Il consulta un livre tiré de sa poche.

Après quelques instants, il releva la tête et leva le doigt.

— Exact, la réponse est exacte ! Monsieur le Président-amiral, cet homme est parfaitement témoignisable.

Un soupir de soulagement parcourut la salle.

— Surcouf, je vous écoute, dit le Président.

— Si je veux témoigner, c'est pour remercier le docteur. C'est à lui que je dois le secret de ma forme olympique.

— C'est tout ?

— Il a aussi soigné mon papa, qui se porte comme un charme.

Il y eut des murmures étonnés et admiratifs.

— Quel traitement vous a-t-il appliqué ? interrogea le Président-amiral.

— L'hydrofrène.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Encore une invention japonaise ?

— Je n'en sais rien, il faut le demander au docteur.

Le Président-amiral se tourna vers l'accusé.

— Pernin, je vous somme de nous révéler la nature de ce traitement.

— L'hydrofrène est l'hormone juvénile d'*Anophelia stephensi*, qui fit l'objet de ma thèse.

— Mais encore ?

— Elle empêche les larves de devenir adultes.

— Ah, s'écria la salle.

— Intéressant, confia Bensmith au hippie.

— Capital, répondit celui-ci.

Le Président-amiral montra quelque doute.

— Je m'étonne. Pourquoi n'avez-vous pas communiqué cette découverte aux organismes responsables ?

— Je l'ai fait. Mais il paraît que, si on l'appliquait, ce serait la ruine des caisses de retraite. Alors on a décidé d'ignorer ma découverte — enfin, pas tout le monde : la Colonelle et quelques intimes de sa cour se la sont réservée.

— Je vous en prie, Pernin, n'insultez pas notre grande timonière !

— Et moi, et moi, et moi ? s'écrièrent trois femmes dans la salle.

La partie gauche de leur corps était de couleur noire, la partie droite blanche. Elles portaient des cornettes de nonnettes.

— Qui êtes-vous ? demanda le Président-amiral à celle qui semblait la meneuse.

— Sœur Jeanne des abattoirs.

— Que voulez-vous ?

— Témoigner.

— Pour ou contre ?

— Christ est toujours pour.

— Affirmation aléatoirement vérifiable, mais passons. Qu'on la randomise.

L'huissier tira « oui ».

— Jurez, ordonna le Président-amiral à la sœur.

— Non.

— Allons bon ! Décidément, rien n'est simple dans ce procès. Votre témoignage sera entouré de guillemets et de points d'interrogation, mais vous en prenez le risque. Je vous écoute.

— Lorsque, dans notre couvent, Mère supérieure en est venue à se demander si certaines de mes sœurs n'incubaient pas une chlamydirose, vous imaginez son embarras. Faire venir un médecin officiel équivalait au déshonneur, car le compte rendu informatisé de sa visite n'aurait pas manqué d'être divulgué à la presse, puisque le secret médical est à présent chose désuète et même antisociale !

— Vous outrepassiez les limites de votre témoignage en critiquant les institutions, observa l'avocat général.

— C'est vrai, renchérit le Président-amiral. Poursuivez, mais en sériant les problèmes.

— Je ne fais que ça. Par bonheur, nous avons un chat, que le docteur Pernin soignait très efficacement, depuis un certain temps...

— Quoi, il exerce aussi le vétérinaire ?

— Seulement pour arrondir mes fins de mois, précisa Pernin.

— Ça fera quand même un chef d'accusation de plus, ricana l'avocat général.

— Tonnerre, tonna Sœur Jeanne, est-ce qu'on va encore longtemps m'asticoter ? Nous nous sommes adressées au docteur. Il examina les malades. Aucune n'était atteinte de chlamydirose. Elles présentaient seulement une infection due à l'utilisation, pour leur toilette, d'un savon solide dont il nous apprit qu'il était le meilleur milieu de culture des microcoques.

— Et alors ?

— Il nous a ordonné de le remplacer par du savon liquide. Ainsi, il a sauvé notre honneur et, quoi que fasse votre justice, nous prions pour lui.

— Et après ?

— Après, nous vous emmerdons.

La religieuse, ce dernier trait lancé, retourna dignement auprès de ses sœurs, saluée par des rires et des vivats.

— Silence ! s'écria le Président-amiral. Eu égard à son habit, je ne poursuivrai pas le témoin. Mais il règne dans le public un climat d'insubordination qui frise la provocation et fleure l'insurrection. Qu'on sache que je n'hésiterai pas à faire donner les gardes, s'il le faut ! A présent, adjudante stagiaire, c'est à vous.

L'avocate se leva.

— Monsieur le Président-amiral, messieurs les juges, commença-t-elle.

— Soyez brève, lui intima le Président-amiral en bâillant, nous connaissons tous parfaitement le dossier.

— Soit, monsieur le Président-amiral, messieurs les juges...

— Soyez correcte dans vos propos, lui recommanda le Président-amiral, et n'oubliez jamais le respect qui nous est dû.

— Je l'aurai sans cesse à l'esprit. Monsieur le Président-amiral. Messieurs les juges, ma tâche est de défendre Pierre Pernin, homme perfectible certes, chargé d'erreurs présentes et passées, mais aussi homme de générosité et de dévouement. Qui oserait lui reprocher d'avoir songé à ses patients avant de se soucier de mondanités...

— Adjudante, prenez garde, intervint le Président-amiral, est-ce ainsi que vous qualifiez les réunions et cercles d'études socio-médicales, les hauts comités d'éthique, les symposia, les seminaria ?...

— Je voulais dire : de se soucier de distraction...

— C'est pire !

— Ma chère et jolie défenderesse stagiaire, intervint Pernin, permettez-moi de dire les choses moi-même : j'ai refusé les honneurs, les éternelles candidatures aux académies séniles, les décorations en escalier, les palabres stériles et les réunions de réflexion parasites. J'ai préféré la satisfaction que me donne mon métier aux jeux florentins des mandarins et à la guerre des clans. Dans ce domaine, je n'ai pas changé, et le vieux soixante-huitard que je suis continuera de crier : faites l'amour et pas la guerre !

— Horreur ! s'exclama le Président-amiral. Vous osez lancer ce slogan démobilisateur et militarophobe ici, en notre présence ? Insoutenable provocation...

— Attendez, monsieur le Président-amiral, messieurs les juges, attendez, intervint désespérément l'adjudante stagiaire, ces mots ont dépassé la pensée de mon client... n'y voyez qu'une bravade de vieux gamin... Ce qui compte, c'est que le docteur Pernin s'est battu pour ses malades...

— Battu ? releva le procureur. Mot dangereux, chère adjudante stagiaire, mais combien révélateur ! Oui, en vérité, il a combattu la société !

— Mais il a soigné des malades... il les a guéris... il a allongé leur durée de vie...

— Sans randomisation, sans ordinateur, donc sans qualité statistique, sans applicabilité thérapeutique. Ces guérisons sont sans valeur officielle. Elles n'existent pas ! Quant à vous, faites attention à votre carrière !

L'avocate, désespérée, se rassit et fondit en larmes.

Son client lui tapota sur l'épaule.

— Allons, allons, Sophie, ne vous frappez pas... vous aurez de meilleurs clients plus tard, moi j'étais une cause perdue, ce sont les plus difficiles, mais aussi les plus exaltantes.

— Silence, Pernin.

— La parole est à l'avocat général pour son réquisitoire, annonça le Président-amiral.

Le représentant du ministère public se leva et promena un regard lourd de sens sur l'assistance, avant de fixer les juges.

— Qu'on ne s'y trompe pas, dit-il d'une voix vibrante, ce n'est pas un médecin que vous avez à juger, mais un dangereux agitateur, individualiste forcené, prônant une médecine obscurantiste et rétrograde, rebelle à toute organisation planifiée, randomisée et informatisée, à seule fin de déstabiliser toute notre structure socio-médicale et, à travers elle, la noble Colonelle, voire notre chère Gaulle elle-même. Vecteur d'une pernicieuse idéologie singulariste, agent d'une puissance étrangère si ce n'est de plusieurs, Pernin nous a coûté, selon les conclusions des statisticologues assermentés du Parquet militaire, l'équivalent de 9 week-ends à forte consommation d'essence. Il est temps d'arrêter cet odieux gâchis. Sans hésitation ni scrupule déplacé, je demande la mort !

Une bonne partie de l'assistance le hua.

— Silence ! tonna le Président-amiral.

Il se tourna successivement vers ses deux assesseurs et les autres juges, échangea quelques mots avec eux, puis se leva et se coiffa de son képi à plumes.

— Le tribunal, dit-il, après en avoir délibéré, a pris sa décision. Accusé Pernin Pierre Paul-Émile, ex-médecin, levez-vous.

Le docteur s'exécuta.

— Tous les acquis et titres de votre passé professionnels vous sont retirés, annonça le Président-amiral.

— Je n'en ai aucun.

— Ainsi que votre appartenance à toutes les sociétés savantes.

— Je ne suis d'aucune.

— Ainsi que la nationalité euroflamande.

— Je ne l'ai jamais demandée.

- Ainsi que la sous-nationalité gaulloise.
- Je suis né français et je le resterai.
- Ainsi que tous vos malades.
- Ils n'étaient pas à moi, c'est moi qui leur appartenais.

— Ainsi que votre vie : vous êtes condamné à mort.

Un lourd silence s'abattit.

Puis le président, ses deux assesseurs et l'avocat général, ainsi que les autres membres du jury et les gardes, entonnèrent l'hymne national.

— Pourquoi ne chantez-vous pas ? demanda l'avocat général à l'adjudante stagiaire.

Pour toute réponse, la jeune femme éclata en sanglots.

— On nous observe, dit le hippie.

Bensmith éclata d'un rire nerveux.

— Quelle importance ?

Il composa le chiffre 000009 sur la machine à sous électronique. Dans le tintamarre de la grande salle bourrée de jeux sophistiqués où s'affairait une foule avide, l'appareil se mit en branle. Puis une musiquette s'égrena et neuf jetons multicolores tombèrent dans une coupelle. D'un geste vif, Bensmith s'en empara et glissa l'un d'eux entre ses lèvres.

L'eau-de-vie lui brûla les papilles et la gorge. Une sensation de bien-être l'envahit.

— Tu es vraiment un type plein de ressources, dit-il à son compagnon. C'est vraiment ce qu'il me fallait pour calmer mon chagrin. Il y en a beaucoup comme ça, à Lutèce, des alcoolo-kermesses clandestines ?

L'homme au catogan ne répondit pas. Il observait des hommes en combinaison de gabardine mastic et chapeau mou qui, au sortir de la salle d'audience, ne les avaient pas quittés d'une semelle.

Bensmith avala les huit jetons restants.

La tête lui tournait.

— Je suis un lâche, murmura-t-il d'une voix un peu pâteuse. Si j'avais été un homme digne de ce nom, je me

serais dressé en plein tribunal et j'aurais clamé au nez de ces pantins qu'ils étaient des criminels, que j'étais solidaire de Pierre... au lieu de quoi je suis resté coi. Maintenant, je tente de noyer ma lâcheté dans l'alcool, mais elle se débat, la garce, elle refait sans cesse surface, elle a la vie dure !

— Nul n'est astreint au martyre, mon vieux. Sortons à présent.

— C'est ce pauvre Pierre qui est un martyr. Que fait-il maintenant ? Ils l'ont peut-être déjà exécuté...

Bensmith commença à sangloter en s'appuyant sur l'épaule de son compagnon.

Celui-ci, en le soutenant, l'entraîna hors du lieu de plaisir.

Les deux hommes se retrouvèrent sur la place de la Contrescarpe, où tombait un crachin fin.

— Les sbires de la Colonelle sont toujours à nos trousses, annonça le hippie. Il faut les semer.

— Non, non, protesta Bensmith, qu'ils m'arrêtent, qu'on en finisse !

— Un autre destin t'est dévolu. Viens.

L'homme au catogan entraîna notre héros vers une sanisette illuminée comme un sapin de Noël qui se dressait fièrement au milieu de la place.

Les craquements, les crachottements d'un haut-parleur que l'on branche se firent entendre.

Une voix retentit.

— Gaullois, Gaulloises, oyez, oyez ! Notre chère et aimée Colonelle, dans son infinie bonté, a gracié le condamné à mort réfractaire et renégat Pierre Pernin. Celui-ci, touché par la grâce de cette immense mansuétude, va faire, dans 9 minutes, une déclaration sur tous nos écrans.

Le hippie s'approcha de la sanisette, glissa une pièce dans l'édicule.

La porte coulissa.

Il poussa son compagnon à l'intérieur et entra à son tour.

Bensmith, le cerveau encore embrumé par l'alcool, protesta faiblement.

— Mais je n'ai pas envie... et je veux voir ce que va dire Pierre...

Son compagnon l'installa sur le siège.

— Tais-toi et regarde, dit-il.

Il mit en marche les téléviseurs qui tapissaient les murs du lieu d'aisances.

Le visage du docteur Pernin apparut sur tous les écrans.

Il était assis derrière un bureau, avec, dans le dos, un portrait de la Colonelle souriante et rengorgée. Son regard était perdu au loin, comme étranger.

D'une voix aiguë, presque enfantine, il ânonna :

— Je reconnais avoir refusé a priori et sans en avoir réellement et profondément pesé les avantages, la randomisation, cette conquête de la science moderne qui apporte un tel mieux au peuple. Je confesse m'être opposé à la médecine collective, la seule pourtant capable de résoudre les problèmes socio-sanitaires de la Gaule et, aveuglé par mon égoïsme de petit bourgeois nanti, avoir refusé de soumettre mes diagnostics et mes décisions à l'ordinateur, unique méthode assurant la rigueur scientifique et la liberté aux malades.

— Ils l'ont drogué ! s'exclama Bensmith. Ah, les odieux !

— Pour toutes mes fautes, poursuivit Pernin, je méritais neuf fois la mort. Un tribunal social des flagrants délits m'avait d'ailleurs fort justement condamné à cette peine, mais la Colonelle, que je ne remercierai jamais assez pour sa proverbiale générosité, a transformé cette sentence définitive en séjour illimité en hôpital socio-psychiatrique. Je la remercie et lui baise les mains. Longue vie à notre guide vénérée !

Il disparut des écrans, remplacé par les programmes habituels.

— Au moins, il reste en vie, dit Bensmith.

— A condition de supporter le régime qu'on va lui imposer.

Leur dialogue fut interrompu par des coups violents frappés à la porte.

— Au nom de la Colonelle, ouvrez ! lança une voix.

— Nous voilà faits comme des rats, dit Bensmith.

— Erreur, mon vieux. C'est eux qui seront bien attrapés quand ils réussiront à forcer la porte.

De la poche de sa veste, le hippie sortit un tournevis, s'agenouilla.

Rapidement, il fit tourner chacune des vis qui fixaient sur le sol une plaque métallique de 9 tours en avant, 19 en arrière, 29 en avant.

La plaque se souleva d'elle-même à la verticale, révélant l'entrée d'un escalier de pierres moussues.

Tandis que la porte de la sanisette vibrait sous les coups de boutoir des policiers, Bensmith et son compagnon descendaient rapidement les marches.

La plaque se rabattit silencieusement sur eux.

Au bas des marches, les deux fugitifs empruntèrent un boyau faiblement éclairé, étayé par des pieux de bois.

— Depuis que s'est instauré l'haïssable pouvoir de la Colonelle, des hommes et des femmes, pour échapper à la rigueur de sa police politique, ont entamé une vie parallèle et souterraine dans le métro, entièrement désaffecté et dont les issues ont été murées, expliqua le hippie. Ils ont choisi de vivre enterrés, mais libres, en creusant à leur tour des galeries.

Ils débouchèrent à la station Châtelet.

L'éclairage était assuré par des lampes à huile. Des boutiques rudimentaires se dressaient, regorgeant de produits interdits comme des bouteilles de vin et des champignons de Lutèce. Des hommes et des femmes allaient et

venaient, discutaient. Malgré leur teint un peu blême, ils semblaient heureux.

Bensmith était ébloui.

— Mais c'est formidable ! Comment vous procurez-vous toutes ces merveilles ?

Le hippie sourit finement.

— Nous avons nos filières. Pour l'alcool, rien de plus facile : il suffit de creuser un tunnel jusqu'à une bonne cave. Beaucoup de haut placés de la *nomenclatura* socio-politique en possèdent. Bien sûr, ils n'osent se plaindre à personne de nos petites visites.

— Peut-être pourrais-je trouver une bouteille de sancerre ? Mais je n'ai pas d'argent.

— Cela n'a pas d'importance. Nous sommes encore trop peu nombreux pour avoir besoin de créer une monnaie. Ici, il suffit de demander.

L'homme au catogan pénétra dans une petite échoppe et en ressortit porteur de la dive bouteille.

— Conserve-la précieusement, économise les plaisirs qu'elle peut te procurer, conseilla-t-il, car ton voyage sera long.

— Mon voyage ? Quel voyage ?

Sur la voie venait de s'immobiliser un wagon tiré par quatre vigoureux percherons.

— Viens, dit le hippie.

Ils montèrent à bord et s'assirent sur une banquette.

Le pittoresque convoi s'ébranla.

En cahotant, il s'enfonça dans le sombre tunnel.

Fatigué par toutes ces émotions, Bensmith somnolait. A chaque station, il ouvrait un œil pour le refermer aussitôt.

Après Barbès-Rochechouart, il s'endormit complètement.

Épilogue

Quand il se réveilla, le wagon s'était immobilisé.

La station, qui portait le nom de **MAURICE-LEBLANC** grossièrement tracé sur une planche, n'offrait pas le look métro lutécien. Elle ressemblait plutôt à une gare de western.

— Terminus, annonça le hippie. Tout le monde descend.

Sur le quai, il se dirigea vers une porte découpée dans une paroi rocheuse, la poussa.

Un air vif et iodé s'engouffra, faisant presque suffoquer Bensmith.

Il passa la porte... et cligna des yeux sous l'ardeur du soleil, tandis que résonnaient à ses oreilles les cris des mouettes.

La main en visière, il découvrit avec stupeur qu'il se trouvait au pied des falaises d'Étretat, sur une petite plage de galets.

Un canot pneumatique à moteur s'approchait.

Il reconnut les passagers : la blanchisseuse-infirmière et la jeune Aztèque.

Le canot racla les galets.

— Montez vite ! dit la jeune Indienne. Il faut éviter d'être repérés.

Bensmith obéit.

A peine avait-il posé les deux pieds dans le canot que celui-ci repartait.

Le hippie était resté sur la grève.

— Pourquoi ne vient-il pas ? questionna Bensmith.

— Il a mieux à faire ici, répondit la blanchisseuse-infirmière.

Bensmith agita le bras en direction des falaises.

— Au revoir et courage, ami ! s'écria-t-il.

— Asseyez-vous, au lieu de vous agiter et risquer de nous faire chavirer, lança l'assistante de Pernin.

Notre héros obéit.

— Peut-être n'êtes-vous pas au courant des dernières nouvelles, dit la jeune femme. Le docteur Pernin est mort. Il n'a pas résisté au premier électrochoc. Nous allons continuer son œuvre.

— Je suis avec vous. Nous le vengerons !

— Il savait qu'on pouvait compter sur vous, monsieur Bensmith. Mais d'abord, nous allons vous soigner, vous appliquer le traitement qu'il avait défini.

La blanchisseuse-infirmière désigna de la main un point sur les flots.

— Voilà le sous-marin de poche qui refait surface. On n'est pas mal, là-dedans, et question bouffe, ça va à peu près, mais on est serrés comme des sardines... enfin, à la guerre comme à la guerre.

Tnexta regarda Bensmith. Ses longs cheveux noirs voletaient au vent.

— A bord du submersible, dit-elle, nous entamerons notre longue croisade de par le vaste monde, pour une vie et une médecine libres.

— Chouette, dit Bensmith. Nous enseignerons de nouveau aux hommes à cultiver leur jardin...

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SCIENTIFIQUES

Physiologie normale et pathologique du métabolisme de l'eau (avec J. Hamburger), 1 vol., Paris, 1952, Flammarion.

La Greffe. Aspects biologiques et cliniques (avec J. L. Amiel), 1 vol., Paris, 1962, Masson.

L'Aplasia myéolymphoïde de l'irradiation totale (avec J. L. Amiel), 1 vol., Paris, 1965, Gauthier-Villars.

Bone marrow transplantation and white cell transfusions (La greffe de moelle osseuse et les transfusions de globules blancs) (avec J. L. Amiel et L. Schwarzenberg), 1 vol., Springfield, 1971, Thomas.

La chimiothérapie des cancers (leucémies, hématosarcomes et tumeurs solides), 1^{re} éd., Paris, 1966, 2^e éd., 1969, 3^e éd. (avec Y. Kenis), 1975, Expansion scientifique française et Springer (édition anglaise).

Immunothérapie active des cancers, immunoprévention et immunorestauration, 1 vol., Paris, 1976, Expansion scientifique française et Springer (édition anglaise).

OUVRAGES MÉDICAUX

Aspects histologiques et cytologiques des leucémies et hématosarcomes (avec G. Séman), 1 vol., Paris, 1963, Maloine.

Sémiologie médicale (avec G. Richet), 1^{re} éd., Paris, 1965, 2^e éd., 1973, 3^e éd., 1976, 4^e éd., 1981, Éditions Médicales Flammarion, Goliardica (édition italienne) et Jims (édition espagnole).

Classification histologique et cytologique des maladies néoplasiques des tissus hématopoïétiques et lymphoïdes (avec H. Rappaport), 1 vol., Genève, 1976, O.M.S. (éditions française et anglaise).

Cancérologie (avec A. Cattan), 1 vol., Paris, 1976, Expansion scientifique française.

Pharmacologie clinique (avec J. P. Giroud & G. Meyniel), 2 vol., Paris, 1978, Expansion scientifique française et Esam (édition italienne).

OUVRAGES POLITIQUES

La santé est-elle au-dessus de nos moyens ? (avec Catherine Mathé), 1 vol., Paris, 1970, Plon.

Dossier cancer, 1 vol., Paris, 1977, Stock, Rizzoli (édition italienne), Grijalbo (édition espagnole) et Mir (édition russe).

OUVRAGE ÉTHIQUE

Le temps d'y penser, 1 vol., Paris, 1974, Stock.

OUVRAGE D'ART

Peintures d'enfants, leçon de vie (avec Monique Joly-Mathé et Didier Rocher), 1 vol., Paris, 1985, Dessain et Tolra.

L'impression de ce livre
a été réalisée sur les presses
des Imprimeries Aubin
à Poitiers/Ligugé



pour les Éditions Robert Laffont

Achévé d'imprimer en août 1985
N° d'édition, L 456 — N° d'impression, L 20264
Dépôt légal, septembre 1985

Imprimé en France

En 1999, Bensmith, qui a réussi dans les affaires en Yankie, apprend qu'il est atteint d'un mal étrange, le mal global. A vrai dire, comme il ne souffre de rien, il ne s'en inquiéterait pas si sa compagne, Ruth, et surtout sa MAMA (Mutuelle Assurance Maladie Accidents) ne l'obligeaient à se faire soigner.

L'ennui, c'est qu'en 1999, en Yankie, la médecine, devenue collective, est folle. Si le cancer a disparu avec la plupart des maladies, les machines à diagnostic ont inventés d'autres maux, et l'on ne soigne plus les malades que par "randomisation", c'est-à-dire en tirant au sort leur traitement. En Europe, peut-être...

Et l'homme qui voulait être guéri s'engage dans une folle odyssee qui, à travers un monde supertechnicisé et gadgettisé, le conduira jusqu'au dernier vrai médecin du monde, qui exerce clandestinement, voire illégalement, rue Lepic, la médecine traditionnelle.

Avec **l'homme qui voulait être guéri**, le professeur Georges Mathé, oncologue de réputation internationale, nous donne un **Meilleur des Mondes** médical. Il décrit avec un humour dévastateur un monde de l'avenir où tout est aussi complètement vraisemblable que totalement insensé. On le lira avec effroi, mais le sourire aux lèvres.



Photo D.R.

